This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

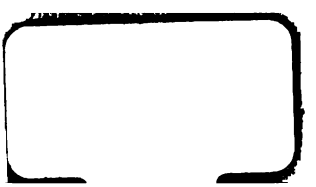
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

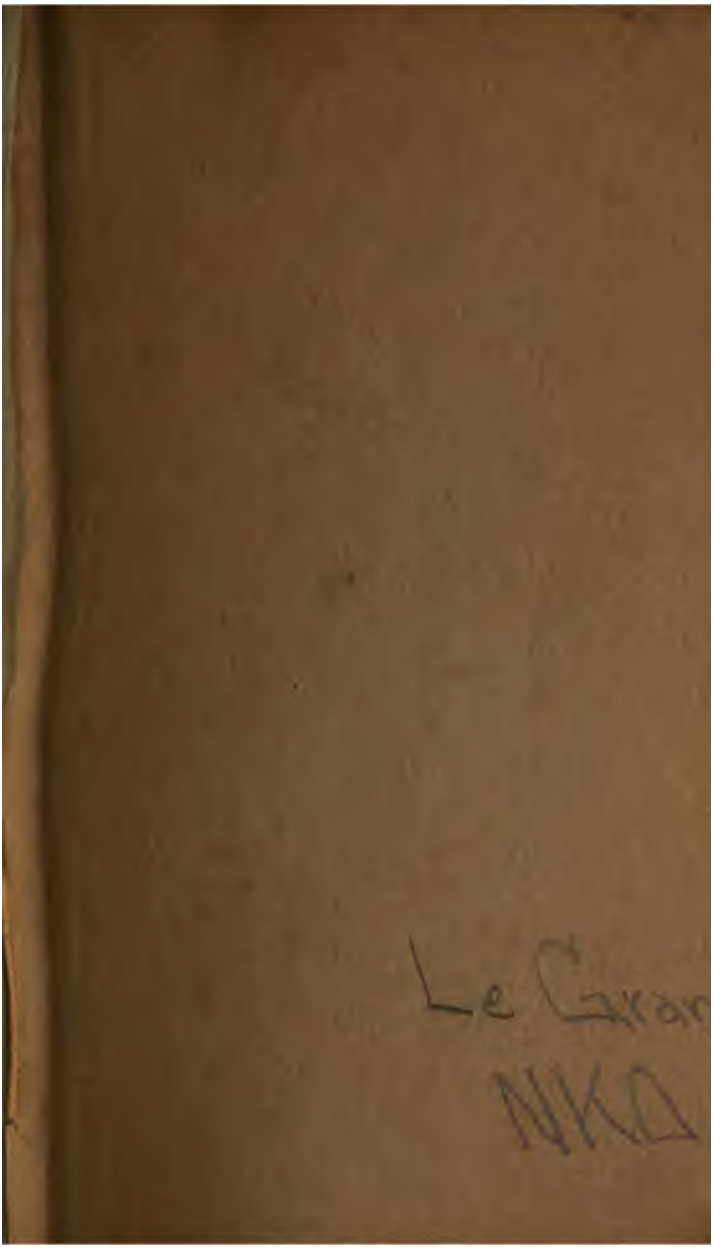
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581092 3




Le Caron
NKD

(Le Grand.)

NKO

ŒUVRES

Marc Antoine DE

LE GRAND,

COMÉDIEN DU ROI.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME IV.

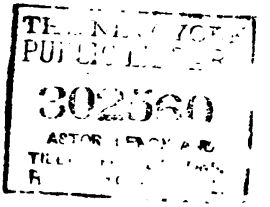
A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

٤٤٣


PUBLIC
302560
ASTOR

TABLE

Des Pieces contenues dans ce quatrieme Volume.

L'IMPROMPTU DE LA FOLIE. *Page* 1

LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS. 35

LA FRANÇOISE ITALIENNE. 77

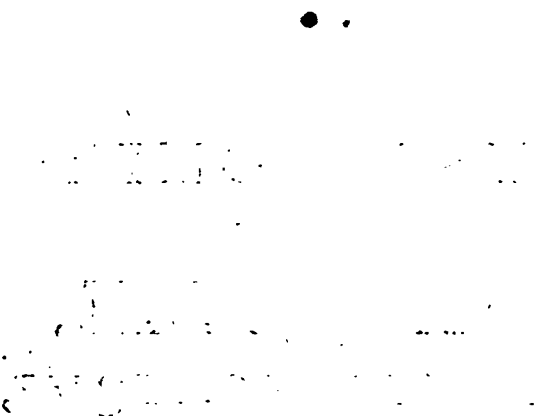
LA CHASSE DU CERF. 137

LA NOUVEAUTÉ. 222

LES AMAZONES MODERNES. 271

L'IN-PROMPTU
DE
LA FOLIE,
AMBIGU COMIQUE,

Repréſenté en 1725.



AU SEIGNEUR

AYMON,

GÉNÉRAL

DE LA CALOTTE.

MONSEIGNEUR,

Duſſiez-vous me placer ſurnuméraire dans votre Brigade des FAUX-PLAISANS, *ou dans celle des* ENNUYEUX, *j'ai cru ne pouvoir mieux*

mériter l'honneur que vous m'avez fait de m'enrôler dans votre illuſtre Corps, qu'en vous dédiant mon IN-PROMPTU DE LA FOLIE. *Il a fait plaiſir à toute* LA CALOTTE; *c'eſt-à-dire, qu'il a été du goût de bien du monde; &, ſur le ſuccès, je pourrois me flatter d'être reçu dans votre Brigade des* FOUS HEUREUX, *ſi quelques Officiers ſubalternes de la Brigade des* DIFFICILES *ne traverſoient mes deſſeins.*

Je veux parler de ces CALOTTINS FLEGMATIQUES *que rien ne réjouit, & qui ne réjouiſſent perſonne : de ces* POLTRONS CRITIQUES, *qui, n'ayant jamais oſé monter la tranchée du Parnaſſe, ni même courir le moindre hazard, ne ſont occupés qu'à rabaiſſer*

le mérite des Actions des autres.

En vérité, MONSEIGNEUR, vous devriez forcer les CAGNARDS CAUSTIQUES *à s'exposer au feu à leur tour, ou les condamner du moins à demeurer pour toujours renfermés dans leurs Casernes.*

Vous avez assez d'autres Soldats pour tenir tête à LA SAGESSE, *en cas qu'elle voulût remuer & rompre le Traité que vous avez arrêté depuis un tems entre* ELLE & LA FOLIE.

Tout l'Univers, MONSEIGNEUR, admire avec quelle conduite un accord si difficile a été ménagé.

Vous avez commencé par porter notre Déesse à être moins extravagante & moins outrée, & sa fiere ennemie à pa-

roître moins bizarre & moins auſtere.

Vous avez renvoyé à la SAGESSE *tous les Priſonniers que vous n'avez pas jugés de bonne priſe, & que votre Brigade des* INDISCRETS *avoit amenés à votre Camp contre les Loix de la Guerre.*

On vous a vu hautement déſavouer tous les Brevets injurieux que vos malins Secrétaires leur avoient expédiés à votre inſu, ne reconnoiſſant que ceux que vous aviez ſignés de votre propre main pour les Déſerteurs de cette même SAGESSE, *qui, de leur bonne volonté & de leur propre mouvement, s'étoient venus ranger ſous vos Etendarts.*

Quant à ces derniers, ils ont été reçus de vous à bras ouverts; vous leur

avez donné des Charges dans votre Armée, ſuivant leur mérite & les actions qu'ils avoient pu faire dignes de LA CALOTTE, *toujours prêt cependant à les renvoyer libres, ſi-tôt que* LA RAISON *viendroit les réclamer.*

Pour peu qu'il s'en ſoit trouvé qui ayent voulu retourner, quel accueil ne leur a pas fait leur Souveraine? Elle a été d'autant plus contente de les revoir, qu'elle vous les avoit envoyé Fous, & que vous les lui avez renvoyé Sages : & c'eſt ce qui l'a engagée à conclure avec LA FOLIE *cette Tréve ſi avantageuſe à tout le monde.*

Quelle gloire pour vous, MONSEIGNEUR, étant Général de LA CA-

LOTTE, *de vous voir en même tems ſi bien avec* LA SAGESSE! *d'avoir trouvé le moyen de ramener ſes Sujets à ſon obéiſſance, en inventant un nouvel art de corriger les mœurs en folâtrant; & de faire la guerre au Ridicule, en lui donnant des louanges à le faire rougir!*

Mais, à propos de louanges, ne croyez pas, MONSEIGNEUR, que celles que je vous donne ici ſoient intéreſſées, quoique je ne ſois pas riche, & que vous poſſédiez les fonds immenſes ſur leſquels on aſſigne les Gratifications & les Penſions qu'on accorde ordinairement à la plupart des faiſeurs d'Epitres Dédicatoires, je vous proteſte que c'eſt la ſeule eſtime que

j'ai pour vos vertus, qui me les fait publier, étant d'ailleurs avec un profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble, & très-obéiſſant Serviteur,
LE GRAND.

ACTEURS du Prologue.

THALIE, Muſe de la Comédie.
LA FOLIE.
LA COMÉDIE FRANÇOISE.
UN VIEUX COMMANDEUR. } Députés du Public.
UN PETIT MAITRE. }
UN AVOCAT. }
UN MARCHAND. }
MOMUS. }
TROUPE DU RÉGIMENT DE LA CALOTTE.

La Scene eſt à Montmartre.

L'IN-PROMPTU DE LA FOLIE.

PROLOGUE.

Le Théâtre repréſente Montmartre : Thalie eſt endormie au pied de ce Mont. On joue l'ouverture, après quoi on entend un Chœur d'Ames.

SCENE PREMIERE.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE.

CHOEUR N°. 1.

Hi-hon, hi-hon, hi-hon, hi-hon, hans-hans.

LA COMEDIE.

Réveillez-vous, belle Thalie,
Réveillez-vous, il en eſt tems.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hon, hi-hans, hi-hans.

LA COMEDIE.

Pouvez-vous dormir aux accens
D'une pareille mélodie?

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Ce n'eſt point ici votre place;
On y voit périr vos talens.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans, hans.

LA COMEDIE.

Abandonnez les Habitans
De ce ridicule Parnaſſe.

CHOEUR.

Hi-hon, hi-hans, hi-hans, hi-hans.

SCENE II.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE.

LA COMEDIE.

En vérité les Poëtes de Montmartre ſont bien inſupportables de me troubler ainſi ſans relâche, & de m'empêcher de tirer Thalie de l'aſſoupiſſement où elle eſt plongée depuis ſi long-tems. Mais auſſi quel ſéjour cette Muſe a-t-elle été choiſir depuis qu'Apollon l'a bannie du Mont Parnaſſe? Montmartre!... Qui l'auroit jamais pu croire? Ah! malheureuſe Comédie Françoiſe; que tu es à plaindre d'être obligée de venir te fournir dans une pareille boutique! Il faut pourtant, à quelque prix que ce ſoit, que je réveille Thalie. Holà, Muſe, holà; c'eſt la Comédie Françoiſe qui vous appelle.

THALIE, *ſe réveillant.*

La Comédie Françoiſe! Ah! ma chere amie, votre voix ſeule étoit capable de me tirer de ma léthargie. Mais, bons Dieux! que je vous trouve changée! & qui pourroit vous reconnoître dans l'état où vous êtes?

LA COMEDIE.

Hé le moyen! je n'ai plus que la moitié de

ma Troupe. Mais vous, divine Muſe, que faites-vous à Montmartre ?

THALIE.

Hélas ! j'y dors, & j'endors ſouvent les autres. Que veux-tu ? depuis un tems, je n'étois preſque plus occupée que pour les Poëtes de ce Canton ; ils ſont trop lourds & trop pareſſeux pour me venir trouver juſqu'au ſommet du Parnaſſe, & j'ai pris le parti de venir vers eux. J'ai, du moins, ici le plaiſir de dormir, & de me repoſer de mes anciennes fatigues.

LA COMEDIE.

En effet, il me ſouvient qu'autrefois vous vous plaigniez que mes Poëtes vous faiſoient de trop rudes ſaignées : mais je crois qu'ici vous n'êtes pas dans le même cas. Il faut pourtant, belle Thalie, que vous faſſiez un effort pour ma petite Troupe. Tout Paris vous en prie.

THALIE.

Paris ! fort bien : pour ſe moquer encore de moi, comme il fait depuis ſi long-tems. Il eſt trop difficile à contenter ſur votre Théâtre. Il s'efforce, en toute occaſion, de rabaiſſer mes nouvelles productions, pour relever mes anciennes qu'il ne veut plus voir.

LA COMEDIE.

Il eſt vrai que votre Sœur Melpomene eſt plus heureuſe que vous. Son métier n'eſt pour-

tant pas si difficile que le vôtre, à beaucoup près. Il est plus aisé d'outrer la nature, que de l'imiter.

THALIE.

Ah! je t'avouerai que je suis quelquefois surprise des succès de Melpomene. Cela me fâche de voir qu'on soit prévenu en faveur de ses Tragédies nouvelles, même avant de les avoir vues. La moitié des gens les applaudissent, sans les entendre. On les admire long-tems, sans s'appercevoir de leurs défauts; & ce n'est souvent que l'impression qui fait ouvrir les yeux à cette foule d'Approbateurs qui se laissent séduire au son de quelques vers empoulés, qu'un Acteur a l'art de faire valoir, & qui, dans le fond, ne sont quelquefois qu'un pompeux galimatias.

LA COMEDIE.

J'en demeure d'accord.

THALIE.

Mais il n'en est pas de même de mes productions. Une Scene plus froide que les autres, deux ou trois mauvaises plaisanteries hazardées dans une de mes Comédies, empêchent souvent qu'on n'entende le reste de l'Ouvrage. Ce qu'on ne trouve pas de son goût dans le commencement prévient contre tout ce qui suit; alors le bon & le mauvais ont le même sort, tout est confondu, on ne veut plus rien écou-

ter. Mais, ce qu'il y a de consolant pour moi, c'est qu'on voit telles Pieces Comiques qui n'ont pas été applaudies d'abord, qui font aujourd'hui l'honneur de votre Théâtre, & que personne n'ose se vanter à présent d'avoir sifflé à la premiere représentation.

LA COMEDIE.

Oui, vous avez raison de vous plaindre de la préférence qu'on donne à votre Sœur. Mais enfin nous ne l'avons plus; & Paris, se trouvant aujourd'hui dénué de plus de la moitié de ses plaisirs, n'a recours qu'à vous; & je suis venue ici avec les Députés que le Public vous envoie, pour vous prier de nous donner une Piece de votre façon.

THALIE.

Le Public m'envoie des Députés? c'en est trop. Allons, il ne faut point avoir de ressentiment; & je veux bien encore m'exposer à son ingratitude, en cherchant à le divertir. Mais, avant de rien entreprendre, consultons ces Députés, pour savoir ce qui pourra être de leur goût.

SCENE III.

THALIE, LA COMÉDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE PETIT MAITRE, LE MARCHAND, LE VIEUX COMMANDEUR *naſonnant.*

LES DEPUTÉS *tous enſemble.*

DIvine Muſe, nous ſommes les Députés du Public, qui venons vous demander une Comédie nouvelle.

THALIE.

Oh ! doucement, Meſſieurs ; les uns après les autres, s'il vous plaît. Sachons d'abord qui vous êtes ?

L'AVOCAT.

Je me nomme Pointillant, Avocat de profeſſion.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Soi-diſant, bel eſprit.

LE PETIT MAITRE.

Je ſuis, moi, le Chevalier du Tapage.

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Eſpece de Petit Maître manqué.

LE MARCHAND.

Et moi, Monſieur Dimanche, Marchand de la rue St. Denis

LA COMEDIE, *bas à Thalie.*

Approuvant de bonne foi tout ce qui lui fait plaiſir.

LE COMMANDEUR.

Quant à moi, je ſuis le Commandeur de la Rocaille, ancien pilier du Théâtre.

LA COMEDIE, *bas à Tholie.*

Grand Partiſan des Anciens.

THALIE, *bas à la Comédie.*

C'eſt-à-dire, *laudator temporis acti.* (*Haut.*) Oh ! çà, parlez, Monſieur l'Avocat, vous me paroiſſez le plus poſé. Le Public, à ce que j'apprends, demande une Piece de ma façon : dans quel goût ſouhaitez-vous qu'elle ſoit ?

L'AVOCAT.

Hélas, ſavante Muſe, pour moi je ne vous demande qu'une bagatelle. Je ſouhaite une Comédie en vers en cinq actes, où il y ait un caractere ſoutenu du commencement à la fin ; que l'intrigue ſoit bien conduite ; qu'elle tienne toujours l'Auditeur en ſuſpens, & ſe débrouille à la fin ſans peine ; qu'il y ait dans cette Piece des mœurs, des ſentimens, &, ſur-tout, qu'elle ſoit écrite noblement.

THALIE.

Et vous appellez cela une bagatelle? Oh! vraiment; il y a long-tems que le moule de ces ſortes d'ouvrages eſt caſſé.

LE MARCHAND.

Parbleu, Monſieur l'Avocat, vous parlez pour vous: mais, avec votre permiſſion, ce n'eſt pas-là le goût général. Je ſuis Marchand de la rue St. Denis, &, pour mon argent, je veux me réjouir. Vous pouvez lire ces ſortes de Pieces dans votre cabinet, vous autres beaux eſprits; mais pour moi, qui ne lis que mes livres de comptes, & qui ne vais à la Comédie que pour rire, tenez, les Comédiens annonceroient cent fois des Pieces de cette nature, que je n'irois pas à une.

LE PETIT MAITRE.

Je ne les hais pas moi; aux premieres repréſentations, s'entend, j'ai le plaiſir de les faire tomber.

LE COMMANDEUR.

J'ai vu jouer toutes les Pieces de Moliere, d'original. Celles qui étoient dans ce goût-là n'ont pas été celles qui ont été les plus ſuivies. Mais, ma foi, cela étoit parfait. Oh! ma foi, ma foi, cela étoit beau. Je voudrois bien qu'on nous en donnât aujourd'hui de ſemblables.

LE MARCHAND.

Et moi, c'eſt ce que je ne demande point. Ah! mes chers Italiens, quand reviendrez vous? c'eſt ma folie, à moi, que les Italiens.

L'AVOCAT.

Pour moi je ne les aime que quand ils parlent Italien.

LE PETIT MAITRE.

Et moi, qui ne l'entends pas, je ne les aime que dans le François.

LE COMMANDEUR.

Ceux-ci ſont fort bons; mais parlez-moi des précédens. Vous n'avez pas vu l'ancien Scaramouche, vous autres? quel naturel dans ſes grimaces & dans ſes geſtes! Ah! ma foi, ma foi, cela étoit bon.

LE PETIT MAITRE.

Et que Diable, Monſieur le Commandeur, vous ne nous parlez jamais que du tems paſſé. Pour moi, je vous avouerai que j'aime dans les Pieces un peu de gaillardiſe, pourvu que cela ſoit finement enveloppé.

L'AVOCAT.

Ah, fi!

LE MARCHAND.

Je ne hais pas cela non plus, pourvu que ma femme n'en rougiſſe point, & que ma fille n'y entende rien.

LE COMMANDEUR.

J'ai vu des Pieces de Scarron dans leur nouveauté : elles étoient un peu dans ce goût-là. Jodelet y faiſoit des merveilles : il naſonnoit un peu; mais, ma foi, c'étoit un grand acteur. Ah! grand Acteur.

L'AVOCAT.

Le Théâtre François eſt aujourd'hui trop épuré pour ſouffrir ces ſortes de Pieces, non plus que les Farces du tems paſſé.

LE COMMANDEUR.

A propos de Farce. Croiriez-vous que j'ai vu gros Guillaume & Guillot Gorju? ma foi, ma foi, ma foi, cela n'étoit point ſi mauvais.

LA COMEDIE.

Hé bien! Meſſieurs, avez-vous bientôt fini votre converſation? Il me ſemble que ce n'eſt pas pour cela que vous êtes ici, & que vous y venez demander une Piece à Thalie?

THALIE.

Ils n'en auront point de ma façon, tant que leurs goûts ne ſeront pas mieux d'accord. Mais, à préſent que me voilà tout-à-fait réveillée, adieu. Je m'en retourne ſur le Parnaſſe faire ma paix avec Apollon, en attendant que toute la Troupe ſoit raſſemblée, & que quelque Génie ſupérieur vienne m'y trouver.

SCENE IV.

LA COMÉDIE FRANÇOISE, L'AVOCAT, LE COMMANDEUR, LE MARCHAND, LE PETIT MAITRE.

LE MARCHAND.

PArbleu, Monſieur l'Avocat, vous êtes cauſe que Thalie nous abandonne, par la difficulté qu'elle trouve à vous contenter. Mais quel bruit entends-je?

On entend un bruit de Haut-bois & de Tambours.

LA COMEDIE.

C'eſt la Folie qui fait battre la Caiſſe ici au tour pour faire des recrûes pour ſon Régiment. Mais la voici elle-même qui vient à propos à votre ſecours. C'eſt une étourdie, qui, au défaut de Thalie, pourra peut-être ſur le champ trouver quelque heureuſe ſaillie qui amuſera le Public, & me tirera d'embarras. Mais elle eſt depuis un tems ſi entêtée de l'Opéra, qu'elle ne marche plus qu'en chantant & en danſant. Heureuſement elle a toujours à ſa ſuite quelques Poëtes, qui pourront faire votre affaire.

LE MARCHAND.

A la bonne heure. J'aime encore mieux une Piece dictée ſur le champ par la Folie, que d'attendre que Thalie nous en envoye une du Mont-Parnaſſe. J'aime à jouir, moi.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS. LA FOLIE *& ſa ſuite*, MOMUS.

LA FOLIE *chante & danſe.*

RITOURNELLE GAIE. N°. 2

FUyez loin de nous,
Triſtes Fous;
Fous mélancoliques,
Colériques,
Frénétiques;
Fuyez loin de nous.

N°. 3.

Venez, aimables Fous, dont l'heureuſe manie
Eſt de rire & de chanter,
De prendre & de quitter
Tantôt Cloris, tantôt Silvie,
Et de vouloir goûter
De tous les plaiſirs de la vie,
Sans qu'aucun vous puiſſe arrêter.
Ah! l'agréable Folie!

LA COMEDIE.

Aimable Déeſſe, laiſſez pour un moment vos plaiſirs, pour nous tirer de l'embarras où nous ſommes.

LA FOLIE.

Bon! la Folie tirer les gens d'embarras! on dit que c'eſt moi qui les y plonge.

LA COMEDIE.

Aſſez ſouvent : mais il faut avouer auſſi que vous êtes quelquefois heureuſe.

LA FOLIE.

Hé bien! en quoi vous puis-je faire part de mon bonheur?

LA COMEDIE.

En tirant de votre cerveau l'idée de quelque Divertiſſement comique, qui puiſſe amuſer Paris pendant cette Automne, & le dédommager de l'abſence de Melpomene, & de la Troupe Italienne.

LA FOLIE *accompagnée des Violons.* N°. 4.

Ah! je ſens Apollon,
Qui déjà m'inſpire :
J'entends le ſon,
De ſa Lyre, lyre, lyre, lyre,
J'entends le ſon
De ſon Violon.

SYMPHONIE.

SYMPHONIE.

LA FOLIE *avec des accompagnemens.*

Quelle plaiſante idée en ce moment me frappe!
Elle eſt nouvelle, elle réuſſira.
Ah! ah! ah!... je la tiens.... mais non, elle m'échappe.
J'y ſuis enfin.... non, ce n'eſt pas cela....
Elle revient, je la ratrappe;
Ecoutez, la voilà.

Donnez au Public deux Actes différens, un dans le goût François, & l'autre dans le goût Italien.

LA COMEDIE.

Une Piece, dans le goût Italien, repréſentée par les Comédiens François! pour le coup voilà bien un trait de la Folie.

LA FOLIE.

Ma foi, Madame la Comédie Françoiſe, vous avez beau dire, vous ne pouvez dans ce tems-ci vous ſauver que par quelque choſe d'extraordinaire. Votre premiere Piece aura pour titre: *les nouveaux débarqués;* & la ſeconde, *la Fraçoiſe Italienne.*

LA COMEDIE.

Mais il faut du moins un Prologue.

LA FOLIE.

Mon arrivée imprévue pour vous tirer d'embarras, en ſervira, avec quelques Vaudevilles que nous gliſſerons par-ci par-là. Je ne manque pas de Muſiciens, comme vous ſavez; &, tandis que mes Poëtes vont travailler pour vous, reſtez quelque tems en ma Compagnie; ſi vous vous y ennuyez, vous ſerez plus folle que moi. Allons, marche à moi, le Régiment de la Calotte.

DIVERTISSEMENT.

Le Régiment, conduit par Momus, paſſe ſur le Théâtre ; il eſt compoſé de toutes ſortes de caracteres plus fous les uns que les autres.

ENTRÉE

de ſix Porte-Marottes.

MOMUS ET LA FOLIE. N°. 5.

HEureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégreſſe.
Heureux Calottins, livrez-vous
Aux plaiſirs les plus doux.

MOMUS *ſeul.*

Sages du tems, vous ſeriez fous ;
Si l'auſtere raiſon vous occupoit ſans ceſſe.
Sages du tems, vous ſeriez fous
Mille fois plus que nous.

ENSEMBLE.

Heureux Calottins, livrez-vous
Aux Ris, aux Jeux, à l'Allégreſſe!
Heureux Calottins, livrez-vous
Aux plaiſirs les plus doux.

ENTRÉE DE FOUS.

VAUDEVILLE. N°. 6.

D'Amis, pour groſſir ſon Tréſor,
Vouloit changer le Cuivre en Or:
Il a paſſé toute ſa vie
A s'inſtruire dans la Chymie.
Que lui reſte-t-il à préſent?
Il nourrit ſa Femme de vent:
Il a vendu ſa cotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Lubin, jaloux & curieux,
Obſervoit ſa femme en tous lieux:
Ennuyé de n'y rien connoître,
Il ſe déguiſe en Petit-Maître;
Il eſt bientôt heureux Amant,
Et ſe fait ce qu'il craignoit tant;
Ah! que l'épreuve eſt ſotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Jadis Cléon, pour s'enrichir,
Ne donnoit dans aucun plaiſir:
Le voilà ſeptuagénaire,

De tout ſon bien que va-t-il faire?
Prêt d'entrer dans le Monument,
Il entreprend un Bâtiment,
La plaiſante Marotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Après s'être raillé long-tems
De tous les maris mécontens,
Blaiſe à ſoixante ans ſe marie,
Il prend Femme jeune & jolie,
Qui n'attend pas le bout de l'an,
Pour le mener tambour battant;
Ah! comme on le balotte!
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

Mon Tuteur me fait élever,
Croyant pour lui me conſerver;
Il me nourrit dans l'ignorance,
Mais je n'en ai pas tant qu'il penſe;
A quatorze ans, ah! voyez donc,
Comme je voudrois d'un Barbon!
Je ne ſuis pas ſi ſotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

AU PARTERRE.

Meſſieurs du Parterre, c'eſt vous
Qui conduiſez le goût de tous:
Si vous approuvez cet ouvrage,
On dira que l'Auteur eſt ſage:
Si vous en jugez autrement,
On ſuivra votre Jugement,
On dira qu'il radotte.
Et plan, plan, plan,
Place au Régiment
De la Calotte.

ENTRÉE GÉNÉRALE
de Fous & de Folles.

LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMÉDIE,

ACTEURS.

DORIMONT, Mari de Dorimene.
DORIMENE, Femme de Dorimont.
BAGUENAUDIER, Maître de Forges, Amoureux de Dorimene.
LE BARON, Fils de Baguenaudier.
ZERBINE, Suivante de Dorimene.
L'ÉVEILLÉ, Homme d'intrigue.

La Scene eſt à Paris chez Dorimont.

LES NOUVEAUX DÉBARQUÉS,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

Quoi! Monſieur l'Eveillé, ſeroit-il poſſible que nous fuſſions du même pays?

L'EVEILLE'.

N'en doute point, ma chere Zerbine, je ſuis Nivernois. Mais acheve en peu de mots toute ton Hiſtoire, & me dis comment tu tombas entre les mains de ces Bohémiens qui t'enleverent à l'âge de ſix ans.

ZERBINE.

Oh! ma foi, il y a ſi long-tems que je ne m'en ſouviens preſque plus. Il ſuffit que je t'aye appris que je me nomme Iſidore, fille unique de Maître Guillaume, riche Fermier du Nivernois; qu'après avoir couru le pays, malgré moi, dix ou douze ans, avec cette bande d'Egyptiens, ſous le nom de Zerbine qu'ils m'avoient donné, je les ai quittés pour m'en venir à Paris: qu'ayant écrit dans mon pays, j'ai appris que mon pere & ma mere étoient morts; que le Seigneur de chez nous s'étoit emparé de mon bien, qui montoit à plus de vingt mille francs, qu'il ne vouloit point rendre; que, me voyant, par cette nouvelle, réduite à ſervir, n'étant pas en état de pourſuivre un procès, je m'étois miſe auprès de Madame Dorimene, qui, par ſes bontés, adoucit la rigueur de mon ſort.

L'EVEILLE'.

Je t'ai écouté tout dire juſqu'au bout, & je vais t'apprendre bien des choſes à mon tour. Celui qui s'eſt emparé de ton bien eſt Monſieur Baguenaudier, arrivé depuis huit jours de Nevers avec ſon benêt de Fils, Monſieur le Baron de la Baguenaudiere.

ZERBINE.

Comment! ces deux originaux qui logent ici,

& qui viennent épouſer les deux Couſines de Dorimont, mon Maître?

L'EVEILLE'.

Eux-mêmes, qui ont depuis peu vendu leur Forge pour être de qualité. Mais je te dirai bien plus, ils n'ont aucune inclination pour celles qu'ils venoient épouſer; ils ſont tous deux devenus amoureux de Dorimene.

ZERBINE.

En voilà bien d'un autre. Quoi! ces deux benêts aimeroient ma Maîtreſſe, qui eſt la ſageſſe même, & qui a pour époux un jeune homme qu'elle aime à la folie?

L'E'VEILLE'.

Il n'importe. Ils l'aiment tous deux éperdûment, & ils ſe ſont perſuadés qu'ils n'en étoient pas haïs: mais le plaiſant, c'eſt que le pere & le Fils ſe cachent l'un de l'autre, & ſont rivaux ſans le ſavoir: ils m'ont fait chacun, en particulier, confidence de leur paſſion, & m'ont ſur-tout bien recommandé le ſecret.

ZERBINE.

Et quel eſt leur eſpoir, en aimant une femme mariée?

L'E'VEILLE'.

Hé! tu juges bien que ce n'eſt pas pour l'épouſer.

ZERBINE.

Et ces faquins-là oſent ſe perſuader que Dorimene ſera aſſez folle pour les écouter ?

L'E'VEILLE'.

Ils comptent ſur les préſens qu'ils ſont en état de lui envoyer. Quoiqu'ils aient négligé de te faire reſtitution, ce ſont des gens qui jettent l'argent par les fenêtres, quand il s'agit de leurs plaiſirs.

ZERBINE.

Ils ne ſont pas les ſeuls. Mais ma Maîtreſſe n'a que faire de leurs préſens, elle a un mari qui ne lui refuſe rien, & leurs libéralités ne ſeront pas capables de la tenter.

L'E'VEILLE'.

J'en ſuis perſuadé ; mais il ne faut pas qu'il leur en coûte moins.

ZERBINE.

Qu'entends-tu par-là ?

L'E'VEILLE'.

J'entends que nous leur ferons accroire que Dorimene aura accepté leurs préſens, & que nous les garderons, ſeulement pour acquitter leur conſcience de la reſtitution qu'ils devoient te faire.

ZERBINE.

Cela n'eſt pas ſi mal imaginé; mais l'exécution m'en paroît un peu difficile.

L'E'VEILLE'.

Il n'y a rien de plus aiſé : ſonge que nous avons à faire à des ſots; tu en vas juger par leur ſtyle épiſtolaire. Tiens, voilà les Lettres qu'ils m'ont chargé, chacun en leur particulier, de faire tenir adroitement à Dorimene. Voilà d'abord celle du pere; tu n'as qu'à lire, tu verras qu'il n'a pas encore oublié qu'il a été ci-devant Maître de Forge.

ZERBINE *lit.*

Madame, quand vous auriez le cœur dur comme une enclume, j'oſe eſpérer qu'il s'amollira dans la fournaiſe de mon amour. Tout mon bien eſt à votre ſervice, vous en pouvez diſpoſer; ne laiſſez pas éteindre une ſi belle ardeur, & ſongez qu'il faut battre le fer tandis qu'il eſt chaud.

Voilà une expreſſion tout-à-fait nouvelle, & cependant on ne peut s'expliquer plus clairement.

L'E'VEILLE'.

Je te vais lire la Lettre du fils, qui a été quelque tems dans le négoce.

(*Il lit*)

Madame, je vous écris ces lignes, pour vous faire ſavoir que je vous aime de tout mon cœur. Dieu

veuille qu'ainſi ſoit de vous. Je ne ſais à quoi employer mon argent, & il eſt tout à votre ſervice; eſpérant néanmoins que vos appas m'en payeront la rente à un denier raiſonnable.

ZERBINE.

Ma foi, le pere & le fils ſont auſſi extravagants l'un que l'autre; & voilà d'un ſtyle à ſe faire jetter par les fenêtres. Je ne montrerai point abſolument ces Lettres à ma Maîtreſſe.

L'E'VEILLE'.

La peſte! il faut bien t'en garder. Tu n'auras ſeulement qu'à y faire réponſe toi-même en ſon nom; ils ne connoiſſent point ſon écriture, ni ſa tienne.

ZERBINE.

Et que peut-on répondre à de pareilles ſottiſes?

L'E'VEILLE'.

Il faut leur parler ſur le même ton. Vous m'offrez votre bien, je l'accepte. Envoyez-moi d'abord ceci, cela, des étoffes, de l'argent, des bijoux, une montre, un collier, des boucles d'oreilles.

ZERBINE.

Bon! des boucles d'oreilles! en voici encore que mon Maître a achetées ce matin à ſa femme, & qu'il m'a ordonné de mettre ſur ſa toilette quand elle ſe maſquera tantôt pour le Bal: il veut la ſurprendre agréablement.

L'E'VEILLE'.

Montre-moi ces boucles. Elles ſont, ma foi, fort belles.

ZERBINE.

Je te dis que ma Maîtreſſe ne manque d'aucune choſe, & qu'ils ne peuvent rien lui offrir qu'elle n'ait déjà.

L'E'VEILLE'.

Bon, bon ! qu'importe ? Mais les voici : allons promptement dans ta chambre faire réponſe à leurs Lettres.

SCENE II.

BAGUENAUDIER, LE BARON.

BAGUENAUDIER.

Oui, mon fils, j'ai fait des réflexions très-ſérieuſes ſur mon futur mariage. Je ne veux point m'expoſer à de nouveaux chagrins. Vous ſavez tous les tours que feu votre mere m'a faits de ſon vivant.

LE BARON.

Oh que oui !

BAGUENAUDIER.

Auſſi, je ſuis réſolu de ne plus m'engager

SCENE IV.

BAGUENAUDIER, L'ÉVEILLÉ.

BAGUENAUDIER.

HE' bien! qu'as-tu fait? Dorimene a-t-elle reçu ma Lettre?

L'E'VEILLE'.

Ma foi, Monſieur, vous êtes plus heureux que ſage; & je n'aurois jamais cru Dorimene capable d'écouter un autre que ſon mari.

BAGUENAUDIER.

Comment! tu m'apportes donc de bonnes nouvelles?

L'E'VEILLE'.

Si j'en crois les tranſports qu'elle a fait éclater, en liſant votre Lettre, la réponſe doit vous être bien agréable.

BAGUENAUDIER.

Liſons promptement.

(*Il lit.*)

Mon cher.... Ah! l'Eveillé, ce ſeul mot me va juſqu'au fond de l'ame.

L'E'VEILLE'.

Continuez.

BAGUENAUDIER *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une reponſe de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuſe ni l'un ni l'autre; je ne ſuis pas intéreſſée, mais j'ai beſoin de bien des choſes.

Ah! c'eſt m'en dire aſſez. Allons, mon cher l'Eveillé, aide-moi à imaginer ce qui pourra lui faire le plus de plaiſir.

L'E'VEILLE'.

C'eſt à quoi j'ai d'abord ſongé; & voici des boucles d'oreilles magnifiques dont elle eſt enchantée, & que ſon mari a trouvé trop cheres; elles ne ſont pourtant que de dix mille francs.

BAGUENAUDIER *regardant les boucles.*

Dix mille francs, c'eſt marché donné. Tiens, voilà deux Billets, payables à vue, qui paſſent cette ſomme; le reſte eſt pour toi. Mais, dis-moi, le mari ne trouvera-t-il point à redire de voir ces boucles à ſa femme?

L'E'VEILLE'.

Bon, bon! c'eſt un jeune ſot à qui nous ferons croire tout ce que nous voudrons. Elle dira qu'elle a gagné le gros lot de la Loterie.

BAGUENAUDIER.

Cela eſt trouvé à merveille. Va donc promptement les lui porter de ma part.

L'EVEILLE'.

Vous aurez le plaiſir de lui voir aux oreilles dès aujourd'hui. Mais, Monſieur, tandis que vous êtes en humeur de dépenſer, ſi j'oſois vous faire reſſouvenir de feu Maître Guillaume, à qui votre pere, en mourant, avoua devoir une vingtaine de mille francs qu'il vous chargea de payer à ſa fille.

BAGUENAUDIER.

De quoi Diable me vas-tu faire reſſouvenir? & qui t'a dit cela?

L'EVEILLE'.

Des gens du Pays.

BAGUENAUDIER.

Et de quoi ſe mêlent-ils? Il eſt vrai que mon pere, en mourant, me chargea d'acquitter cette ſomme; ſi jamais je meurs, j'en chargerai mon fils, qui le recommandera de même à ſes héritiers, & cela ſera payé avec le tems.

L'EVEILLE'.

Fort bien. Voilà comme les reſtitutions ſe font en Normandie.

BAGUENAUDIER.

Et de plus, où aller chercher cette fille? tout cela doit être mort à préſent. Mais ne parlons que de mon aimable Dorimene. Quand pourrai-je l'entretenir de mon amour?

L'EVEILLE'.

C'eſt ce qu'il ne faudra faire qu'avec de grandes précautions; car elle m'a averti que devant le monde elle ne feroit pas ſeulement ſemblant de vous connoître. Il faudra prendre l'occaſion du Bal que ſon mari donne aujourd'hui, ici, en faveur de l'alliance que vous devez contracter avec ſes Couſines. Comme tout le monde y ſera déguiſé, vous pourrez l'entretenir ſous le maſque, ſans que perſonne s'en apperçoive.

BAGUENAUDIER.

Ah! mon cher l'Eveillé, que tu as d'eſprit! Adieu, va promptement porter à Dorimene ce que je lui envoie, & je ſaurai tantôt ce que tu auras fait.

L'EVEILLE'.

Ne vous mettez pas en peine, vos affaires ſont en bonnes mains.

SCENE V.

L'ÉVEILLÉ ſeul.

CELA commence aſſez bien, & j'eſpere que cela finira de même. Allons promptement nous faire payer de ces billets. Mais voici Monſieur Baguenaudier le fils. Tandis que j'y ſuis, faiſons d'une pierre deux coups.

SCENE VI.

LE BARON, L'ÉVEILLÉ.

LE BARON.

IL y a long-tems que je te cherche. Hé bien! comment vont nos affaires?

L'EVEILLE'.

Parbleu! Monſieur, il faut que vous ſoyez l'enfant gâté de l'Amour. Comment! une Dame de la fierté de Dorimene, ſe rendre d'abord à votre premiere requête!

LE BARON.

Oh! j'ai toujours jugé qu'elle étoit de bon goût. Tu as donc eu une réponſe favorable?

L'EVEILLE'.

L'EVEILLE'.

Tenez, liſez.

LE BARON *lit.*

Mon cher, comme vous m'écrivez ſans façon, je vous fais une réponſe de même. Vous m'offrez votre cœur & votre bien, je ne refuſe ni l'un ni l'autre; je ne ſuis pas intéreſſée, mais j'ai beſoin de bien des choſes.

L'E'VEILLE'.

Hé bien! Monſieur, êtes-vous content?

LE BARON.

On ne peut pas davantage. Mais que tiens-tu là?

L'E'VEILLE'.

Ce ſont des boucles de diamans qu'un de mes amis m'a donné à vendre.

LE BARON.

Ah! morbleu, la bonne rencontre! montre-les moi.

L'E'VEILLE'.

Croyez-moi, Monſieur, ne les regardez pas; elles ſont trop cheres; mille piſtoles.

LE BARON.

Te moques-tu? elles valent plus que cela. Je viens de recevoir vingt mille francs en deux ſacs, d'un de nos Marchands; tiens; cela me décharge de la moitié, & je vais de ce pas préſenter ces boucles à Dorimene.

L'E'VEILLE'.

Ah! Monſieur, vous n'y ſongez pas. Faire vous-même un préſent en face à une femme! vous la feriez rougir. Epargnez du moins ſa pudeur.

LE BARON.

Comment faudra-t-il donc s'y prendre?

L'E'VEILLE'.

Comment? je vais vous le dire. Elle eſt maintenant à ſa toilette, & ſe fait coëffer pour le Bal; & Zerbine, ſa femme de chambre, que je tiens dans ma manche, lui mettra adroitement ces boucles aux oreilles, au lieu des ſiennes; elle s'appercevra bientôt d'où lui viendra ce préſent.

BARON.

Tu as, ma foi, raiſon : avec tout mon eſprit, je n'aurois jamais imaginé cela.

L'E'VEILLE'.

J'entends ſortir quelqu'un de chez Dorimene; retirez-vous, qu'on ne nous voye enſemble.

SCENE VII.

L'ÉVEILLÉ *seul.*

PAR ma foi, voilà deux grandes dupes ; & je n'aurois jamais cru les gens de mon pays si faciles à tromper.

SCENE VIII.

L'ÉVEILLÉ, ZERBINE.

ZERBINE.

HE' bien ! l'Eveillé, où en sommes-nous ?

L'E'VEILLE'.

Nous sommes bien ; & j'ai vendu les boucles d'oreilles à nos benêts.

ZERBINE.

Ah malheureux ! qu'as-tu fait ?

L'E'VEILLE'.

Oh ! doucement ; je les ai vendues, mais je ne les ai pas livrées. J'en ai tiré deux fois la valeur & quelques petits revenant-bons ; & voici encore les boucles de reste, que tu peux aller mettre à présent aux oreilles de ta Maîtresse.

ZERBINE.

Je vais les lui préſenter de la part de ſon mari. Mais le voici qui revient de la ville, amuſe-le ici un moment.

L'E'VEILLE'.

C'eſt bien dit.

SCENE IX.

DORIMONT, L'ÉVEILLÉ.

DORIMONT.

AH! c'eſt vous, Monſieur l'Eveillé? Que faites-vous donc ici? Vous en contez toujours à notre Zerbine.

L'E'VEILLE'.

Il eſt vrai, Monſieur; je ne ſaurois voir une jolie fille, ſans m'y amuſer.

DORIMONT.

Comme tu me parois honnête garçon, je te la ferai épouſer, ſi le cœur t'en dit; pendant que nous ſommes en train de faire des mariages, il n'en coûtera pas plus.

L'E'VEILLE'.

Monſieur, cela n'eſt pas de refus.

DORIMONT.

C'eſt pour ce ſoir les accordailles de Meſſieurs Bagueñaudier avec mes Couſines, & nous pourrons vous mettre de la partie.

L'EVEILLE'.

Monſieur, j'y conſens de tout mon cœur.

DORIMONT.

Je ne ſais ſi ma femme aura.... Mais la voici déjà en habit de maſque. Mon cher l'Eveillé, fais-moi le plaiſir d'aller avertir les violons qu'ils ſe rendent au plutôt ici. Je veux faire commencer le Bal inceſſamment.

L'EVEILLE'.

J'y vais, Monſieur. (*à part.*) Allons, tout d'un tems, nous faire payer de nos billets.

SCENE X.

DORIMONT, DORIMENE.

DORIMENE.

EN vérité, Dorimont, vous êtes fou de m'avoir acheté des boucles de cette beauté. Cela eſt trop galant pour un mari.

DORIMONT.

Regardez-moi toujours comme votre Amant, Madame; & ne croyez pas que les nœuds du mariage puiſſent jamais rien diminuer de l'amour & de l'eſtime qui me les ont fait former.

DORIMENE.

Il ſeroit à ſouhaiter que vos aimables Parentes trouvaſſent, dans ceux que vous leur deſtinez, des Epoux auſſi galans; mais, entre nous, ces Meſſieurs-là ne me paroiſſent pas trop épris de leurs charmes. J'ai remarqué dans toutes les occaſions qu'ils ne jettoient pas ſeulement les yeux ſur elles, & ſembloient même affecter de n'adreſſer jamais la parole qu'à moi.

DORIMONT.

Ce ſont des Provinciaux qui n'étoient jamais venus à Paris; cela ne ſait point encore ſon

monde. Après tout, quoiqu'ils ſoient fort riches, s'ils n'ont point de goût pour mes Couſines, je ne veux point les rendre malheureuſes : les choſes ont beau être avancées, il vaudroit mieux en reſter-là, que de s'expoſer à des ſuites fâcheuſes.

DORIMENE.

Hé bien! laiſſez-moi faire; ſi vous voulez, je leur parlerai : vos Couſines m'en ont déjà priée, puiſqu'il faut que je vous le diſe; &, ſans les commettre en aucune façon, non plus que vous, je découvrirai adroitement ce que ces Meſſieurs ont dans l'ame. Mais, au moins, que cela n'apporte point de changement au Divertiſſement de ce ſoir.

DORIMONT.

Oh! pour cela non, je vous aſſure; ce n'eſt que vous que je régale : y prendra part qui voudra.

DORIMENE.

Voici ces Meſſieurs; laiſſez-moi avec eux, je vous réponds bien de découvrir leurs ſentimens.

SCENE XI.

DORIMENE, BAGUENAUDIER *d'un côté du Théâtre*, LE BARON *de l'autre côté.*

BAGUENAUDIER, *bas.*

Bon! voilà Dorimont rentré, c'eſt ce que j'attendois.

LE BARON, *bas.*

Dorimene ſeule, ah! quel bonheur!

BAGUENAUDIER, *bas.*

Mais que vient chercher ici mon importun de fils? Monſieur le Baron, éloignez-vous; je voudrois dire un mot en particulier à Madame.

LE BARON, *bas.*

Oh! s'il vous plaît, mon pere, c'eſt moi qui ai à lui parler, & qui vous prie de vous en aller vous-même.

DORIMENE.

Hé bien! Meſſieurs, c'eſt donc à demain ce grand jour? je vous félicite, par avance, ſur le choix que vous avez fait. Ce n'eſt pas parce qu'Agathe & Julie ſont parentes de mon mari que je vous en parle; mais, en vérité, on peut dire que ces Demoiſelles ont infiniment de mérite.

BAGUENAUDIER, *faisant la révérence.*

Ah! Madame, cela vous plaît à dire.

LE BARON.

Je crois, Madame, que cela ne vous donne aucune jalousie.

DORIMENE.

Comment de la jalousie? pourquoi me dites-vous cela?

LE BARON.

Hé.... à cause de ce que vous savez.

BAGUENAUDIER.

Mon fils veut peut-être dire que la plûpart des Dames envient ordinairement le bonheur des nouvelles mariées.

DORIMENE.

Il est vrai que le bonheur de ces Demoiselles peut être parfait; mais je ne dois pas me tenir moins heureuse qu'elles.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien raison.

LE BARON.

Vous avez le cœur, c'est le principal.

DORIMENE.

Le cœur est beaucoup; mais, quand la personne nous plaît, c'est le comble du bonheur.

BAGUENAUDIER & LE BARON, *faiſant la révérence & s'applaudiſſant : ils font des lazzis autour des oreilles.*

Ah ! Madame.

DORIMENE.

Mais que regardez-vous tous deux ſi attentivement ? mes boucles apparemment ?

BAGUENAUDIER.

Non, Madame, je vous aſſure ; j'ai plus d'eſprit que cela.

LE BARON.

Pour moi, Madame, je n'y ſonge ſeulement pas.

DORIMENE.

C'eſt un préſent que l'on m'a fait aujourd'hui ; elles ne ſont pas des plus belles, mais je m'en contente.

BAGUENAUDIER.

Vous avez bien de la bonté, Madame.

DORIMENE.

De quoi ?

BAGUENAUDIER.

De vous en contenter.

LE BARON.

Si elles ne ſont pas plus belles, Madame, ce n'eſt pas ma faute.

DORIMENE.

Je le crois bien. (*à part.*)

Voilà des gens bien peu polis ; il ſemble qu'ils s'attachent à vouloir mépriſer mes boucles.

LE BARON.

Vous ſavez, Madame, que, dans ces ſortes d'occaſions, on prend ce qu'on trouve, & que ſouvent les connoiſſeurs....

DORIMENE.

Finiſſons, s'il vous plaît, ce propos. Il ſuffit, Meſſieurs, que mes boucles ne vous paroiſſent pas trop belles.

BAGUENAUDIER.

Je dirai bien plus ; elles ne ſont pas dignes des oreilles qui ont la bonté de les porter.

DORIMENE, *à part.*

Ces gens-là ont perdu l'eſprit. (*haut.*) Vous êtes bien dégoûtés, Meſſieurs. Oh bien ! pour peu qu'elles vaillent, ce préſent m'eſt toujours bien précieux de la part d'où il me vient.

BAGUENAUDIER & LE BARON *enſemble, faiſant la révérence.*

Ah ! Madame.

DORIMENE.

Briſons là-deſſus, Meſſieurs. Je veux vous

parler d'Agathe & de Julie. Il me ſemble que je ne vois point en vous un certain empreſſement à devenir heureux, & que vous regardez ces mariages avec quelqu'eſpece de répugnance.

BAGUENAUDIER.

En pouvez-vous douter?

LE BARON.

C'eſt à mon pere à vous dire ſes raiſons: pour moi, vous ſavez déjà les miennes.

DORIMENE.

Moi, je ſais vos raiſons? Et qui me les auroit dites!

LE BARON.

Hé, mais.... vous ſavez qu'on ne peut courir deux lievres à la fois, & que.... Mon pere, allez vous-en, encore une fois; tenez, vous êtes ici de trop.

BAGUENAUDIER.

C'eſt bien plutôt vous, qui m'y incommodez furieuſement; & je vous commande de vous retirer.

LE BARON.

Je vous obéis; mais j'enrage.

SCENE XII.

BAGUENAUDIER, DORIMENE.

BAGUENAUDIER.

MAintenant que nous ſommes ſeuls, vous voulez bien, Madame, que je vous témoigne le raviſſement où je ſuis d'être aimé d'une auſſi belle perſonne que vous ; & que....

DORIMENE.

Qu'eſt-ce que tout cela ſignifie ? Extravaguez-vous ? & ſongez-vous que vous parlez à moi ?

BAGUENAUDIER.

Perſonne ne nous entend, belle Dorimene, & votre amour ne doit point ſe contraindre. Souffrez que je baiſe cette main qui m'a écrit ſi tendrement.

DORIMENE.

Ah ! quelle inſolence ! holà, quelqu'un.

BAGUENAUDIER.

Hé ! Madame, voulez-vous vous perdre ?

DORIMENE.

Comment donc, me perdre ! je veux que vous vous expliquiez devant tout le monde.

BAGUENAUDIER.

Ah! Madame, après avoir fait réponſe à ma lettre d'une maniere ſi obligeante....

DORIMENE.

Moi, je vous ai écrit? Ah! celui-là ne ſe peut pas ſupporter.

SCENE XIII.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON.

LE BARON.

QU'eſt-ce donc que tout ceci, mon pere?

DORIMONT.

Qu'avez-vous, Madame? je vous trouve bien émue.

DORIMENE.

Ce n'eſt rien.

DORIMONT.

Madame, ayez la bonté de me dire de quoi il s'agit.

DORIMENE.

C'eſt une bagatelle. C'eſt Monſieur qui prétend m'avoir écrit, & que je lui ai fait réponſe.

BAGUENAUDIER.

Hé bien! oui, Madame, puiſque vous le pre-

nez sur ce ton-là. Je dis la vérité, & voilà votre lettre.

DORIMONT.

Voyons.

(*Il lit.*)

Mon cher, comme vous m'écrivez sans façon, je vous fais une réponse de même....

(*à Baguenaudier.*)

Allez, Monsieur, ce n'est-là, ni le style, ni l'écriture de ma femme.

LE BARON.

Comment donc! Et c'est une lettre pareille à celle qu'on m'a écrite tantôt!

BAGUENAUDIER.

A vous, mon Fils?

LE BARON.

Hé! oui, mon Pere.

DORIMONT.

Vous voyez bien, Monsieur, que vous êtes dans l'erreur.

BAGUENAUDIER.

Comment dans l'erreur? & les boucles que Madame a encore à ses oreilles?...

DORIMONT.

Quoi! Monsieur, vous voulez soutenir que ces boucles viennent de vous?

BAGUENAUDIER.

Sans doute.

DORIMONT.

Oh! pour le coup, vous avez perdu tout-à-fait l'eſprit.

BAGUENAUDIER.

J'ai perdu l'eſprit?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mon Pere. Et pour faire finir toutes ces conteſtations, je veux bien vous avouer que c'eſt moi qui les ai envoyées à Madame.

DORIMONT.

En voici bien d'un autre; & je vous trouve tous deux bien hardis de tenir un pareil langage, lorſque j'ai payé ce matin ces mêmes boucles de mon argent.

DORIMENE.

Il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprends pas.

LE BARON.

Ma foi, ni moi non plus. Ce que je ſais bien, c'eſt que j'ai payé tantôt ces boucles dix mille frans.

BAGUENAUDIER.

Et moi autant....

DORIMONT.

Et à qui ?

LE BARON.

A l'Eveillé.

BAGUENAUDIER.

C'eſt auſſi lui qui doit les avoir données à Madame de ma part, & à qui j'en ai donné l'argent.

DORIMENE.

Comment ! l'Eveillé auroit-il joué un tour de la ſorte ? Mais le voici.

SCENE XIV. ET DERNIERE.

DORIMONT, DORIMENE, BAGUENAUDIER, LE BARON, L'ÉVEILLÉ *déguiſé en ſabotier.*

DORIMONT.

AH ! Coquin !

BAGUENAUDIER.

Ah ! Fourbe !

LE BARON.

Ah ! Maraud !

L'EVEILLE'.

Ouais ! je fais ici une plaiſante entrée de Ballet !

DORIMONT.

Il ne s'agit pas ici de badiner. Réponds à ces Meſſieurs & à moi, ou bien....

L'E'VEILLE'.

Doucement, Meſſieurs; il n'eſt pas permis d'inſulter les Maſques.

BAGUENAUDIER.

Commence toujours par nous répondre. A qui as-tu tantôt donné ma lettre?

L'E'VEILLE'.

Votre lettre?

BAGUENAUDIER.

Oui.

LE BARON.

Et la mienne?

L'E'VEILLE'.

Et la vôtre? Songez tous deux que vous m'avez recommandé le ſecret.

BAGUENAUDIER.

Il n'eſt plus queſtion de cela maintenant; & je veux bien avouer que j'avois écrit ce matin à Dorimene.

LE BARON.

Et moi de même.

L'E'VEILLE'.

Puiſque vous voulez que je vous diſe la vérité, j'ai donné votre lettre à Zerbine, qui y a fait réponſe ſur le champ.

BAGUENAUDIER.

Madame ne les a donc pas reçues?

L'E'VEILLE'.

La peſte! Nous n'avions garde de lui montrer de pareilles extravagances. Madame eſt trop ſage & trop raiſonnable pour ſouffrir qu'on l'aime.

BAGUENAUDIER.

Mais par quelle aventure a-t-elle reçu les boucles d'oreilles?

L'E'VEILLE'.

Et de quoi vous embarraſſez-vous?

LE BARON.

Comment! de quoi nous nous embarraſſons?

DORIMONT.

C'eſt moi qui veux ſavoir auſſi pourquoi ces boucles, que j'ai achetées ce matin pour ma femme....

L'E'VEILLE'.

Doucement. Faites-moi l'honneur de me répondre à votre tour. (*à Baguenaudier.*)

Ne vouliez-vous pas faire ce préſent à Madame?

BAGUENAUDIER.

Oui.

L'E'VEILLE', *au Baron.*

Et vous de même?

LE BARON.

Il eſt vrai.

L'E'VEILLE', *à Dorimont.*

Et vous, Monſieur, ne vouliez-vous pas que Madame eût des boucles d'oreilles?

DORIMONT.

Sans doute.

L'E'VEILLE'.

Hé bien! elle les a; de quoi vous plaignez-vous?

LE BARON.

Ma foi, il ſe moque encore de nous.

BAGUENAUDIER.

Mais, Coquin, qu'as-tu fait de notre argent?

L'E'VEILLE'.

Une reſtitution.

BAGUENAUDIER.

Comment une reſtitution!

L'E'VEILLE'.

Ne deviez-vous pas à feu Maître Guillaume le Fermier, vingt mille francs avec les arrérages?

BAGUENAUDIER.

Mais, traître, qu'a de commun la ſucceſſion

de Maître Guillaume avec l'affaire dont il s'agit ?

L'E'VEILLE'.

Je ſavois que votre pere vous avoit recommandé, en mourant, de les reſtituer à ſa fille ; vous n'en avez rien fait : j'ai acquitté ſa conſcience, & la vôtre, & celle de vos héritiers futurs, en les donnant à Zerbine.

BAGUENAUDIER.

Et pourquoi à Zerbine ?

L'E'VEILLE'.

Parce qu'elle eſt fille unique de Maître Guillaume, & elle va bientôt vous en aſſurer.

DORIMONT.

Mais, Coquin, pourquoi commettre ma femme ?

L'E'VEILLE'.

Eſt-ce ma faute, ſi ces Meſſieurs en étoient tous deux amoureux à la rage ?

DORIMONT.

Amoureux de ma femme, dans le tems que vous deviez épouſer mes Couſines ? Elles vous faiſoient trop d'honneur.

DORIMENE.

En vérité, Meſſieurs, je ſuis ravie du tour qu'on vous a joué : & je prends Zerbine &

l'Eveillé ſous ma protection, pour vous punir de la mauvaiſe opinion que vous avez de moi.

DORIMONT.

Oh! Madame, vous prenez cette affaire encore trop ſérieuſement, & je trouve l'aventure de ces Meſſieurs trop plaiſante pour n'en pas rire tout le premier. Cela ne doit point déranger notre Divertiſſement. Voici les maſques qui s'aſſemblent, faiſons commencer le Bal.

DIVERTISSEMENT.

UN MASQUE *chante.* N°. 7.

AHi que le bal a des plaiſirs charmans!
Sous différens déguiſemens
On s'engage,
On ſe dégage,
A tous momens:
Tendres Amans,
Que vous ſeriez contens,
Si, dans tout ce badinage,
Les belles du tems
Ne déguiſoient que leur viſage!

ENTRÉE DE MASQUES.

MENUET. N°. 8.

CLitandre eſt ſage, autant qu'on le peut être,
Quand d'une belle il devient amoureux:
Mais, auſſi-tôt qu'il eſt Amant heureux,
Le maſque tombe, on voit le Petit-Maître.

D'un riche époux voulant faire l'emplette,
Laïs s'étoit déguiſée en Agnès;
Mais elle tient la bête en ſes filets,
Le maſque tombe; & l'on voit la Coquette.

La prude Iris, ſous ombre de ſageſſe,
Ferme l'oreille aux ſoupirs amoureux;
On fait briller une bourſe à ſes yeux,
Le maſque tombe, elle n'eſt plus tigreſſe.

D'un riche habit un Parvenu ſe pare;
Tant qu'il ſe taît, il en peut impoſer;
Mais, auſſi-tôt qu'il commence à jaſer,
Le maſque tombe, & le ſot ſe déclare.

Certain mari faiſoit le difficile,
Et ſur l'honneur n'entendoit pas raiſon:
Un Financier a meublé ſa maiſon;
Le maſque tombe, on voit l'époux docile.

ENTRÉE DE MASQUES déguiſés en Polonois & en Polonoiſes.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE. N°. 9.

QUand un Berger, de bonne grace,
Vient me demander un baiſer,
Faut-il le refuſer?
Ah! pour un baiſer, paſſe:
Mais s'il venoit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
D'une main indiſcrette,
Lever ma colorette,
Alte-là.

Quoi que l'on diſe & que l'on faſſe,
Fillette peut ſecrettement
Ecouter un amant;
Encore un autre, paſſe:
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Que, ſans en rien rabattre,
Elle allât juſqu'à quatre,
Alte-là.

Quand d'un œil fripon l'on m'agace,
Et qu'on me choiſit pour Amant,

Je me rends aiſément ;
Une amourette, paſſe :
Mais ſi l'on veut, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
En changeant de langage,
Parler de mariage,
Alte-là.

LA PETITE FILLE.

Maman du Couvent me menace,
Si je n'attends juſqu'à quinze ans
Pour avoir des Amans :
Ah ! juſqu'à quinze ans, paſſe :
Mais s'il falloit, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Attendre juſqu'à ſeize,
Cela change la theſe,
Alte-là.

AU PARTERRE.

En vain le Critique menace ;
Meſſieurs, ſi vous êtes contens,
Il faut, malgré ſes dents,
Que notre Piece paſſe :

Mais ſi, d'ailleurs, tout-ci, tout-ça,
Bredi, breda,
Le Parterre équitable,
La trouve condamnable,
Alte-là.

ENTRÉE GÉNÉRALE de tous les Maſques.

LA FRANCOISE ITALIENNE, *COMÉDIE*,

ACTEURS.

PANTALON, Tuteur & Amoureux d'Agathine.

AGATHINE.

LUCIDOR, Amant d'Agathine.

NISON, Femme-de-Chambre d'Agathine.

SCAPIN, Confident de Pantalon.

LE NOTAIRE, Bredouilleur.

JASMIN, Laquais.

MUSICIENS & DANSEURS.

VIOLONS.

La Scene eſt à Paris chez Pantalon.

LA FRANCOISE ITALIENNE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

OUI, ma chere Niſon, je ſuis au déſeſpoir. J'apprends, dans ce moment, que Pantalon, mon Tuteur, eſt de retour à Paris de ſon voyage d'Italie, qu'il eſt deſcendu ce matin chez un certain Docteur Lanternon, ſon ancien ami, & qu'il va venir ici tout à l'heure.

NISON.

Hé bien! qu'il vienne, je l'attends de pied ferme.

AGATHINE.

Mais tu ſais bien, Niſon, que, ſur ce que

ce Maraud de Scapin lui a fait écrire de Paris, que j'avois à mon ſervice une Françoiſe qui introduiſoit tous les jours un jeune homme dans la maiſon, il m'a recommandé par ſes dernieres lettres de te chaſſer, & de prendre une Femme-de-chambre Italienne en ta place: que va-t-il dire, s'il te trouve ici?

NISON.

Que voulez-vous qu'il diſe? Il ne m'a jamais vue. Eſt-ce que je ne ſais pas aſſez d'Italien, pour paſſer pour Italienne. Vous lui ferez accroire que vous avez ſuivi ſes ordres, & que je ſuis celle que vous avez priſe à la place de la Femme-de-chambre Françoiſe que vous avez chaſſée.

AGATHINE.

Mais Scapin qui te verra?

NISON.

Ne craignez rien; Scapin ne viendra d'aujourd'hui ici; il compte que Pantalon n'arrivera que demain, & nous aurons tout le tems qu'il nous faudra pour tromper votre vieux Tuteur, & faire en ſorte que Lucidor vous épouſe, à ſa barbe. Tout eſt diſpoſé pour cela.

AGATHINE.

Ah! je crains que l'arrivée imprévue de Pantalon ne nous donne bien de l'embarras.

Lucidor, qui n'en ſait encore rien, viendra ici dans le tems qu'il y ſera : il amenera peut-être avec lui les Violons & les Muſiciens qui doivent exécuter le petit Divertiſſement qu'il nous donne aujourd'hui. Que dira Pantalon de voir tous ces préparatifs?

NISON.

Eh! mort de ma vie! ne cherchez point de chagrins dans l'avenir. Quand les embarras naîtront, votre amour & mon adreſſe nous inſpireront les moyens de nous en tirer.

AGATHINE.

Jamais on ne te prendra pour une Italienne, à ton accent.

NISON.

Bon! bon! je dirai que Paris m'a corrompu ma langue maternelle. Mais, dites-moi, Pantalon ne ſait-il pas le François?

AGATHINE.

Il entend quelques mots par-ci par-là : mais, en le voulant parler, il confond à tout moment les deux langues enſemble, & parle quelquefois un baragouin qui n'eſt ni François, ni Italien.

NISON.

Tant mieux, tant mieux : nous lui en ferons bien paſſer.

AGATHINE.

Il ne ſera pas fort difficile. Mais revenons à Lucidor. Si Pantalon, en arrivant, veut m'épouſer, ſuivant le teſtament de mon pere?

NISON.

Votre pere étoit un vieux radoteur. C'eſt bien aux morts à vouloir régler les volontés des vivans. Paſſez outre, Mademoiſelle: on ne reviendra pas de l'autre monde vous en faire des reproches.

AGATHINE.

Mais Pantalon ſe va ſervir de l'autorité que lui donne ce Teſtament. Il gardera peut-être mon bien.

NISON.

Oui-dà! cela mérite réflexion. En ce cas, il faut le ménager, & lui faire bonne mine en arrivant, pour le mieux attraper.

SCENE II.

PANTALON *derriere le Théâtre*, AGATHINE, NISON.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

ANdaté cercaré il Notaro ſubito, ſubito.

AGATHINE.

Ah! j'entends la voix de mon Tuteur; je ſuis dans un trouble ſi grand, que je ne me connois plus.

NISON.

Allons, allons, Mademoiſelle, il faut vous raſſurer, & lui faire plus d'amitié que jamais, pour le mieux faire donner dans le panneau.

PANTALON, *derriere le Théâtre.*

Oh! di caſa.

AGATHINE.

Qui heurte?

PANTALON.

Pantalon de Bizognoſi.

AGATHINE *lui ouvre & l'embraſſe.*

Ah! Signor Pantalone.

PANTALON.

Bon di, bon di, cara Agathina; je mourois

d'impatienza di retournare in queſto paèze per embraſſer vous.

AGATHINE.

Ah! Signor, quanto mi a durato il Tempo!

PANTALON, *faiſant des révérences.*

Ah! obligatiſſimo. Mà parlaté Franceſe, per mi l'apprendre à mi, je vous en prie.

NISON, *faiſant des révérences à l'Italienne.*

La riveriſco, Signor Pantalone.

PANTALON.

Servitor. (*à Agathine*) Chi è queſta?

AGATHINE.

C'eſt une Italienne que j'ai priſe à mon ſervice, à la place de cette Françoiſe que vous m'avez fait renvoyer.

PANTALON.

Bené, bené; & comé ſi appellè queſta?

NISON.

Violetta, per ſervir-la. Ah! Signor Pantalone, la mia patrona a été bien malinconica pendant il voſtro viaggio.

PANTALON.

Lo credo.

NISON.

La povereta vous attendoit à tout moment,

& l'altro giorno entendant braire un aſino, elle eſt deſcendue ſubito, credendo ché foſſé voi.

PANTALON.

Ah ! la bella preuve d'amour ! Eſt-ce que j'ai la voix d'un aſino ? Mà ne ſavez-pas vous mieux parlaré Francéſe.

NISON.

Ah ! ſi, Signor ; ze le parle un petit brin mieux, quand ze le veux.

PANTALON.

Hé bien ! parlaré ſempré Francéſe ; quand je ne l'entendrai pas, ze vous le diro.

NISON.

Puiſque vous le voulez, Monſieu, ze parleré Francéſe le mieux que ze le pouéré.

PANTALON.

Et brave, brave ; baſta couſſi. (*à Agathine*) Maintenant je vous diro que j'ai paſſé chez le Notaro per noſtro Contratto di matrimonio, & queſto Notaro n'entend pas una ſola paroſa Italiana ; & il parla le Francéſe tant preſto, tant preſto, qué mi ni entendo niente.

AGATHINE.

Cela eſt aſſez embarraſſant d'avoir affaire à un bredouilleur.

PANTALON.

Mà vous lui dicterez en Francése mes intentioni, que je vais scriveré en Italiano dans le mio cabinetto adesso, adesso.

AGATHINE.

Allez, Monsieur, allez; je ferai tout ce qu'il vous plaira.

SCENE III.

AGATHINE, NISON.

NISON.

COurage, Mademoiselle, cela va à merveille. Le Notaire n'entend pas l'Italien, & Pantalon n'entend gueres mieux le François : nous allons mettre dans le Contrat tout ce que nous voudrons : laissez-moi conduire cette affaire.

AGATHINE.

Je comprends ton dessein, cela suffit. Mais que vois-je ? Lucidor, avec des Violons !

SCENE IV.

LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

AGATHINE.

AH! Lucidor, je tremble. A quoi vous expoſez-vous? Pantalon vient d'arriver. Il eſt ici près, dans ſon cabinet.

LUCIDOR.

Qu'entends-je? Niſon m'avoit aſſuré qu'il n'arrivoit que demain. Quel contretems, dans le moment que je viens d'apprendre que mon pere, après s'être enrichi dans les pays étrangers, eſt depuis un mois à Paris, *incognitò!*

AGATHINE.

Et que n'allez-vous au plutôt le chercher?

LUCIDOR.

Comme des intérêts particuliers l'ont obligé de changer de nom, on ne m'a pu inſtruire encore de ſa demeure: mais je dois me trouver aujourd'hui dans un endroit, où il ne manquera pas de ſe rendre.

NISON.

Tout cela eſt bel & bon; mais cela n'empê-

chera pas Pantalon de s'obſtiner à vouloir épouſer Mademoiſelle. Laiſſez-moi toujours achever un projet que j'ai en tête. Vous ſaurez que je paſſe ici pour Italienne, & que.... Mais j'entends du bruit, & c'eſt Pantalon lui-même.

SCENE V.

PANTALON, LUCIDOR, AGATHINE, NISON, VIOLONS.

PANTALON, *à part.*

Qué vois-jé? un Cavaliero dans la mia caſa!

NISON, *bas à Lucidor & à Agathine.*

Ne vous démontez point, & laiſſez-moi faire.

(*Elle chante.*)

No, non; Temeté la verità.

Ah! Signor Pantalon, vous voilà! Monſiour, il eſt un Maître de Muſique, qui mi fait ricordaré una canzonetta.

PANTALON.

Monſiu eſt un Maeſtré de Muſica?

NISON.

Signor ſi; & les autres ſont les Violoni.

LUCIDOR.

Oui, Monſieur, je viens vous offrir mes ſer-

vices. Ayant appris que vous vous mariez aujourd'hui, je venois vous faire entendre un petit Divertiſſement de ma compoſition; c'eſt la coutume des Muſiciens de ce pays de venir offrir aux nouveaux mariés un plat de leur métier.

PANTALON.

Ah! ſom obligato à voſſignoria; j'aime fort la Muſica : mà ce ne ſera qué per tantôt, per ſervir di préludio al mio matrimonio.

LUCIDOR.

Quand il vous plaira, Monſieur.

PANTALON.

Bené, benè. Mà faté un peu recordaré à Violetta la ſua canzonetta preſentement.

AGATHINE.

Monſieur, elle ne la ſait pas encore aſſez bien.

NISON.

Pardonné mi, la mia Patrona; je la canterai bien avec les violons.

LUCIDOR.

Si cela eſt ainſi, Meſſieurs, allez, s'il vous plaît, vous placer dans quelqu'endroit de cette ſalle pour ne pas étouffer la voix.

AGATHINE, *bas à Niſon.*

Es-tu folle de te hazarder à chanter de l'Italien.

NISON, *bas à Agathine.*

Ne vous mettez pas en peine : c'eſt un air que j'ai appris à la Comédie Italienne, & je me tirerai bien d'affaire.

LUCIDOR, *aux Violons.*

Allons, Meſſieurs, accompagnez cet air, comme vous pourrez ; je n'ai rien à vous dire.

NISON *chante un air Italien, où elle imite la Cantatrice de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

Oh! la bella Muſica! la bella Muſica!

LUCIDOR.

Monſieur, vous verrez toute autre choſe tantôt ; & je veux même vous amener des Danſeurs tout habillés en Italiens comiques, pour mieux répondre à votre goût, & rendre le Divertiſſement plus complet.

PANTALON.

Et come ſi appelle lé voſtro Divertimento.

LUCIDOR.

Monſieur, cela n'a point de titre : ce ſont des Vaudevilles ſur les divers embarras où l'on ſe trouve ſouvent dans tous les états de la vie.

PANTALON.

Védérémo, védérémo.

AGATHINE.

Mais, vous-même, Monſieur, ne ſerez-vous pas fort embarraſſé de faire exécuter une pareille idée? & cela ne coûtera-t-il point trop?

LUCIDOR.

Ah! Madame, c'eſt une bagatelle; &, d'ailleurs, je ne ſuis pas intéreſſé. Je travaille plus pour la gloire que pour autre choſe.

NISON.

Ah! Signor, ce Muſicien-là n'a pas ſon pareil; c'eſt un huomo inimitabile.

LUCIDOR.

Monſieur, juſqu'au revoir.

PANTALON.

Ah! Signor, obligatiſſimo à voſſignoria.

SCENE VI.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

AGATHINE.

Hé bien! Monſieur, auriez-vous cru que Violette ſût ſi bien chanter?

PANTALON.

Oh! una figlia comme elle è un teſoro.

AGATHINE.

Il faut qu'elle continue à apprendre la Muſique, cela vous déſennuiera de tems en tems: je me charge de contenter le Maître de Muſique.

NISON.

Ah! Signora Patrona, je vous ſerai bien obligée: hélas! poveretta mi! je ne gagne pas aſſez pour le payer.

AGATHINE.

Allez, allez, Violette, je vous rehauſſerai vos gages.... (*Bas à Niſon.*) Mais, que vois-je? Ah! c'eſt Scapin! tout eſt perdu.

SCENE VII.

PANTALON, AGATHINE, NISON, SCAPIN.

SCAPIN.

AH! ah! c'eſt vous, Monſieur; vous voilà donc à la fin arrivé?

PANTALON.

Bon di, Scapino, bon di.

SCAPIN.

Quoique vous ayez fait réponſe aux lettres que je vous ai écrites, j'étois toujours dans le doute de ſavoir ſi vous les aviez reçues.

PANTALON.

Si, ſi.

SCAPIN.

Hé bien! Monſieur, vous voyez comme on a exécuté vos ordres.

PANTALON.

Je ſuis contento.

SCAPIN.

Ah! c'eſt une autre choſe. Si, pour vous contenter, il faut faire tout le contraire de ce que vous commandez, je le ferai à l'avenir.

NISON.

Cela ſuffit, Scapin ; Monſieur il eſt content.

PANTALON.

Si, ſi ; elle canta comme une cantarina.

SCAPIN.

Qu'eſt-ce donc qui chante comme une cantaride ?

PANTALON.

La Serva de Agathina.

SCAPIN.

Je le crois bien ; auſſi eſt-ce une fine mouche : elle ſait bien faire autre choſe, Monſieur.

PANTALON.

Hé quoi ?

NISON.

Scapin, taiſez-vous ; Monſieur n'a que faire de vos balivernes.

PANTALON.

Laſciate le parlaré ; je ſuis bien aiſe de ſaperé tous les talens que vous avété.

NISON.

Non, Monſieur, je l'ai trop de modeſtie, & il me feroit rougir.

SCAPIN.

Je le crois bien, Mademoiſelle Niſon.

NISON.

Monſiu, s'il continue à parler, je m'en vais quitter la place.

PANTALON.

Et perché, Violetta?

SCAPIN.

Comment! elle s'appelle à préſent Violette? & elle s'appelloit hier Niſon.

PANTALON.

Comé? Niſon?

SCAPIN.

Oui, Monſieur; voilà cette Niſon dont je vous ai écrit, qui introduiſoit tous les jours ici un jeune homme en votre abſence, & que vous avez mandé qu'on chaſſât.

PANTALON.

Comé, Agathina! vous me trompez di queſta maniera?

AGATHINE.

Que voulez-vous, Monſieur? J'aimois cette fille-là, & je n'ai jamais pu me réſoudre à m'en ſéparer. Mais Scapin eſt un fourbe de vous avoir mandé quelque choſe contre elle.

PANTALON.

No, no, coſpetto di diana, non reſtera più dans la mia caſa ; & je veux la renvoyer in queſto momento.

AGATHINE.

Monſieur, vous êtes le maître ; mais attendez du moins juſqu'à demain : ſi vous renvoyez celle-ci, il m'en faudra bien une autre.

PANTALON.

Je ne veux più de Serva auprès de vous ; je veux que vous ayez un Servitore.

AGATHINE.

Ah ! tout ce qu'il vous plaira, Monſieur, pourvu que ce ne ſoit point Scapin.

PANTALON.

No, non. Il Dottoré Lanternon, mio amico, m'a offerto un certo Arlequino, qui é un balordo, mà un Servitor fedeliſſimo.... Scapin, va ſubito diré au Dottoré qu'il me mande queſto Arlequino.

SCAPIN.

Mais, Monſieur, je ne le connois point cet Arlequin.

PANTALON.

Je ne le connois pas non più ; mais il ſuffit qué il Dottoré Lanternon mi répondé dé lou.

SCAPIN.

SCAPIN.

J'y vais de ce pas.

PANTALON.

Va preſto : & tu iras après, (*Il parle à l'oreille de Scapin.*) Bzé, bze, bze.

AGATHINE, *bas à Niſon.*

Ah ! Niſon, que vais-je devenir ſans toi ?

NISON, *bas à Agathine.*

Ne vous inquiétez de rien, je ne vous abandonnerai point. Cet Arlequin eſt un de mes anciens amoureux, & je lui ferai faire tout ce que je voudrai ; heureuſement il n'eſt connu, ni de Pantalon, ni de Scapin.

PANTALON.

Ché, Diavolo, dité vous là toû-dou ? va preſto, Scapin, va preſto.

SCENE VIII.

PANTALON, AGATHINE, NISON.

PANTALON.

ET ti, fors tout à l'horo de la mia casa.

NISON.

Ah! poveretta mi! que vais-je devenir? Signor, je vous demande pardono, quoique ze ne vous aie rien fait.

PANTALON.

Va via, va via.

NISON.

Je mourrai de chagrin de ne piu voir la mia Patrona.

PANTALON.

Va via, va parlare Italiano au Diavolo.

NISON.

Qui vous emporte, Signor. (*Bas à Agathine.*) Mademoiſelle, ne vous embarraſſez de rien; je vais jouer d'un tour à notre homme, auquel il ne s'atteud pas. La riveriſco, Sior Pantalone.

SCENE IX.

PANTALON, AGATHINE.

AGATHINE.

En vérité, Monſieur, vous me traitez bien cruellement de me ſéparer d'une perſonne qui m'étoit ſi chere.

PANTALON.

J'ai un grand torto!

AGATHINE.

Vous êtes mon Amant, & vous me traitez en Eſclave; que ferez-vous, quand vous ſerez mon mari?

PANTALON.

Quand je ſerai voſtro Marito, je vous paroîtra piu amabile; & vous ne me ferez più des tours d'aquella maniera. Or ſù, tocca la mano, je ti perdonno, & je veux t'aimer più que jamais.

AGATHINE, *à part.*

Feignons, pour le mieux tromper. (*à Pantalon.*) Et moi, je ferai tous mes efforts pour remplir mon devoir; & je ne me marie pas avec vous pour ne vous pas aimer.

302560

PANTALON.

Brava, brava.

AGATHINE.

Qui, quelques chagrins que je puiſſe eſſuyer dans la ſuite par les injuſtes ſoupçons que vous concevez trop aiſément, votre perſonne me ſera toujours chere.

PANTALON, *faiſant des révérences.*

Ah! ah!

AGATHINE.

Et je vous ſerai toujours auſſi fidelle que ſi vous aviez pour moi les meilleures manieres du monde.

PANTALON.

Oh! che felicità! che conſolation! je ti promets de ti donner toutes ſortes de plaiſirs. Je t'ai acheté queſta matina una tentura magnifica. Haveremo touti li giorni, dans noſtra caſa, des Violoni: nous canterons, nous danſerons. Mais più di ſerva Françéſe.

AGATHINE.

Ah! Monſieur, je n'y ſonge déjà plus; & déſormais votre ſeule perſonne me tiendra lieu de tout.

PANTALON.

Brava, brava; è bene parlato. Ma ecco il Notaro dont je vous ai parlato.

SCENE X.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant.*

MOnſieur, je ſuis votre très-humble Serviteur. Madame, je vous donne le bon jour. Allons, dépêchons-nous, dreſſons vîte le Contrat, car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Che Notaro bruſquo! Non entendo una ſola parola. Signor, ecco il principale. Il Signor Pantalon di Bizognozi ſpoſa la Signora Agathina, & gli dona per il preſente contratto touto il ſuo bené.

LE NOTAIRE.

Ma foi, Monſieur, c'eſt de l'hébreu pour moi; & je n'entends rien du tout à ce baragouin-là : parlez François, ſi vous voulez qu'on vous entende.

PANTALON.

Ah! che male-detto Nottaro!

LE NOTAIRE.

J'entends fort bien que Notaro veut dire Notaire, & Contratto, Contrat : mais c'eſt tout ce que je ſais d'Italien. Quand vous aurez appris ma langue, ou que je ſaurai la vôtre, nous pourrons dreſſer votre Contrat. Juſqu'au revoir. (*Il va pour ſortir.*)

AGATHINE, *au Notaire.*

Et attendez, Monſieur : je ſais les deux langues, & je vais vous expliquer en François les articles. (*à Pantalon.*) Donnez-moi ce papier.

LE NOTAIRE.

Ah ! bon pour cela ; car, autrement, nous ſerions ici juſqu'à demain, Monſieur & moi, ſans nous entendre : mon tems m'eſt cher.

PANTALON, *à Agathine.*

Fate-li comprendre mes intentioni, que velà écrites ſur ce papier.

SCENE XI.

PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, voilà le Tapiſſier qui vous apporte cette tenture que vous avez achetée, ce matin, pour votre grande ſalle.

PANTALON.

Jé m'en va la védéré, & jé retourno tout à l'horo.

LE NOTAIRE.

Hé bien! j'entends encore bien cela : vous dites que vous reviendrez tout-à-l'heure; vous ferez bien; car, ſi vous tardez trop, vous ne me trouverez plus.

PANTALON.

Ah! che brutto huomo! che brutto Notaro!

SCENE XII.

AGATHINE, LE NOTAIRE.

AGATHINE.

Monſieur, ayez la bonté de vous aſſeoir ; je vais vous approcher une table

LE NOTAIRE.

Il n'eſt pas néceſſaire, Mademoiſelle : je ſuis ſi vif, que je ſuis le plus ſouvent en l'air. Je veux ſeulement prendre un extrait des Articles, & mon Clerc rédigera le tout dans mon Etude. Votre nom, s'il vous plaît?

AGATHINE.

Agathine Fernando.

LE NOTAIRE.

Et le nom du Futur?

AGATHINE.

Armand de Lucidor.

LE NOTAIRE.

Paſſons aux principaux Articles.

AGATHINE.

Mettez ſeulement dans le Contrat que le Seigneur Pantalon de Bizognozi, Tuteur d'Agathine, lui donne tout ſon bien, en faveur du

mariage qu'elle contracte avec Lucidor; tout eſt renfermé là-dedans.

LE NOTAIRE.

J'entends tout cela : mais je croyois d'abord que c'étoit le Seigneur Pantalon qui vous épouſoit,

AGATHINE.

Fi donc, Monſieur! me le conſeilleriez-vous?

LE NOTAIRE.

Non, par ma foi, car c'eſt un aſſez vilain merle. Je vous demande excuſe de ma bêtiſe. Et le Futur ne comparoîtra-t-il point ici?

AGATHINE.

C'eſt ce que je ne ſais pas; mais toujours il aura l'honneur de paſſer chez vous. Le tout eſt de faire ſigner promptement le Seigneur Pantalon; c'eſt un homme ſi bizarre qu'il change à tout moment de ſentiment, & vous voyez que j'ai intérêt qu'il ne ſe dédiſe point.

LE NOTAIRE.

Je comprends cela, & je vais faire dreſſer ce Contrat au plus vîte; comptez ſur ma diligence, je ſerai de retour dans un moment: je ſuis expéditif.

SCENE XIII.

AGATHINE, *ſeule.*

J'Entreprends-là une choſe bien hardie, & je ne ſais encore par qui en faire inſtruire Niſon ou Lucidor ; car enfin j'ai beſoin de quelqu'un pour me ſeconder ; & Pantalon pourroit... Mais le voilà déjà de retour.

SCENE XIV.

PANTALON, AGATHINE.

AH ! la bella tentura ! la bella tentura ! venez la védéré.

AGATHINE.

Je la verrai tantôt, quand elle ſera tendue.

PANTALON.

E ben detto. E lou Notaro fa-t-il il Contratto ?

AGATHINE.

Oui, Monſieur ; il l'apportera tout à l'heure à ſigner.

PANTALON.

Je ſuis dans l'impatienza qué noſtro matrimonio ſoit perfetto.

SCENE XV.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin, contrefaiſant l'Arlequin de la Comédie Italienne.*

PANTALON.

MA che vol queſto picolino huomo?

NISON, *après pluſieurs lazzis à l'Italienne.*

Mademiſelle, ze vous prie di m'enſeigner lou lozis de Mouſou Pintaplon.

AGATHINE.

Je ne connois point cela, mon ami : vous voulez peut-être dire Pantalon?

NISON.

Oui, Mademoiſelle, Pantaillon.

PANTALON.

No, no, no; Pantalon.

NISON.

Ah! Pantalon.

PANTALON.

Si; Pantalon di Bizognoſi.

NISON.

Hen? Pantalon dé Bibliognozi?

PANTALON.

Eh! no; Pantalon di Bizognozi.

NISON.

De Bizognozi.

PANTALON.

Baſta cousì : mi ſono Pantalon de Bizognozi.

NISON, *lui prenant la barbe.*

Ah ! ſior Barbette, ze ſouis votre ſerviteur de tout mon cœur. Ha, ha, hoa, hoa, ha, hoa, ha, ha !

PANTALON.

Qué vol dire queſto impertinente ?

NISON, *continuant à rire.*

Ha, ha, ha ! che muſo ! che muſo ! che brutta barbetta !

AGATHINE.

Qui êtes-vous, mon ami ?

NISON.

Je ſuis Arlequin. Je viens de la part del Dottore Lanternon per être le Gouverneur de la maiſon del Signor Pantalon, & lé Director de ſa femme. On m'a dit qué zé ſerois fort bien ici, qué zi manzerois di macaroni, qué zi boirois de bon vin ; c'eſt perquoi velà qui eſt fait, zé vous reçois à mon ſervice.

PANTALON, *riant.*

Ah ! che matto ! che matto ! Il Dottore m'avoit ben ditto que c'étoit un balordo ; ma c'eſt ce qu'il me faut dans la mia caſa. Oui, caro

Arlequino, velà la perſona dont jé vous ricommando la conduito.

NISON.

C'eſt-là votre femme, dont vous mi recommandez la conduite? Qu'elle eſt jolie! Et y a-t-il long-tems qu'elle eſt votre femme?

PANTALON.

Non é encore ma femme; elle eſt encore fille.

NISON.

Et reſtera-t-elle toujours fille, quand elle ſera votre femme?

PANTALON.

Et no, no, no, non ſi agiſcé di queſto: je vous ricommando de ne la quitter jamais.

NISON.

Ah, ah! laſciate fare à mi; ze ne l'abandonnerai pas d'une minute; ze la menerai boire, manger, dormir, chanter, danſer.

PANTALON.

E qué diavolo! qué bizognar de tout ce préambulo? je ti dico, ſeulement, de n'y laiſſer intrare aucun huomo dans la caſa per li parlare.

NISON *prend ſa batte, & en donne ſur le viſage de Pantalon.*

Oh! parbleu, zé vous en chaſſerai vous-même, s'il le faut, entendez-vous? & né mi raiſonnez pas.

PANTALON.

Che vol diré queſto ?

NISON.

C'eſt une action démonſtrative, per vous faire comprendre comme ze recevrai les gens qui viendront per parler à votre femme.

PANTALON.

Bravo! bravo!

AGATHINE.

Ah! Monſieur, je vous prie de ne me pas donner un pareil extravagant.

NISON.

Je ſuis un honnête homme; &, quand on m'a mis une fois une femme entre les mains, je prétends en répondre corps pour corps, entendez-vous ?

PANTALON.

Bené, bené. Ah! che fortuna di trovare un ſervitor come quello!

NISON.

Une jolie femme doit toujours être renfermée; & un mari bien prudent ne la doit jamais faire voir à perſonne. Voulez-vous encore une action démonſtrative ?

PANTALON.

No, più di demonſtrationi.

NISON.

Je ne vous donnerai donc qu'une comparaiſon, pour vous montrer qu'un mari doit toujours tenir ſa femme cachée. Une jolie femme, dit Ariſtote, eſt comme un friand morceau de fromage : ſi-tôt qu'on la voit, chacun en voudroit gruger.

AGATHINE.

Vous voyez bien, Monſieur, que ce garçon-là eſt fou.

PANTALON.

No, no, no, non è matto : il raiſonne à ſa maniere ; ma il dit la vérità.

AGATHINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur. Mais ſachons un peu ce qu'il veut gagner.

NISON.

Je ne fais point de marché avec Monſieu Panralon. Il n'a pas aſſez de bien per me payer ce que je vaux ; ainſi je m'offre à vous ſervir tous deux pour rien, à condition que je ne ferai dans la miſon que ce qu'il me plaira.

AGATHINE.

C'eſt beaucoup dire. Mais enfin il faut ſavoir ce que l'on vous donnera de gages.

NISON.

Attendez, Mademiſelle, je m'en vais faire

un petit calcoul avec mes doigts. Combien Mouſiu Pantalon a-t-il de domeſtiques?

AGATHINE.

Comme il arrive d'Italie, il n'en a point encore pris. Il n'a qu'un homme qui fait ſes commiſſions, & un petit laquais.

NISON.

Bon, tant mieux. Il n'aura pas beſoin de prendre d'autres domeſtiques que moi; je tiendrai la place de ſix, & je mangerai per dix; & vous me donnerez des gages à proportion.

PANTALON.

Si ſono contento del voſtro ſervitio, je vous prometto una bona ricompenſa.

SCENE XVI.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, JASMIN.

JASMIN.

MOnſieur, le Tapiſſier vous prie de deſcendre pour voir vous-même où vous voulez qu'il place ce qui lui reſte de Tapiſſerie.

PANTALON.

Hé che diavol d'huomo! che mi fa ſempré aſcenderé & deſcenderé.

SCENE XVII.

AGATHINE, NISON *en Arlequin.*

NISON.

OH çà, Mademiſelle, c'eſt maintenant qu'il faut vous donner des leçons ſur la conduite que vous devez tenir avec lou Signor Pantalon.

AGATHINE.

Je n'ai que faire de vos leçons, laiſſez-moi en repos.

NISON.

Comment donc? eſt-ce ainſi qu'on parle à ſon Directeur? allons, allons, Mademiſelle, qu'on m'écoute. *Primò....*

AGATHINE, *à part.*

Ah! que je ſuis malheureuſe! voilà un extravagant qui va rompre toutes mes meſures.

NISON.

Primò....

AGATHINE.

Oh! laiſſe-moi; je ne veux point t'entendre.

NISON.

Vous ne voulez point m'entendre? je vais donc trouver Monſieur Pantalon, il m'entendra lui: je lui dirai tout ce que j'ai appris ſur

votre compte ; *primò*, que vous aimez un certain Lucidor que vous avez fait paſſer pour un Muſicien.

AGATHINE.

O Ciel ! qu'entends-je ?

NISON.

Secundò, que le Notaire n'entendant pas l'Italien, & Pantalon n'entendant pas le Notaire, vous devez, de concert avec Niſon, faire mettre dans le Contrat tout ce qu'il vous plaira.

AGATHINE.

Ah ! tais-toi, je te prie ; & me dis d'où tu peux ſavoir tout cela ?

NISON.

Il ſuffit, je le ſais de bonne part, & je vais de ce pas en avertir le Seigneur Pantalon.

AGATHINE.

Ah ! c'eſt ſans doute Niſon qui t'a inſtruit de tout : voudrois-tu, mon cher Arlequin, abuſer de ſa confidence ? elle m'a dit que tu ſoupirois pour elle.

NISON.

Il eſt vrai, Mademiſelle, que je l'aime comme moi-même.

AGATHINE.

S'il eſt vrai que tu l'aimes, j'emploierai tout pour la rendre ſenſible à ton amour : ſois dans

mes intérêts, je te prie. Je t'avoue que j'aime Lucidor, & que je regarde comme le plus grand des malheurs de me voir l'épouſe de Pantalon. Voudrois-tu, mon cher Arlequin, contribuer à rendre malheureuſe toute ſa vie une perſonne qui ne t'a jamais rien fait? Veux-tu que j'embraſſe tes genoux? &, que.....

NISON, *faiſant ſemblant de ſanglotter.*

Arrêtez-vous, Mademiſelle, vous m'attendriſſez trop : je vous accorde ma potrefaction, & je vous.... ſervirai.... de toute ma puiſſance.

AGATHINE.

Ah! puiſque tu m'accordes ta protection, je ſuis ſûre de réuſſir dans mon entrepriſe : fais en ſorte de t'aboucher avec Niſon, elle te mettra au fait de nos projets.

NISON, *levant ſon maſque.*

Où diantre la trouver à préſent?

AGATHINE.

Ah! c'eſt toi, ma chere Niſon! Eh! qui t'auroit pu reconnoître? ah! puiſque ton déguiſement m'a trompée, je ne crains pas que perſonne puiſſe te découvrir. Mais comment as-tu fait?

NISON.

J'ai trouvé Arlequin qui venoit ici; je l'ai

engagé à me prêter cet équipage, & à ne point paroître dans le quartier de tout le jour. Je ne crains que ce maroufle de Scapin : & s'il falloit....

SCENE XVIII.

SCAPIN, AGATHINE, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

AH! le voici lui-même, je tremble.

NISON, *bas, remettant ſon maſque.*

Ah j'enrage; & je ne ſais.... Mais non, laiſſez-moi faire, je l'aurai bientôt renvoyé : faſſurez-vous.

SCAPIN, *à part.*

Ah! ah! voici cet Arlequin déjà arrivé ici! le Docteur a exécuté promptement mes ordres.

NISON.

Oui, Mademiſelle, vous avez beau dire & beau faire; le Signor Pantalon m'a défendu de vous laiſſer parler à perſonne, & j'aſſommerai de coups tous ceux qui oſeront entrer dans cette miſon.

SCAPIN, *à part.*

Diable! voilà un drôle qui ne ſe mouche pas du pied.

NISON, *à Scapin.*

Que demandez-vous ici, mon ami?

SCAPIN.

Je ſuis l'homme d'affaires de Monſieur Pantalon.

NISON, *lui donnant un ſoufflet.*

Vous en avez menti : vous êtes un baron & un ſuborneur, qui venez ici per corrompre la vertou di Mademiſelle.

SCAPIN.

Et non, vous dis-je ; je ſuis Scapin, Sécretaire du Seigneur Pantalon, qui veille comme vous ſur la conduite de ſa Maîtreſſe.

NISON, *frappant Scapin.*

Ze n'entends point toutes ces raiſons-là, vous êtes un fourbe & un ladro, qui méritez cent coups de bâton.

SCAPIN.

Et prenez donc garde, je crois que vous me frappez; haïe, haïe, haïe.

SCENE XIX.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, SCAPIN, LE NOTAIRE.

(*Niſon frappe Pantalon, le Notaire & Scapin tour-à-tour.*)

PANTALON.

Che vol dire queſto? tou ne mi réconnoiſſé più?

NISON, *les frappant toujours.*

Je n'y reconnois perſonne, & j'exécute les ordres de Monſieur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Hé! doucement, je ſuis le Notaire.

PANTALON.

Et mi, Pantalon.

NISON.

Ah! Signor Patron, excuſez, s'il vous plaît, l'ardeur de mon zele.

AGATHINE.

Mais votre zele ne doit pas aller ſi loin.

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, il faut prendre garde à ce

que l'on fait : ce ne ſont pas ici des jeux d'enfans : que diable! vous venez de maltraiter un Conſeiller du Roi.

NISON.

Ah! vous êtes un Conſeiller du Roi?

LE NOTAIRE.

Oui, mon ami, Conſeiller Garde-Note.

NISON.

Et vous ne garderez point de note de cela?

LE NOTAIRE.

Non, non, cela eſt paſſé : mais, une autre fois, prenez garde à ce que vous faites.

NISON.

Je vous en prie au moins; car vous, qui entendez le François, vous ſavez que c'eſt un cri-pro-cro.

LE NOTAIRE.

Qui-pro-quo, qui-pro-quo, voulez-vous dire.

NISON.

Oui, un cli-plo-clo; cela ſe trouve chez les Apothicaires, les pro-pri-cro.

LE NOTAIRE.

Hé! que diable! cet homme-là me feroit enrager. Qui-pro-quo.

NISON.

Excuſez, c'eſt que je n'ai jamais pu dire ce mot-là.

LE NOTAIRE.

Et que m'importe ? Il ne s'agit pas de cela à préſent.

NISON.

C'eſt que c'eſt cela pourtant qui eſt cauſe des coups de bâton que je vous ai donnés.

LE NOTAIRE.

Eh ! que diable ! n'en parlons plus, puiſque je les ai oubliés, & que c'eſt une choſe faite.

PANTALON.

Zé ni penſe più, mi.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

LE NOTAIRE.

Allons ; dépêchons-nous de lire ce Contrat ; cela ſera fait dans un moment, car je lis fort vîte.

NISON.

Monſieur, auparavant je vous demande une grâce.

PANTALON.

Que voiche tou ?

NISON.

C'eſt que cet homme-là s'en aille : ſa figure mi

mi déplait; il eſt cauſe de ce que zé viens de faire : &, s'il reſtoit davantaze, je pourrois encore imprudemment vous marquer l'ardeur de mon zele; car je ne ſuis pas maître de moi.

LE NOTAIRE.

Non, non, morbleu! qu'il s'en aille au diable, & toi auſſi.

PANTALON.

Scapin, ritirati.

NISON, *reconduiſant Scapin à coups de batte.*

Va via, baron, ladro, & maledetto becco cornuto.

SCENE XX.

PANTALON, AGATHINE, NISON *en Arlequin*, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE, *bredouillant toujours.*

OR çà, voulez-vous entendre promptement la lecture du Contrat? car je ſuis un peu preſſé.

PANTALON.

Volontiers; & je veux qu'Arlequino auſſi l'entende per m'expliquer ce qué non intendero.

LE NOTAIRE.

Hum .. hum... hum... par-devant les Notaires, *& cætera.* hum... hum...

NISON, *à Pantalon.*

Vous entendez bien, *& cætera?*

PANTALON.

Si, ſi.

LE NOTAIRE.

Hum... hum... hum... ſont comparus Armand de Lucidor, *& cætera;* & Damoiſelle Agathine de Fernando, *& cætera;* leſquels ont promis, par le préſent Contrat de mariage, de ſe prendre à mari & femme.

NISON.

Et cætera.

PANTALON, *à Niſon.*

Què voiche dire, hum... hum... hum... *& cætera;* hum... hum... *& cætera?*

NISON, *à Pantalon.*

C'eſt le preludio di Contratto.

PANTALON.

Benè!

AGATHINE.

Monſieur le Notaire, pour ne vous point fatiguer, paſſez d'abord à l'article qui regarde le Seigneur Pantalon.

LE NOTAIRE.

Tout ce qu'il vous plaira. Hum... hum... hum... eſt comparu auſſi le Signor Pantalon de Bizognozi, Tuteur de ladite Agathine, lequel, en faveur de ce mariage, donne tout ſon bien auxdits Epoux, dont leſdits Lucidor & Agathine ſont contens.

PANTALON.

Qué vol dire Louzidor?

NISON.

Cela veut dire qué Pantalon ſpoſa Agathina, che loui adore, loui Pantalon adore : c'eſt ſtilo de Notaro di queſto paéſé.

PANTALON.

Baſta, baſta, coſi; je ne veux più entendere niente : queſto Notaro mi fa perdre haleine.

NISON.

Et voilà en peu de mots tout ce que le Contrat contient. Signez au plus vîte.

PANTALON *ſigne.*

Pantalon de Bizognozi.

NISON.

Allons; à vous, Mademiſelle.

AGATHINE, *ſigne.*

Agathine Fernando.

(*Pendant que l'on ſigne, Niſon dérobe le manteau, la perruque & le chapeau du Notaire, & les met ſur elle : le Notaire court après ; & Niſon, ayant fait pluſieurs lazzis, fait tomber le Notaire & Pantalon l'un ſur l'autre.*)

LE NOTAIRE.

J'ai laiſſé les noms des témoins en blanc; vous les enverrez ſigner chez moi, auſſi-bien que Monſieur Lucidor.

PANTALON.

Qué voiche dire encore loui de chidor?

NISON.

Il Notaro dimandi, per le Contratto, quatre luigi d'or; c'eſt encore ſtilo di Notaro di queſto paéſe.

PANTALON.

Cela eſt jouſte. (*Il donne quatre louis au Notaire.*) Tenez, Mouſiu.

LE NOTAIRE, *les prenant bruſquement.*

Ah! Monſieur, cela n'étoit point preſſé. Envoyez-moi les témoins au plutôt, afin que le tout ſoit expédié inceſſamment.

AGATHINE.

Des témoins?

SCENE XXI.

LUCIDOR, PANTALON, AGATHINE, LE NOTAIRE, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

HÉ! tenez, voilà déjà Monſieur qui en ſervira. (*à Lucidor.*) Monſieur, voulez-vous bien me faire l'honneur de ſigner à mon Contrat de mariage?

LUCIDOR, *à part.*

Ô Ciel! qu'entends-je?

NISON, *bas à Lucidor.*

Signez, ſans rien dire; c'eſt vous qu'elle épouſe.

LUCIDOR, *ſignant.*

C'eſt m'honorer beaucoup, Monſieur, que de me rendre témoin d'une union ſi parfaite.

NISON, *au Notaire.*

Allez, Monſieur, emportez vîte chez vous ce Contrat, puiſque c'eſt une affaire faite.

LE NOTAIRE.

J'en vais faire expédier ſur le champ une copie; Si vous n'avez point de témoins, je

vous en trouverai : il ſuffit que nous ayons fait ſigner les parties intéreſſées, Pantalon, Agathine & Lucidor.

PANTALON.

Dimanda encore des luigi d'or?

NISON.

No, no; è contento.

SCENE XXII.

PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON *en Arlequin.*

LUCIDOR.

MOnſieur, tous les Acteurs du Divertiſſement que vous avez demandé, ſont prêts; ſouhaitez-vous qu'on commence?

AGATHINE.

Quand il vous plaira, Monſieur. Allons, plaçons-nous.

SCENE XXIII.

SCAPIN, PANTALON, AGATHINE, LUCIDOR, NISON *en Arlequin.*

AGATHINE.

MAIS que vient encore chercher ici ce coquin de Scapin?

PANTALON.

Il vient danſer allé mié nozze.

NISON.

Qu'il vienne, je lui battrai la meſure.

SCAPIN.

Comment donc, Monſieur! danſer à votre noce! ſeriez-vous la dupe de tout ceci?

PANTALON.

Qué voiche-tu dire?

SCAPIN.

Je veux dire que le Notaire me vient d'apprendre que Monſieur Lucidor épouſoit Agathine, & que vous leur donniez tout votre bien.

PANTALON.

Encore luigi d'or!

SCAPIN.

Je vous dis Lucidor; c'eſt le nom de l'Amant d'Agathine, que Niſon avoit introduit dans la maiſon, & le voilà lui-même.

PANTALON, *allant ſur Niſon.*

Ah! ſono tradito! ah! perfida Agathina! ah! Baron di Arlequino!

NISON, *fuyant.*

Ajuto.

LUCIDOR, *retenant Pantalon.*

Doucement, Monſieur, ne vous emportez pas.

PANTALON.

Ah! ladro di Arlequino, ti voglio mandar in galera.

NISON, *ſe démaſquant.*

Vous voulez m'envoyer en galere?

PANTALON.

Ché vedo? c'eſt la Serva francéſe.

NISON.

Oui, Monſieur, je ſuis Niſon que vous avez tantôt chaſſée par une porte, & qui eſt rentrée par l'autre. Mais ne vous affligez pas du don que vous avez fait de tout votre bien; Monſieur Lucidor eſt un galant homme, qui en uſera bien.

LUCIDOR.

Monſieur, tout le mien eſt à votre ſervice;

j'en ai plus qu'il ne m'en faut pour me passer du vôtre : & le Docteur Lanternon, que je viens de reconnoître pour mon pere....

PANTALON, *l'embrassant.*

Vous êtes il figlio del Dottore Lanterno, il mio caro amico?

NISON.

Ah! nous allons bientôt voir un dénouement à l'Italienne.

PANTALON.

Monsieur, en ce cas, j'approuve votre matrimonio.

NISON, *à Pantalon.*

Faisant réflexion que vous êtes trop vieux pour épouser une jeune personne, il n'en faut pas davantage pour contenter tout le monde. Allons, allons, passons au Divertissement; & puisque j'ai pris le masque d'Arlequin, je tiendrai ici sa place jusqu'à ce qu'il vienne.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

de tous les Caracteres de la Comédie Italienne.

UN VENITIEN *chante* N°. 10.

NON, ce n'eſt que dans la jeuneſſe
Que l'on doit ſuivre les amours ;
Sur nos vieux jours
Ils nous trompent ſans ceſſe.
Suivons Bacchus, laiſſons-là la tendreſſe ;
Il eſt de la vieilleſſe
L'unique recours.
Non, ce n'eſt que dans la jeuneſſe
Que l'on doit ſuivre les amours.

ENTRÉE

de Polichinels & de Dames Ragondes.

AGATHINE. N°. 11.

JE mets au bas de la requête
Amoureuſe, honnête,
D'un Galant de bonne façon,
Bon:
Mais à celle que me préſente,
D'une main tremblante,
Un Vieillard froid & languiſſant,
Néant.

NISON *en Arlequin.*

Au bas du Contrat d'hyménée,
Pour toute l'année,
L'Amour ſigne, & met, ſans façon,
Bon:
Même il paie ſans répugnance
Un quartier d'avance;
Mais, s'il faut aller plus avant,
Néant.

ENTRÉE

De Pierrots & de Perrettes.

VAUDEVILLE. N°. 12.

DANS tous les différens états,
Que l'on rencontre d'embarras,
Quand à tout le monde on veut plaire !
Depuis le matin juſqu'au ſoir,
L'un le veut blanc & l'autre noir ;
Comment faire ?

L'Amant qu'on voit ſoir & matin,
Devient ennuyeux à la fin ;
Il faut être rare pour plaire :
S'éloigne-t-il ; on prend l'eſſor,
Et les abſens ont toujours tort ;
Comment faire ?

Si vous prenez fille à quinze ans,
Elle n'a pas les ſentimens
Qu'il faut dans l'amoureux myſtere ;
Si vous attendez plus long-tems,
Un autre aura pris les devants ;
Comment faire ?

Si votre femme a peu d'appas,
On ne vous la ravira pas;
Mais elle ne vous plaira guère:
Pour peu qu'elle ait de quoi tenter,
Vos Voiſins en voudront tâter;
Comment faire?

Si vous ne vous mariez pas,
Vos biens, après votre trépas,
Paſſeront en main étrangere:
Et ſi vous devenez Epoux,
Vos Enfans ſeront-ils à vous?
Comment faire?

Pour réuſſir dans les amours,
L'argent eſt d'un puiſſant ſecours;
Qui n'en a point, n'avance guère:
Mais ſouvent l'Amant financier,
Eſt traité comme un Créancier:
Comment faire?

Les jeunes filles, de mon tems,
S'armoient de griffes & de dents;
Ma foi, je n'en attrapois guere:
Elles ſont douces maintenant,

Mais moi j'ai quatre-vingt-un an:
Comment faire?

Maris, ſi vous êtes jaloux,
Et gardez vos femmes chez vous,
Elles s'en vengent d'ordinaire:
Si, par douceur, vous les menez,
Elles vous menent par le nez:
Comment faire?

LA PETITE FILLE.

Un Galant, d'un âge un peu mûr,
M'eſt choiſi pour Epoux futur:
Mon enfance fait qu'il differe;
Si je ſuis trop jeune à préſent,
Il ſera trop vieux s'il attend:
Comment faire?

LA COMEDIE FRANCOISE.

Le Comique écrit noblement
Fait bâiller ordinairement,
A tout le monde il ne peut plaire.
Le plaiſant paſſe pour bouffon;
On y rit, ſans le trouver bon:
Comment faire?

LA COMEDIE ITALIENNE.

Si nous voulons parler François,
Nous nous trompons à chaque fois,
Faute de ſavoir la Grammaire:
Si nous parlons Italien,
Les trois quarts n'y comprennent rien:
Comment faire?

ENTRÉE GÉNÉRALE
de tous les caracteres Italiens.

FIN.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET,

Repréſentée en 1726.

ACTEURS

du Prologue.

Melle. DU FRESNE,
Melle. LA MOTTE, } Comédiennes.
Melle. DU BOCAGE,
Mr. LE GRAND, Comédien.
UN AUTEUR.

La Scene eſt dans les Foyers de la Comédie.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE & DU BOCAGE, *aſſiſes chacune ſur un fauteuil, reſtant un tems à ſe regarder ſans rien dire.*

Melle. DU FRESNE.

HÉ bien ! Meſdemoiſelles, reſterons-nous encore long-tems dans ce profond ſilence ? Trois femmes enſemble depuis un quart-d'heure ſans parler ! voilà ce qui ne s'eſt jamais vu.

Melle. LA MOTTE.

Que voulez-vous que nous diſions ? La ſituation où nous nous trouvons nous coupe la parole : voilà la moitié de notre Troupe partie, & il nous faut jouer la Comédie ; nous ne manquons point de zele, mais il nous faut des Pieces & des Acteurs pour les exécuter.

Melle. DU FRESNE.

Je ſuis auſſi chagrine que vous ; mais, pour cela, il ne faut rien perdre de nos droits, il faut parler.

Melle. DU BOCAGE.

Parlons, Meſdemoiſelles, parlons, & cherchons du moins un remede à tout ceci.

Melle. LA MOTTE.

Il nous faudroit d'abord un bon Auteur.

Melle DU FRESNE.

Où le trouver ? vous ſavez bien que ceux du premier rang veulent prendre tous leurs avantages, & ne diſtribuer leurs rôles qu'aux premiers Acteurs ; ainſi nous ne pouvons avoir que des Auteurs du ſecond ordre. Songeons à autre choſe. Si nous jouions cette Tragédie qu'on nous a propoſée ?

Melle. DU BOCAGE.

Ah ! ſi donc ! du ſérieux : nous ferions rire. Jouons plutôt cette Comédie en cinq actes qu'on a reçue dernierement.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien, pour faire bâiller tout le monde: elle eſt encore plus ſérieuſe que la Tragédie.

Melle. LA MOTTE.

Pour moi, ſi j'en étois crue, nous jouerions la Paſtorale : cela eſt joli, une Paſtorale!

Melle. DU BOCAGE.

Encore une Paſtorale !

Melle. DU FRESNE.

Mais il n'étoit pas néceſſaire de rompre le ſilence pour nous trouver toutes trois d'un avis contraire.

(*Toutes trois enſemble.*)

Mais vous avez beau dire, pour moi je ſuis pour la Tragédie.

Melle. DU BOCAGE.

Et moi je vous conſeille de jouer au plutôt la Comédie.

Melle. LA MOTTE.

Je n'en démordrai point, & l'on jouera la Paſtorale.

Melle. DU FRESNE.

Fort bien! parlons toutes trois enſemble, cela ſera encore mieux.

SCENE II.

Mr. LE GRAND, Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

Mr. LE GRAND.

COmment donc, Meſdames! quand toute la Troupe ſeroit ici, on n'entendroit pas plus de bruit.

Melle. DU FRESNE.

Il y a de la différence; nous ne diſputons que pour le bien du général, & il n'y a point entre nous d'intérêt particulier.

Mr. LE GRAND.

De quoi s'agit-il donc?

Melle. DU FRESNE.

Vous voyez l'embarras où nous ſommes; & je propoſois à ces Dames de jouer cette Tragédie que la grande Troupe a refuſée.

Mr. LE GRAND.

Hé bien! Meſdemoiſelles, y a-t-il de la raiſon là-dedans? Comment pouvez-vous vous flatter, avec le petit nombre d'Acteurs que nous ſommes ici, de faire réuſſir une Tragédie que la Troupe en général n'a pas trouvé jouable?

Melle. DU BOCAGE.

N'eſt-il pas vrai, Monſieur, que nous ſerions mieux de jouer cette Comédie en cinq actes que l'on trouve ſi bien écrite?

Mr. LE GRAND.

Cela eſt trop ſérieux pour ce tems-ci, où le Public n'attend que des bagatelles qui l'amuſent.

Melle. LA MOTTE.

C'eſt mon ſentiment. Il ne faut que des bagatelles; & c'eſt ce qui me faiſoit propoſer cette Paſtorale.

Mr. LE GRAND.

Hé! Mademoiſelle, nous venons d'en jouer une.

Melle. LA MOTTE.

Hé bien! Monſieur, cette nouveauté n'a-t-elle pas fait plaiſir?

Mr. LE GRAND.

Oui, elle a réuſſi. Mais ce n'eſt point-là du tout ce qu'il nous faut; nous n'avons beſoin à préſent que d'une Piece Comique en trois actes avec des Divertiſſemens, qui puiſſe dédommager Paris des Spectacles qui lui manquent; nous en avons une toute prête dans ce goût-là.

Melle. DU FRESNE.

Oui-dà! allez l'expoſer ſur votre Théâtre.

Mr. LE GRAND.

Pourquoi non ? elle y ſera auſſi-bien exécutée que par-tout ailleurs. On pourra la trouver mauvaiſe, mais peut-être on y rira ; &, ſi l'on y rit, on y reviendra : & j'aime mieux cela que ces grandes Pieces ennuyantes, vantées par quelques beaux-eſprits amis de l'Auteur, parce qu'elles ſont dans toutes les regles d'Ariſtote ; le Public n'en dit point de mal, mais il ne les voit pas deux fois.

Melle. DU FRESNE.

Il a encore raiſon.

Mr. LE GRAND.

Croyez-moi, Meſdames ; après avoir vu réuſſir Arlequin ſur notre Théâtre, nous y pouvons tout hazarder, & ſur-tout, comme je vous ai dit, dans un tems où Paris n'a ni Troupe Italienne, ni Opéra-Comique. Mais voici juſtement l'Auteur de la Piece en queſtion.

SCENE III.

SCENE III.

UN AUTEUR, Mr. LE GRAND, Meſdemoiſelles DU FRESNE, LA MOTTE, DU BOCAGE.

L'AUTEUR.

COmment donc, Meſdames! je viens, tout exprès, de la Campagne pour voir jouer ma Pièce au jour préfix que vous m'aviez marqué, & je ne la vois pas ſeulement affichée.

Mr. LE GRAND.

Oh! pour cela, ce ne ſeroit pas la première fois que nous aurions manqué de parole; vous êtes encore bien heureux que nous ne vous payions pas de quelque indiſpoſition.

L'AUTEUR.

Cela ſeroit cruel, que l'on ne jouât pas ma Piece; lorſque j'ai fait avertir tous mes amis de venir l'applaudir aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Ces Demoiſelles en propoſoient d'autres; mais j'ai tenu bon pour la vôtre.

L'AUTEUR.

Et quelles raiſons avoient-elles de ne la vouloir point repréſenter?

Melle. DU FRESNE.

Pour moi, Monſieur, je vous dirai franchement que j'y trouve des Scenes un peu trop badines & trop folâtres pour notre Théâtre.

L'AUTEUR.

Plaiſant ſcrupule! & c'eſt avec des Pieces dans ce goût-là que les autres Théâtres vous ruinent les trois quarts de l'année. Je crains bien plutôt qu'on ne trouve ma Piece trop ſérieuſe dans des endroits; car enfin aujourd'hui on veut rire.

Melle. LA MOTTE.

La Chaſſe du Cerf! le plaiſant titre!

L'AUTEUR.

Je l'ai mis exprès pour faire paſſer quelques termes de Chaſſe que j'ai hazardés, & qui ne ſeront peut-être pas entendus de tout le monde. J'aurois pu fort bien intituler ma Piece la Vengeance de l'Amour, mais c'eſt un titre trop vague & trop uſé.

Melle. DU BOCAGE.

Quoi! Monſieur, vous n'avez point retranché tous vos termes de Chaſſe comme on vous l'avoit conſeillé?

L'AUTEUR.

Non pas entiérement, Mademoiſelle ; il a bien fallu en conſerver quelques-uns qui ſont abſolument néceſſaires au ſujet.

Melle. LA MOTTE.

A propos de ſujet, je trouve le vôtre bien bizarre.

L'AUTEUR.

Tant mieux, il en ſera trouvé plus nouveau. Voulez-vous toujours des Tantes dupées par leurs Nieces, des Amans ſupplantés par des Rivaux, des Procureurs trompés par leurs femmes, & des Notaires gagnés pour faire le dénouement ? Cela eſt trop commun, & l'on ne voit que cela dans la plupart des Pieces d'aujourd'hui.

Mr. LE GRAND.

Monſieur a raiſon ; &, ſi vous m'en croyez, nous jouerons tout à l'heure ſa Piece telle qu'elle eſt ; auſſi-bien tout étoit prêt pour la répéter.

Melle. DU FRESNE.

Quoi ! ſans l'avoir annoncée ni affichée ?

Mr. LE GRAND.

Et qu'importe ? nous ſurprendrons le Public, & nous ne ſerons pas les premiers Comédiens qui ſe ſeront ſervis de ce ſtratagême pour prévenir les cabales. Croyez-moi, allons promptement nous habiller.

L'AUTEUR.

Ah! voilà la frayeur qui me prend. Meſſieurs mes chers amis, que j'ai poſtés dans le Parterre pour applaudir, je me recommande à vous; faites bien votre devoir, je vous prie; & avertiſſez vos voiſins, à propos, aux endroits où il faudra battre des mains.

Fin du Prologue.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

L'AMOUR.
DIANE.
DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, } Nymphes de Diane.
ACTÉON, Prince Thébain.
HILACTOR, CÉLIDAN, } Chaſſeurs, Amis d'Actéon.
LICAS, Valet de Limier.
ZACORIN, Domeſtique d'Actéon.
DROMONT, Garde-Chaſſe de Diane.
LE SOMMEIL & ſa ſuite.
Troupe DE SONGES.
Troupe DE NYMPHES DE DIANE.
Troupe DE SYLVAINS.
Troupe DE PIQUEURS.

La Scene eſt dans la Forêt de Gargaphe.

LA CHASSE DU CERF,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Forêt ; on voit une Montagne en perſpective, au bas de laquelle coule un Ruiſſeau.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, *ſeul.*

ENFIN j'ai pénétré dans la Forêt de Diane, malgré les ronces & les épines qui m'en défendoient l'entrée : les Sylvains m'ont reçu à bras ouverts, & m'ont, tour-à-tour, caché dans les troncs de leurs arbres ; il ne me reſte plus qu'à percer le Fort où la Déeſſe tient ſes Nymphes

renfermées. Quel plaiſir de me venger de cette Divinité fiere & farouche, qui me décrédite par-tout ! Si elle a aſſez de puiſſance pour braver mes traits, je trouverai bien le moyen de rendre ſes Nymphes ſenſibles pour les Dieux de ces Forêts : ils ont imploré mon aſſiſtance, & je ne puis leur refuſer mon ſecours, après l'accueil qu'ils m'ont fait. Voici Zacorin, le Valet, ou plutôt le fou d'Actéon, que j'ai déjà rendu éperdûment épris de Lucinette, la plus aimable des Nymples de Diane : je veux rendre le Maître encore plus amoureux de la Déeſſe. Oui, je veux qu'Actéon aime Diane. Les rigueurs qu'elle exercera ſur lui le puniront d'avoir, de ſon côté, bravé juſqu'ici mon Empire. Enfin je ne puis faire trop de ravage dans des lieux où l'on a ſi long-tems mépriſé ma puiſſance.

SCENE II.

ZACORIN, *ſeul.*

JE ne ſais ce que cela veut dire; je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit: ce n'eſt pourtant pas manque de fatigue. Il nous a fallu coucher tous en fin fond de la Forêt pour requêter à la pointe du jour le Cerf qu'Actéon manqua hier. Mais l'aurore commence à paroître, & voici déjà Hilactor & Célidan, les amis d'Actéon mon Maître.

SCENE III.

HILACTOR, CÉLIDAN, ZACORIN.

HILACTOR.

AH! c'eſt toi, Zacorin; que fais-tu là?

ZACORIN.

Je rêve en attendant le réveil.

HILACTOR.

N'as-tu point de nouvelles à nous apprendre?

ZACORIN.

Je me ſuis couché ſans ſouper.

HILACTOR.

Cela eſt aſſez nouveau en effet. N'as tu vu encore perſonne ?

ZACORIN.

Non, Seigneur ; mais je crois qu'Actéon arrivera bientôt. C'eſt ici le lieu du rendez-vous ; & il a promis de s'y rendre des premiers.

HILACTOR.

Je voudrois qu'il y fût déjà, car nous ne pouvons nous y prendre de trop bonne heure pour ne pas manquer notre Cerf d'hier.

CELIDAN.

Je crois qu'il ne nous donnera pas grande peine aujourd'hui. Nous l'avons laiſſé à deux heures de nuit, & il étoit trop las pour s'être éloigné du lieu où nous l'avons briſé.

HILACTOR.

Je n'ai jamais couru d'Animal plus ruſé que celui-là. Combien de fois a-t-il fait bondir le change ! Combien de tems s'eſt-il obſtiné à battre l'eau !

CELIDAN.

Ce qui nous a le plus nui, c'eſt ce relais que Poliçès a donné mal à propos.

ZACORIN.

Dites plutôt cette vieille Prêtreſſe de Minerve qui a traverſé notre chemin. Il n'y a rien qui porte guignon aux Chaſſeurs comme ces ſortes de rencontres.

HILACTOR.

Bon ! quels contes !

ZACORIN.

C'eſt la vérité. Nous n'aurions pas été ſi malheureux, ſi nous avions rencontré quelque Nymphe de Vénus.

HILACTOR.

Tu as là, mon pauvre Zacorin, des ſuperſtitions bien ridicules.

ZACORIN.

Dites tout ce que vous voudrez : mais j'ai dans la penſée qu'il ſera très-difficile de revoir aujourd'hui de ce Cerf-là.

HILACTOR.

Et moi, je crois le contraire : il a trop de fois tenu les abois devant nos chiens, pour craindre qu'il prenne déſormais le change. Nous l'avons pourchaſſé, rapproché, relancé ; & ſi la nuit ne fût venue....

SCENE IV.

ACTEON, HILACTOR, CÉLIDAN, ZACORIN, *Suite de Piqueurs.*

HILACTOR.

Mais voici Acteon. Quel trouble paroît ſur ſon viſage!

ACTEON.

Ah! mes chers amis, vous voyez le plus infortuné de tous les mortels; j'ai perdu enfin ma liberté.

HILACTOR.

Comment, Seigneur?

ACTEON.

Je viens de voir Diane pour la premiere fois, & cette vue m'a mis dans le trouble où vous me voyez.

HILACTOR.

Vous venez de voir Diane!

ACTEON.

Dans ce même moment; elle pourſuivoit à la courſe un Sanglier terrible; l'animal, bleſſé d'un de ſes traits, retournoit ſur elle, quand elle s'eſt arrêtée pour le percer d'un ſecond qui l'a mis à mort. J'admirois ſon intrépidité &

ſon adreſſe, lorſque, détournant ſa vue ſur moi, elle m'a lancé un regard plein de grace & de fierté, qui, me pénétrant juſqu'au cœur, m'a ſemblé un trait des plus ſenſibles. J'en ai treſſailli dans le moment; &, dans un tranſport dont je n'étois pas le maître, je courois à elle avec moins de reſpect que d'ardeur, quand elle-même a repris ſa courſe avec tant de légéreté, que la plante de ſes pieds touchoit à peine la ſurface des eaux qu'elle a traverſée pour ſe dérober à ma vue; j'ai bientôt ceſſé de la voir : mais ſon image divine eſt reſtée gravée dans mon cœur, & je ſuis réſolu de tout entreprendre pour la retrouver, la mort dût-elle être le prix de ma témérité.

ZACORIN.

Touchez-là, Monſeigneur; je ſuis dans le même cas que vous.

HILACTOR.

Quoi! miſérable, tu oſerois aimer auſſi Diane?

ZACORIN.

Non pas, de par tous les Diables, je ne ſuis pas ſi fou; je me contente d'aimer Lucinette, une de ſes jeunes Nymphes, qui ne court pas ſi vîte qu'elle à beaucoup près, & que je rencontrai l'autre jour ſeule. C'eſt le plus gentil corſage du monde.

SCENE VI.

ZACORIN, DROMONT.

DROMONT.

QUE je ſuis malheureux! Il y a trois jours que je cherche ce maudit Singe qui s'eſt échappé de la Ménagerie de Diane, & je n'en puis avoir de nouvelles. Mais j'entends remuer quelque choſe autour de moi, ne ſeroit-ce point lui? Non, c'eſt Zacorin. Que le Diable vous emporte.

ZACORIN.

Pourquoi?

DROMONT.

Je croyois avoir trouvé notre Singe, & c'eſt vous.

ZACORIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur de m'avoir pris pour lui.

DROMONT.

Ne penſez pas railler, il vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau.

ZACORIN.

C'étoit donc un beau Singe?

DROMONT.

Il étoit grand comme un âne; mais il n'en

étoit pas moins gracieux ; toutes nos Nymphes ſont au déſeſpoir qu'il ſoit perdu ; elles lui faiſoient mille careſſes, il leur faiſoit mille ſingeries ; on ne le nourriſſoit que de confitures & des fruits les plus exquis ; & ce chien d'animal s'en eſt allé ſans rien dire.

ZACORIN, *à part.*

Ah ! morbleu, ce ſera le Singe qu'un de nos gens tua l'autre jour, & dont on a rempli la peau de foin, pour le garder par curioſité.

DROMONT.

Hem ? que dites-vous ?

ZACORIN.

Je dis que ce Singe-là eſt un fou d'avoir quitté une ſi bonne auberge ; & que, ſi j'avois été à ſa place, je me ſerois eſtimé trop heureux.

DROMONT.

Comme il eſt défendu à nos Nymphes de regarder les hommes en face, elles étoient du moins conſolées d'avoir auprès d'elles un Animal qui reſſemblât à quelqu'un d'eux.

ZACORIN.

Comment ! il eſt défendu à vos Filles de regarder les hommes ?

DROMONT.

Oui vraiment ; & aux hommes, de leur par-

SCENE VIII.

CHOEUR DES OISEAUX, L'AMOUR, ZACORIN *sur un gazon.*

L'AMOUR.

JE triomphe; & j'ai mis Actéon hors de lui-même. Tandis qu'il eſt plongé dans de mortelles inquiétudes, comme le Sommeil obéit à ma voix, égayons-nous ici un moment, en flattant les deſirs amoureux de Zacorin, par les ſonges les plus extravagans, & fortifions de plus en plus l'ardeur qu'il reſſent pour Lucinette. C'eſt un fou qui ne nuira pas aux deſſeins que j'ai pris de faire enrager aujourd'hui Diane; d'ailleurs, je me plais ſouvent à badiner avec les cœurs des plus chétifs mortels. Si je n'inſpirois jamais que des ardeurs nobles & ſérieuſes, je m'ennuierois moi-même.

L'AMOUR, *chante.*

Viens, doux Sommeil, appaiſer la migraine
D'un chaſſeur amoureux qui ſe jette en tes bras;
Hélas! hélas! hélas!
Il eſt ſi las, ſi las, ſi las,
Qu'à l'endormir tu n'auras pas,
Tu n'auras pas grand'peine.

SCENE IX.

LE SOMMEIL *& ſa ſuite.*

LE SOMMEIL.

QUE tout garde un profond ſilence:
Vents, ceſſez de ſouffler;
Ruiſſeaux, coulez ſans violence:
Zacorin va ronfler.

RONFLEMENT DES BASSES.

TRIO.

Ronflez ſans allarmes:
Ah! que le ſommeil eſt doux!
A ſes charmes
Abandonnez-vous,
Ronflez ſans allarmes:
Ah que le ſommeil eſt doux!

LE SOMMEIL.

Rêves bouffons, Comiques ſonges;
Accourez, volez en ces lieux:
Par vos agréables menſonges
Rendez Zacorin heureux;
Par vos agréables menſonges
Flattez ſes deſirs amoureux.

ENTRÉE DE SONGES.

UN SONGE.

Zacorin, je ſuis Lucinette,
Je cede enfin à tes ſoupirs;
Si mes faveurs ſont tes plaiſirs,
Je les prodigue, je les jette
Au devant de tes deſirs.

ENTRÉE

des Songes extravagans.

UN AUTRE SONGE.

Heureux Amant!
Songe qu'en ce moment
L'Amour te change en chien couchant:
Songe qu'en ceſſant d'être fille,
Lucinette devient perdreau.
Si le reſpect te dit *tout beau*,
L'occaſion te dit *pille*.

ZACORIN, *ſe réveillant en ſurſaut, aboye comme un Chien.*

Houp, houp.

(*Le Sommeil & ſa ſuite diſparoiſſent.*)

SCENE X.

ZACORIN, *seul.*

MAIS le perdreau s'eſt envolé. Hélas ! on dit bien vrai que tous Songes ſont menſonges. Je penſois aller gober Lucinette, & je n'ai pris que du vent. Mais il me vient une bonne idée pour m'introduire auprès de Lucinette, ſans être reconnu de perſonne. Courage, Zacorin ! C'eſt l'Amour qui t'inſpire ; il ne t'abandonnera pas dans ce que tu vas entreprendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DROMONT, *seul.*

C'EST ici que Diane va raſſembler toutes ſes Nymphes ; & elle m'a chargé d'en écarter les Sylvains, les Faunes & les Satyres : s'il en tomboit quelques-unes entre leurs pattes, autant de gobées ; ils vous les enleveroient auſſitôt dans la Forêt de Vénus, qui eſt tout proche d'ici ; & puis allez les chercher là. Si-tôt que la Riviere eſt paſſée, c'eſt un lieu de franchiſe.

SCENE II.

SCENE II.

ACTÉON, DROMONT.

DROMONT.

MAIS que vois-je? le Prince Acteon? je le croyois à la Chaſſe.

ACTEON.

Ah! mon cher Dromont, que j'ai de joie de te rencontrer!

DROMONT.

Monſeigneur, c'eſt bien de l'honneur pour moi.

ACTEON.

Tu ſais que je t'ai toujours aimé.

DROMONT.

Oh! par-delà mes mérites, Monſeigneur. Il me ſouvient que, du tems que j'avois l'honneur de vous appartenir, j'étois comme le poiſſon dans l'eau.

ACTEON.

Tu n'as rien perdu, en entrant au ſervice de Diane.

DROMONT.

Cela eſt vrai; je ſuis dans une aſſez bonne

condition : cependant il m'en ennuie ; & j'avois beaucoup plus de liberté, quand j'étois auprès de vous. Toutes ces Nymphes me font tous les jours mille niches ; elles me viennent ſans ceſſe agacer. Oh ! ne me parlez point du ſervice des femmes.

ACTEON.

Comptes-tu pour rien d'être auprès d'une ſi charmante Maitreſſe ? tu la vois tous les jours, tu lui parles, tu la ſers.

DROMONT.

Et comptez-vous pour rien d'avoir la garde de toutes ſes Filles ?

ACTEON.

Si tu voulois m'être favorable, mon cher Dromont ; je changerois bientôt ta condition en une fortune des plus conſidérables.

DROMONT.

Cela me viendroit bien à point. Et en quoi pourrois-je vous être utile ?

ACTEON.

J'aime, j'adore Diane ; &, ſi tu voulois lui parler de mon amour....

DROMONT.

Vous aimez Diane ? Ah ! vous voilà bien tombé ! Et d'où diantre vous eſt venu cet amour-là ? vous, qui condamniez tant autrefois les amoureux !

ACTEON.

Je viens de voir cette Déesse, pour la premiere fois; je me suis senti blessé d'un trait si terrible, que je n'en guérirai jamais.

DROMONT.

Il y avoit long-tems que l'amour vous gardoit ce coup-là. Ma foi, je vous plains; car Diane ne veut pas qu'on parle de tendresse à la moindre de ses Nymphes : ce seroit bien pis si on lui en parloit.

ACTEON.

Que sais-tu? souvent on blâme dans les autres ce qu'on passe aisément à soi-même; & seroit-elle la premiere Déesse qui auroit écouté les soupirs d'un mortel?

DROMONT.

Celle-là est faite tout à rebours des autres. Elle se fâche d'un rien; &, quand elle est offensée, il n'y a point de Déesse plus vindicative.

ACTEON.

Ne lui parle de mon amour qu'en passant; &, sans lui dire que je te l'aie déclaré, fais-lui seulement connoître que tu le soupçonnes.

DROMONT.

Allons; je veux bien m'exposer à tout pour vous plaire : mais il faudra que j'emploie bien de l'esprit pour en venir à bout.

ACTEON.

Ah ! mon cher Zacorin, tâche de me faire parler à cette petite Nymphe, qu'elle puisse découvrir à Diane ce que je sens pour elle. Je veux, de mon côté, tâcher de gagner Dromont, son Garde-Chasse : il a été autrefois à mon service ; &, quoique rustre, il pourroit....

HILACTOR.

Hé ! Seigneur Acteon, abandonnez, croyez-moi, cette entreprise téméraire ; songez aux malheurs qui vous en peuvent arriver.

ACTEON.

Tout ce que vous me direz ne servira de rien ; je suis d'un âge à faire des folies, & non des réflexions.

ZACORIN.

C'est bien dit ; & je suis résolu d'être aussi fou que mon Maître.

CELIDAN.

Peut-être que le plaisir que nous donnera aujourd'hui la chasse, vous fera oublier cette rencontre malheureuse.

HILACTOR.

C'est bien dit. Il faut donc promptement séparer nos relais. Célidan, rendez-vous sur le chemin de Platée, entre le lieu où nous redonnâmes le Cerf aux chiens, & le Pays d'où

nous l'avions amené hier. Que Lincée occupe le Val de Mégare, & que Sidon ſe tienne au fond de la Forêt. Et nous, Seigneur, partons, pour aller revoir du Cerf dont on nous a fait rapport, &, s'il eſt véritable, nous irons droit frapper à nos briſées.

SCENE V.

ZACORIN, *ſeul.*

LAiſſons-les partir; &, tandis qu'ils vont courre leur Cerf, tâchons de requêter Lucinette : je n'ai point d'autre Limier que l'Amour, mais j'eſpere qu'il me conduira vers le Fort où elle a paſſé ſa nuit : en effet j'y découvre des pinces d'une Nymphe de ſon âge. Courage, Amour, va outre, velcy, vault, vault par les foulées : mais que vois-je ? C'eſt Dromont, le Garde-Chaſſe de Diane, tâchons de l'éviter.

DIANE.

Parle, ma chere Doris; tu ſais que tes diſcours n'ont jamais pu m'offenſer; tu t'exprimes avec tant de naïveté & d'enjouement, que tu me peux dire librement toutes mes vérités.

DORIS.

Hé bien! je vous ſoutiens donc que c'eſt la plus grande injuſtice du monde, que de ſe cacher quand on eſt belle.

DIANE.

Pourquoi?

DORIS.

C'eſt que notre beauté n'eſt pas un bien qui nous appartienne; le Deſtin ne l'a pas faite pour nous: elle eſt faite pour le plaiſir de ceux qui ont des yeux pour la regarder.

DIANE.

Quoi! mes appas ne ſont pas à moi?

DORIS.

Non certainement; c'eſt le bien d'autrui. Vous n'êtes, pour ainſi dire, que gardienne de votre beauté; tous les yeux du monde ont ſur elle des droits, & c'eſt leur dérober leur bien que de les priver du plaiſir d'une ſi charmante vue.

DIANE.

Je crois faire grace aux prophanes de prévenir les criminels deſirs, & les coupables feux

que mes attraits pourroient allumer dans leur ame, & que je me verrois obligée de punir, comme j'ai déjà fait tant de fois.

DORIS.

Mais seroit-ce une si grande offense que d'oser vous aimer?

DIANE.

On aime rarement sans espoir; & cet espoir seroit un manque de respect à ma Divinité, qui attireroit bientôt tous les traits de ma vengeance sur le téméraire qui oseroit se flatter... Mais finissons ce discours, & ne parlons jamais de l'Amour que pour le détester. Voici l'heure où le peuple s'assemble dans mon Temple pour m'offrir ses vœux : je vais invisiblement recevoir ses offrandes, & respirer un moment l'encens qu'on fait brûler sur mes Autels. Pendant ce tems, aimables Nymphes, allez rassembler vos Compagnes, & livrez-vous à d'innocens plaisirs : exprimez dans vos jeux, vos chansons, toute l'horreur que l'Amour vous inspire; je promets à mon retour un arc & un carquois des plus galans à celle de vous qui en aura dit le plus de mal.

SCENE V.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE.

AGLANTE.

Livrez-vous à d'innocens plaiſirs. Cela eſt bien aiſé à dire; mais la Déeſſe eſt ſi ſévere, qu'elle trouve du crime à preſque tout.

LUCINETTE.

Hélas! je n'en goûte plus depuis que nous avons perdu notre ſinge.

SILVIE.

Ah! Lucinette, qu'allez-vous rappeller à notre mémoire? Ne m'en parlez point; ſa perte m'a été auſſi ſenſible qu'à vous.

AGLANTE.

Pour moi je le regretterai toute ma vie.

DORIS.

Conſolez-vous, mes cheres Sœurs; le Garde-Chaſſe a mis des piéges par toute la Forêt: nous en attraperons bientôt quelqu'autre.

LUCINETTE.

Il ne ſera pas apprivoiſé comme Magotin.

AGLANTE.

Oui; il nous amenera peut-être quelque ſinge mal-faiſant, qui nous mordra, en feignant de nous careſſer.

DORIS.

Diane a bien eu le pouvoir de rendre dans un moment Magotin ſage & docile; s'il en tombe quelqu'autre dans les filets, elle lui imprimera le même reſpect qu'avoit le premier; rien n'eſt impoſſible à notre Déeſſe.

SCENE VI.

DORIS, AGLANTE, SILVIE, LUCINETTE, ZACORIN *en Singe.*

DORIS.

Mais que vois-je au haut de cet arbre?

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, je crois que c'eſt notre ſinge.

SILVIE.

Si ce n'eſt pas lui, il lui reſſemble tout-à-fait.

LUCINETTE.

Ah! ma Sœur, c'eſt lui-même.

DORIS.

Voyons de plus près. Magotin, Magotin! Il eſt encore tout effarouché.

AGLANTE.

Venez, mon fils, venez. Ah! ma Sœur, ce n'eſt pas lui : il nous fait la grimace.

SILVIE.

C'eſt qu'il ne vous connoît pas comme moi. Vous allez voir. Magotin, Magotin!

LUCINETTE.

Bon! vous l'avez fait fuir. Nous voilà bien chanceuſes! que ne me laiſſiez-vous l'appeller? il connoît mieux ma voix que celle de perſonne. Il revient, ne dites mot, & laiſſez-moi faire. Petit, petit, petit; deſcendez, mon ami, deſcendez : on ne veut point vous faire de mal; c'eſt Lucinette qui vous appelle. Hé bien? que vous avois-je dit? Ne le voilà-t-il pas qui deſcend? Bons Dieux! que de careſſes!

SILVIE.

Ah! l'aimable animal!

LUCINETTE.

Je vais lui donner du bonbon. Allons, baiſez la main.

AGLANTE.

Il n'a rien oublié de ſes ſingeries.

DORIS.

Allons; danſez, ſautez pour Diane. Sautez pour moi, pour Aglante, pour Silvie, pour Lucinette.

SILVIE.

Ah! je ſuis jalouſe : il ſaute mieux pour Lucinette.

DORIS.

Sautez pour les vieilles Nymphes.... pour les vieilles Nymphes.

(Le Singe refuſe de ſauter.)

AGLANTE.

Il n'en fera rien, & il commence même à ſe fâcher. Si vous m'en croyez, mes Sœurs, nous lui remettrons ſa chaîne..... *(Le Singe montre de la colere.)* Au ſecours.

(Toutes les Nymphes, excepté Lucinette, crient & s'enfuient, voyant le Singe en fureur.)

SCENE VII.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe.*

LUCINETTE.

POUR moi, je ne le crains point : il ne m'a jamais fait de mal. Venez, venez, mon ami; je ne veux point vous enchaîner, moi.

ZACORIN.

Ah! charmante Lucinette!

LUCINETTE.

Ah!

ZACORIN.

Ne vous effrayez pas, Nymphe adorable; & ne fuyez point un Veneur malheureux, qui, loin de vouloir vous donner la chasse, vient se jetter lui-même à corps perdu dans vos filets.

LUCINETTE.

Où suis-je? qu'entends-je? ah! je n'en puis revenir. Que dois-je penser de ce que je vois? Diane auroit-elle donné la parole à notre singe?

ZACORIN.

Je ne suis point un singe, belle Lucinette; je suis le plus tendre, le plus passionné de tous les hommes.

LUCINETTE.

Comment! vous êtes un homme? Ah! je dois vous fuir.

ZACORIN.

Hé! de grace, reſtez encore un moment.

LUCINETTE.

Pourquoi donc? que me voulez-vous?

ZACORIN.

Vous faire entendre le ſon de mes ſoupirs amoureux.

LUCINETTE.

Quoi! c'eſt de l'Amour que vous voulez me parler? On m'en a toujours fait un portrait horrible; & je vous avouerai franchement que c'eſt ce qui me donne quelquefois la curioſité de le connoître. Si l'on ne m'en avoit jamais parlé, peut-être n'y aurois-je jamais ſongé. Mais où trouve-t-on ce petit animal-là? je voudrois bien le voir une fois dans ma vie.

ZACORIN.

Vous n'avez qu'à me regarder, vous le verrez peint ſur mon viſage. Mais, plutôt, il faudroit pénétrer juſqu'au fond de mon cœur: vous verriez...

SCENE VIII.

LUCINETTE, ZACORIN *en Singe*; DROMONT, DEUX BOUVIERS.

LUCINETTE, *bas.*

PAIX, ne parlez plus : voilà notre Garde-Chasse, & vous seriez perdu s'il vous reconnoissoit.

ZACORIN.

Ah! je suis mort! où fuir?

DROMONT.

Nos Nymphes m'ont averti que le Singe.... Mais le voici; prenons bien garde qu'il ne nous échappe. Ah! ah! Monsieur le drôle, nous vous tenons pour le coup. Oh! vous avez beau faire: nous vous allons garder de si près, que vous ne vous échapperez plus à l'avenir.

(*Dromont lui remet sa chaine, il saute sur ses pattes.*)

LUCINETTE.

Ah! Dromont, ne lui faites point de mal.

DROMONT.

Oh! vous ne connoissez pas ces animaux-là; ils veulent être battus.

LUCINETTE.

C'eſt moi qui vous en prie, ne lui faites rien.

DROMONT.

Je le veux bien; mais ſi dans la ſuite vous en êtes mordue, ne vous en prenez qu'à vous-même. Allez promptement rejoindre vos Compagnes qui ſont en peine de vous.

LUCINETTE, *en s'en allant.*

Ah! que je tremble pour ce pauvre malheureux!

SCENE IX.

DROMONT, ZACORIN *en Singe*, DEUX BOUVIERS.

DROMONT.

En vous remerciant, mes amis: maintenant que j'ai retrouvé notre Singe, je n'ai plus beſoin de vous.

SCENE X.

DROMONT, ZACORIN *en Singe.*

DROMONT.

OH! çà, Monſieur Magotin, maintenant que nous ſommes ſeuls, il faut que je vous étrille de la bonne ſorte, pour la peine que vous m'avez donnée depuis trois jours à vous chercher; je ne crains pas que vous vous en plaigniez. Quoi! vous voulez vous enfuir encore une fois! Allons ici.... Oui, oui, tout cela eſt bel & bon: nous ſavons bien que, quand vous êtes enchaîné, vous êtes ſouple comme un gant.

(*Zacorin s'échappe & veut monter ſur l'arbre : Dromont court après, & le rattrape.*)

ZACORIN.

Hélas! mon cher Dromont. (*Il ſe jette à genoux.*)

DROMONT.

Miſéricorde! un Singe qui parle! Au ſecours, à moi.

ZACORIN.

Hé! ne faites point de bruit, & reconnoiſſez, ſous les traits de votre Singe, l'infortuné Zacorin.

DROMONT.

Zacorin !

ZACORIN.

C'eſt lui-même. Par malheur votre Singe ayant été tué, il y a quelques jours, par des Chaſſeurs qui ne le connoiſſoient point, je me ſuis revêtu de ſa peau.

DROMONT.

Fort bien : pour venir chaſſer ſur nos terres, & tâcher de nous détourner quelqu'une de nos Nymphes en les amuſant par vos ſingeries?

ZACORIN.

Hélas! brave & généreux Dromont, ne me perdez pas; je vous avouerai franchement que je ſuis amoureux, malgré moi, de la belle Lucinette, & que j'ai cru devoir tout hazarder pour lui déclarer mon amour.

DROMONT.

Vous êtes encore un plaiſant magot! Hé! parbleu, ſi nos Nymphes vouloient qu'on les pourchaſſât d'amour, il y a ici d'auſſi bons Chaſſeurs que vous, afin que vous l'entendiez.

ZACORIN.

Je le crois, mon cher Dromont; quand ce ne ſeroit que vous : j'ai toujours admiré votre adreſſe, votre bonne mine.

DROMONT.

Vous faites encore le railleur! oh! parbleu, je veux vous mener tout-à-l'heure à Diane dans cet équipage.

ZACORIN.

Oh! parbleu, vous n'en ferez rien, & nous verrons qui ſera le plus fort.

DROMONT *ſe bat avec Zacorin.*

A moi, Licarſis, Ruſtaut, Clabaut, Agrette.

(*Zacorin les renverſe tous par terre & s'échappe.*)

SCENE XI.

DROMONT *ſeul, ſe relevant de ſa chûte.*

AH! le coquin me la paiera. Mais voici nos Nymphes qui s'avancent; elles viennent ici s'exercer, à leur ordinaire, à la Muſique & à la Danſe; notre Déeſſe en eſt auſſi entêtée que de la chaſſe. Eloignons-nous. Si-tôt qu'elle ſera de retour de ſon Temple, je ſaiſirai un moment favorable pour m'acquitter de la commiſſion dont Actéon m'a chargé.

SCENE XII.

DORIS, *aux Nymphes, qu'elle appelle.*

VENEZ, mes Sœurs; il eſt tems d'exécuter les ordres de la Déeſſe: commençons nos danſes & nos chants, & voyons qui de nous pourra le plus donner d'horreur de l'Amour.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE DE NYMPHES.

I. NYMPHE.

L'Amour n'en veut qu'à notre honneur;
Soyons toujours en crainte
D'entrer dans ſon enceinte;
Evitons ce cruel Chaſſeur.

Juſqu'à notre défaite,
A cors & cris il nous pourſuit;
Mais, la chaſſe faite,
Notre cœur aux abois réduit,
Souvent il s'en rit,
Et ſonne auſſi-tôt la retraite.

ENTRÉE.

II. NYMPHE.

En vain mon cœur vers la tendreſſe penche,
Je ne veux point jouer avec l'Amour:
Quand on y perd, on y perd ſans retour;
Quand on y gagne, il prend bien ſa revanche.

SYMPHONIE
douce & agréable.

L'Amour arrive avec les Sylvains.

I. SYLVAIN.

Sans le connoître,
Jeunes cœurs, voulez-vous toujours
Mépriſer le Dieu des Amours?
Quand vos appas, qui le font naître,
Du tems auront ſuivi le cours,
Vous vous repentirez peut-être
D'avoir paſſé vos plus beaux jours
Sans le connoître.

ENTRÉE DE L'AMOUR
& des Sylvains.

DEUX NYMPHES.

DUO.

Quelle inviſible flamme,
Quels traits ſenſibles & perçans
Ont pénétré mon ame!
Quels ſont les tranſports que je ſens?

Je languis, je ſoupire,
Je crains, je forme des deſirs :
Amour, ſi c'eſt-là le martyre
Que l'on ſouffre dans ton Empire,
Quels doivent être tes plaiſirs !

ENTRÉE DE SYLVAINS & de Nymphes.

I. NYMPHE. *

Que l'Amour & ſes plaiſirs
Font tous les jours de miſérables !
Aux tendres pleurs, aux doux ſoupirs
Soyons impitoyables ;
Epargnons-nous de triſtes repentirs.
De nos forêts les monſtres effroyables
Sont moins redoutables
Que l'Amour & ſes plaiſirs.

* Cet Air, qui n'eſt point dans les Editions de Le Grand, ſe trouve dans le Recueil des Divertiſſemens de la Comédie Françoiſe.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DIANE, *ſeule.*

QUEL déſordre eſt ceci ? que s'eſt-il donc paſſé dans mon abſence ? que ſont devenues mes Nymphes ? Je croyois les trouver toutes raſſemblées dans cet endroit, & je n'en trouve pas une. Holà ! Dromont.

SCENE II.

DIANE, DROMONT.

DIANE.

NY a-t-il rien de nouveau?

DROMONT.

Je ne ſache rien, Madame, ſinon que l'on avoit rattrapé votre Singe....

DIANE.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien! il s'eſt échappé une ſeconde fois; mais il n'y a pas grand mal, car il étoit devenu ſi méchant, qu'il a tantôt effarouché toutes nos Filles.

DIANE.

C'eſt donc pour cela qu'il n'en paroît pas une; mais j'eſpere que ma préſence les raſſurera. N'y a-t-il rien autre choſe?

DROMONT.

Ah! Déeſſe, il eſt arrivé un grand malheur; & j'ai vû un pauvre Chaſſeur dans un triſte état.

DIANE.

Comment? quel Chaſſeur?

DROMONT.

DROMONT.

Le Prince Actéon, Madame.

DIANE.

Je l'ai tantôt rencontré. Que lui ſeroit-il arrivé depuis ce tems-là?

DROMONT.

C'eſt de ce tems-là tout juſtement qu'il a été bleſſé mortellement.

DIANE.

Et qui l'a bleſſé?

DROMONT.

Un Animal bien dangereux, Madame.

DIANE.

Et qui encore? un Sanglier? un Ours? un Tigre?

DROMONT.

Pire que tout cela, Madame; l'Amour.

DIANE.

Et d'où ſeroit parti cet Amour?

DROMONT.

De vos Terres, Madame.

DIANE.

Tu te trompes, mon ami; ce monſtre n'habite point nos Forêts.

DROMONT.

Cependant....

DIANE.

Cependant tu voudrois me faire entendre que quelqu'une de mes Nymphes lui auroit donné dans la vue.

DROMONT.

Oh! non, Madame, je vous assure.

DIANE.

Un Mortel quel qu'il fût, qui oseroit lever les yeux sur elles, en seroit puni séverement.

DROMONT.

La peste! le Prince Actéon n'est pas si impoli que cela; il connoît trop le mérite d'une Déesse comme vous, pour....

DIANE.

Cela suffit: lorsqu'il n'aime aucune de mes Nymphes, il peut aimer qui bon lui semblera; je ne m'y oppose pas, je ne puis que le plaindre.

DROMONT.

Ah! Déesse, c'est trop de bonté que vous avez pour lui.

DIANE.

Pourquoi?

DROMONT.

De lui donner la permission d'aimer qui il voudra, hors vos Nymphes.

DIANE.

Pourquoi ?

DROMONT.

C'eſt que c'eſt vous-même qu'il aime.

DIANE.

Qu'entends-je ? Ah quelle inſolence ! quelle témérité !

DROMONT.

Hé ! mais il me ſemble....

DIANE.

Tais-toi malheureux : tu es bien hardi de me tenir de pareils diſcours ; ne ſais-tu pas le reſpect qu'on doit à Diane ?

DROMONT.

Je vous demande pardon, grande Déeſſe ; je croyois bien faire. Vous m'avez donné ordre de vous avertir de tout ce qui ſe paſſeroit dans vos Forêts, & je m'acquitte de ma charge.

DIANE.

Le téméraire Actéon oſe aimer Diane, quand tous les Dieux n'oſent lever les yeux ſur elle !

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je lui ai dit.

DIANE.

Comment ? c'eſt donc lui qui t'envoie ?

DROMONT.

Non pas autrement; mais....

DIANE.

Quoi qu'il en ſoit, va trouver ce Prince audacieux, & lui dis que, ſi j'entends jamais parler de ſon amour, il apprendra juſqu'où peut aller le courroux de Diane offenſée.

SCENE III.

DROMONT, *ſeul.*

JE m'étois douté que les choſes iroient comme cela; & je ſuis encore bien heureux de m'en être tiré à ſi bon marché. Mais voici Zacorin, & je veux me venger de l'affaire de tantôt; je ne ſerai pas fâché qu'il ſoit un peu puni de l'effronterie qu'il a d'aimer Lucinette.

SCENE IV.

DROMONT, ZACORIN.

ZACORIN.

HÉ bien! mon cher Dromont; êtes-vous encore fâché contre moi?

DROMONT.

Tout au contraire; & je viens de déclarer tout net à Diane l'amour d'Actéon pour elle, comme il m'en avoit prié.

ZACORIN.

Hé bien?

DROMONT.

Hé bien! ſon affaire eſt faite.

ZACORIN.

Ah! quel bonheur! vous deviez bien auſſi parler de la mienne.

DROMONT.

C'eſt auſſi ce que je n'ai pas manqué de faire, & je crois qu'elle ira à-peu-près de même.

ZACORIN.

Seroit-il poſſible?

DROMONT.

Bon! cela pouvoit-il aller autrement? mais je n'ai pas le tems de vous en dire davantage; il faut que j'aille au plutôt trouver Actéon de la part de Diane.

ZACORIN.

Mais du moins apprenez-moi....

DROMONT.

Je n'ai rien à vous apprendre; vous n'avez qu'à vous préſenter, vous ſerez reçu à merveille, & vous allez trouver la Demoiſelle de la meilleure humeur du monde.

SCENE V.

ZACORIN, *ſeul.*

Que Diable! on diſoit Diane ſi fiere & ſi ridicule! je ſavois bien, moi, que l'Amour n'offenſoit jamais les Belles; il n'y a que maniere de s'y prendre. Mais voici la Déeſſe, & Lucinette eſt heureuſement avec elle. Je ſuis ſi troublé que je n'ai pas la force de parler; éloignons-nous un peu pour reprendre courage.

SCENE VI.

DIANE, DORIS, LUCINETTE.

DIANE.

AH! que m'apprenez-vous? Quoi! l'Amour a pénétré juſqu'ici? il m'a enlevé les plus belles de mes Nymphes? il les a rendu ſenſibles pour les Dieux de cette Forêt? Tout a déſerté de ces lieux, pour aller groſſir la Cour de Vénus? Ah! je ſuis dans une telle fureur que je ne me connois plus, & je ne reſpire que la vengeance. Mais ſur qui me venger? Si je me plains à Jupiter, il ne m'écoutera pas. Condamnera-t-il l'Amour, dont il implore lui-même tous les jours l'aſſiſtance?

DORIS.

Déeſſe; ſi nous oſions....

DIANE.

Non, non; abandonnons plutôt toutes ces ingrates Nymphes à leur mauvais ſort; l'Amour qui les a ſouſtraites à mes loix, ſervira le premier dans la ſuite à me venger de leur perfidie; il m'en reſte encore aſſez pour me dédommager de celles qui m'ont abandonnée; & quand je n'aurois que Doris & Lucinette,

qui ont ſi généreuſement repouſſé les traits de l'Amour, c'en ſeroit aſſez pour me conſoler de tous les chagrins que j'ai eſſuyés dans ce jour. (*Elle les embraſſe.*)

SCENE VII.

DIANE, DORIS, LUCINETTE, ZACORIN.

ZACORIN, *à part.*

LA Déeſſe embraſſe Lucinette; voici juſtement le tems de me préſenter. (*Haut.*) Grande Déeſſe, je viens vous rendre grace de toutes vos bontés.

DIANE.

Que vois-je? Quel mortel oſe s'approcher d'ici? Quel es-tu?

ZACORIN.

Je ſuis Zacorin, Madame, un des Chaſſeurs de la ſuite d'Actéon.

DIANE.

D'Actéon! Viens-tu encore m'entretenir de ſon amour?

ZACORIN.

Non, Madame; je ne ſuis ici que pour mon compte. Vous ſavez que j'adore Lucinette, je

crois qu'elle ne me hait pas ; & je viens vous remercier de la bonté que vous avez d'approuver notre amour.

DIANE.

Que veut dire ceci ? Se moque-t-on de Diane ? Quoi ! je n'entendrai parler ici que d'amour ? Le Maître oſe s'attaquer à moi, & ſes gens à mes Compagnes ! Et où eſt donc le reſpect qu'on doit à une Déeſſe à qui tout l'Univers ne doit ſonger qu'en tremblant ?

ZACORIN.

(*Bas.*) Que diable veut dire ceci ? (*Haut.*) Madame, quand vous aurez une Nymphe de moins, c'eſt pour vous une bagatelle.

DIANE.

Quoi ! téméraire audacieux, tu es aſſez hardi....

ZACORIN.

Moi téméraire ? moi audacieux ? moi hardi ? Je vous aſſure, Madame, que ce ſont des noms qui ne me ſont pas dus, & que vous n'avez jamais chaſſé de lievre plus poltron que moi.

DIANE.

Ah ! traître, il faut que le plus affreux tré-pas....

DORIS.

Hé ! Madame, c'eſt le fou du Prince Actéon ; il ſeroit honteux à une grande Déeſſe de tremper ſes traits dans un ſang ſi abject.

ZACORIN.

Cela eſt vrai, Madame; je ne mérite pas de mourir de votre main.

DORIS.

Bornez votre vengeance à le métamorphoſer, comme vous avez fait tant d'autres.

DIANE.

Quelle figure faire prendre à ce malheureux-là, qui ſoit au-deſſous de la ſienne?

LUCINETTE.

Hé! Déeſſe, ayez aſſez de bonté pour lui, pour ſouffrir qu'il en ait le choix.

DIANE.

J'y conſens.

ZACORIN.

Hé bien! s'il en faut paſſer par-là, je vous prie, Madame, de me métamorphoſer en joli Epagneul, pour avoir le plaiſir de careſſer ſans ceſſe Lucinette.

DORIS, *bas à Zacorin.*

Quoi! Malheureux, tu n'es pas encore guéri de ton amour? (*haut à Diane.*) Hé! Madame, je vous demande grace toute entiere pour ce miſérable.

LUCINETTE.

Je joins mes prieres à celles de Doris.

DIANE.

Va, malheureux, retire-toi; tu es redevable à ta baſſeſſe qui te dérobe à ma vengeance; mais ſur-tout garde-toi de paroître jamais devant moi.

ZACORIN.

Hé! Madame la Déeſſe, je vous le promets, & j'en jure....

DORIS.

On n'a pas beſoin ici de tes ſermens. Mais, Déeſſe, maintenant que le Soleil, votre Frere, a diminué l'ardeur de ſes rayons, ne voulez-vous pas, pour vous délaſſer des fatigues de la journée, aller à votre ordinaire goûter les douceurs du bain dans la claire fontaine qui coule au bas de cette roche, & dont ces bois touffus ferment l'accès?

DIANE.

Oui, c'eſt mon deſſein; & je vais vous y attendre. Prenez ſoin de raſſembler tout ce qui me reſte de fidelles Compagnes pour les y mener avec vous.

ZACORIN.

Meſdames, ſi vous ſouhaitez, j'irai garder vos habits.

DORIS.

Quoi! tu n'es pas encore loin d'ici? fuis, profane, & ne parois jamais dans ces lieux.

SCENE VIII.

ZACORIN, *ſeul.*

ELLES ont beau dire, je ne pourrai m'empêcher d'y revenir toujours. Ah! pauvre Zacorin! Après tout, je ſuis bien heureux de ne m'être trouvé qu'un chétif mortel. Souvent les petits ſe ſauvent où les Grands laiſſent leur peau.

SCENE IX.

ACTÉON, ZACORIN.

ZACORIN.

MAIS voici Actéon : que diantre vient-il faire encore ici ?

ACTEON, *à part.*

Malgré tout ce que vient de me dire Dromont, mon amour eſt trop violent pour le contraindre ; &, tandis que nos Chaſſeurs font le tour de la montagne pour revoir du Cerf qu'ils pourſuivent, je viens chercher ici Diane, lui déclarer moi-même tout ce que je ſens pour elle, duſſé-je m'expoſer à tous les traits de ſa vengeance. (*Haut.*) Mais que fait ici Zacorin ?

ZACORIN.

Paix.

ACTEON.

Comment?

ZACORIN.

Chut.

ACTEON.

Explique-toi.

ZACORIN.

N'avancez pas plus loin, ſi vous ne voulez être changé en grenouille.

ACTEON.

Je crois que ce maraud extravague. Que veux tu dire?

ZACORIN.

Je veux dire que Diane eſt à deux pas d'ici avec ſes Nymphes.

ACTEON.

Quoi! tu viens de voir Diane? Ah! trop heureux mortel!

ZACORIN.

Je voudrois bien ne l'avoir pas vue, car elle m'a donné une terrible frayeur.

ACTEON.

Ah! il faut abſolument que tu me conduiſes où elle eſt.

ZACORIN.

Non, Seigneur; j'ai promis de ne me plus préſenter devant elle.

ACTEON.

Mais, du moins, dis-moi où elle peut être; je veux abſolument la voir.

ZACORIN.

Puiſque vous le voulez abſolument, vous n'avez qu'à remonter le long de ce ruiſſeau, vous la trouverez qui ſe baigne avec ſes Nymphes dans la fontaine qui coule au bas de ce rocher; mais je vous avertis qu'il vous en arrivera malheur.

ACTEON.

Quoi qu'il puiſſe m'en arriver, mon amour & ma curioſité l'emportent ſur tous les périls qui pourroient ſuivre une entrepriſe auſſi téméraire. Et quel malheur puis-je craindre qui ſoit au-deſſus du bonheur que le hazard me préſente?

SCENE X.

ZACORIN, *ſeul.*

Que diable va-t-il là tenter? Je tremble; & Diane va exercer ſur lui une vengeance des plus terribles. Avec quelle rigueur elle m'a refuſé ma chere Lucinette! je ſerai long-tems à guérir de mon amour, & cette aimable Nymphe ſera toujours gravée dans mon cœur. Mal-

heureux Zacorin, tu n'oſerois plus déſormais regarder en face cet objet ſi charmant : ſi tu la vois ce ne ſera qu'en dormant. En dormant! quelle cruelle extrêmité d'être obligé de fermer les yeux pour voir ſa maîtreſſe! Mais Actéon eſt long-tems ; je ſouhaite pour lui qu'il ait pris un autre chemin que celui que je lui ai enſeigné, & que Diane....

SCENE XI.

DIANE, LES NYMPHES DE DIANE, ZACORIN.

(LES NYMPHES *de Diane crient derriere le Théâtre.*)

HAYE.

ZACORIN.

Ah! ma foi, pour le coup il a trouvé le nid.

DIANE, *derriere le Théâtre.*

Apprends, mortel audacieux,
Comme on punit les curieux.

ZACORIN.

Ah! mon pauvre Maître eſt aſſurément payé de ſa curioſité! je crains bien que la Déeſſe n'étende ſa vengeance juſques ſur moi, pour lui avoir enſeigné....

SCENE XII.

ACTÉON, *un bois de Cerf ſur la tête*; ZACORIN.

ZACORIN.

MAIS que vois-je?

ACTEON.

Ah! mon cher Zacorin, je ſuis tout hors de moi. Non, jamais rien de ſi beau ne s'eſt offert à mes yeux. Que la Déeſſe me puniſſe par les plus cruels tourmens, il n'eſt point de peine ſi grande qui égale le raviſſement où je ſuis. Ah! ſi tu ſavois ce que je viens de voir....

ZACORIN.

Ah! ſi vous ſaviez ce que je vois?

ACTEON.

Que vois-tu? quelques gouttes d'eau que, dans ſon dépit, la Déeſſe m'a jettées au viſage: mon cerveau en a été troublé dans le moment; mais ce n'eſt rien.

ZACORIN.

Eh! non, dà; il y a bien des gens qui traitent cela de bagatelle: mirez-vous, s'il vous plaît, dans le clair ruiſſeau.

ACTEON, *ſe regardant dans le ruiſſeau.*

Ah! que vois-je? malheureux! mais je ſens mon viſage s'alonger, je ſens mes bras s'étendre, mes pieds ſe rétreciſſent, une frayeur ſubite s'empare de mon ame. Que dis-je? je me trouve plus léger que de coutume; & il me prend une envie de courir & de fuir à laquelle je ne puis réſiſter. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

ZACORIN, *parlant dans l'aîle.*

ET où allez-vous donc, Seigneur? avez-vous perdu l'eſprit? Mais le voilà métamorphoſé tout-à-fait, il a pris la même forme du Cerf que nous courons, & voilà nos Piqueurs qui l'apperçoivent.

(*Le cor ſonne la vue du Cerf.*)

Ah! que vois-je? voilà bien pis, on lui donne la vieille Meute.

SCENE XIV.

ZACORIN.

CHOEUR DE PIQUEURS.

LES PIQUEURS, *derriere le Théâtre.*

TAyaut, tayaut, tayaut,
Princeſſe, Tigreſſe,
Rapidaut, Rafinaut,
Vîteſſe, Soupleſſe,
Murmuraut, Fanfaraut,
Tayaut, tayaut, tayaut.

ZACORIN, *criant derriere le Théâtre.*

Ah! malheureux! Voilà ſes chiens qui le pourſuivent de plus belle. Haye, haye, ce n'eſt pas-là le Cerf de Meute, hourvari, hourvari à moitié haut.

(*Le cor continue de ſonner.*)

SCENE XV.

ACTÉON, ZACORIN, CHASSEURS, PIQUEURS.

ACTEON *en Cerf traverſe le Théâtre.*

ZACORIN *tombe à genoux devant lui; le Cerf & les chiens lui paſſent ſur le corps.*

AH! mon cher Maître! (*Aux Piqueurs.*) Hé! Meſſieurs, arrêtez-vous donc, & écoutez-moi.

CHOEUR DE CHASSEURS, *derriere le Théâtre.*

Tayaut, tayaut, tayaut.
Que l'on ſonne,
Que l'on donne,
Comme il faut.
Tayaut, tayaut, tayaut.

ACTEON *en Cerf revient ſur le Théâtre avec tous les chiens.*

ZACORIN *courant après les Piqueurs.*

Ah! voilà bientôt mon Maître aux abois.

CHOEUR DE CHASSEURS.

Allali, allali, allali.
Qu'on ſe réjouiſſe,
Que l'air retentiſſe

Des cors & des cris;
Il eſt pris, il eſt pris.
Allali, allali, allali.

HILACTOR.

Ah! que je voudrois qu'Actéon fût ici préſent! qu'il auroit de plaiſir!

ZACORIN, *revenant tout eſſouffié.*

Plût au Ciel, bien plutôt, qu'il en fût abſent!

CELIDAN.

Il faut promptement lui lever le pied pour le préſenter à Actéon à ſon arrivée.

ZACORIN.

Arrêtez donc; vous allez couper le bras de mon Maître.

HILACTOR.

Que dis-tu?

ZACORIN.

Je dis que cet animal-là eſt Actéon lui-même, que Diane vient de métamorphoſer en Cerf, pour l'avoir vu tout-à-l'heure dans le bain toute nue.

(*Il prend le fouet d'un Piqueur.*)

Derriere, chiens, derriere.

HILACTOR.

Ah! malheureux! Et que ne nous diſois tu cela d'abord?

ZACORIN.

Bon ! eſt-ce que les Chaſſeurs le plus ſouvent entendent raiſon ? Ah ! mon cher Maître ! comme vos chiens vous ont accommodé ! La pauvre bête reſpire encore ; hélas ! ſi l'on pouvoit lui donner du ſecours.

SCENE XVI. ET DERNIERE.

L'AMOUR, & les Acteurs de la Scène précédente.

L'AMOUR.

Suſpendez vos regrets. Diane, touchée du ſort d'Actéon, va lui rendre ſa premiere forme. Allez promptement laver ſes plaies dans la prochaine fontaine dont l'eau ſalutaire va dans ce moment le guérir de toutes ſes bleſſures.

ZACORIN.

Ah ! grace aux Dieux, nous en ſerons quittes pour la peur.

L'AMOUR.

Et vous, heureux habitans de ces forêts, ne craignez plus déſormais la ſévérité de Diane, puiſque le trait que je viens de lui lancer l'a déjà rendu ſenſible à la pitié ; j'eſpere que

dans la ſuite ſon cœur ne ſera pas impénétrable à l'Amour; & je lui ferai voir que je ſais tôt ou tard me venger de ceux qui mépriſent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point mépriſé.

L'AMOUR.

J'aurai ſoin d'aſſurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joie & d'alégreſſe, célébrer ici mon triomphe.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De Chaſſeurs, de Sylvains, & de Nymphes.

CHOEUR.

QUE tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.

UN SYLVAIN.

Jeunes Nymphes, venez vous rendre;
Ne fuyez plus des traits vainqueurs,
Dont, malgré toutes ſes rigueurs,
Diane ne peut ſe défendre.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.

II. SYLVAIN.

Sans craindre ſes peines cruelles,
Chaſſeurs, vous pouvez être Amans:

dans la suite son cœur ne sera pas impénétrable à l'Amour; & je lui ferai voir que je sais tôt ou tard me venger de ceux qui méprisent mon Empire.

ZACORIN.

Pour moi, Seigneur Amour, je ne l'ai point mépriſé.

L'AMOUR.

J'aurai soin d'assurer ton bonheur. Venez tous, pleins de joie & d'alégresse, célébrer ici mon triomphe.

DIVERTISSEMENT

ENTRÉE

De Chasseurs, de [illegible] Nymphes.

CHOEUR.

Que tout [illegible]
Le triomphe de [illegible]

UN [illegible]

Jeunes Nymphes, [illegible]
Ne fuyez plus de [illegible]
Dont, malgré toutes [illegible]
Diane ne peut se [illegible]

CHOEUR.

Que [illegible]

Courez de belles en belles,
Changez d'objets à tous momens.
Pour les cœurs infideles
L'Amour n'a point de tourmens ;
Il ne punit que les rebelles.

CHOEUR.

Que tout célebre dans ce jour
Le triomphe de l'Amour.

VAUDEVILLE.

L'AMOUR.

TOutes les Nymphes de Diane
Me regardoient comme un profane;
Mes traits leur ont livré l'assaut;
Tayaut, tayaut, tayaut, tayaut.
Mais, loin de gémir de leurs peines,
Leur cœur trop farouche adouci
Se plaint encor, portant mes chaînes,
D'avoir été trop tard puni,
Et chante allali, allali.

UNE NYMPHE.

Qu'un vieillard près de moi soupire,
Qu'il me parle de son martyre,
Je romps les chiens tout aussi-tôt;
A haut, à haut, à haut, à haut;
Mais qu'au doux son de sa musette,
Un tendre Amant jeune & joli
S'en vienne me conter fleurette,
Mon cœur en est tout réjoui;
Je chante allali, allali.

UN CHASSEUR.

Chaſſeurs, qui pourſuivez les Belles,
Si vous voulez triompher d'elles,
Ne reſtez jamais en défaut;
Tayaut, tayaut, tayaut, tayaut;
Criez, en ſuivant votre proie,
Amour à moi, velci, velci:
Si vous ne quittez point la voie,
Vous aurez bientôt réuſſi;
Et puis allali, allali.

UNE NYMPHE.

J'aime mieux un Amour volage,
Qu'un Amour qui prend de l'ombrage,
Et me croit toujours en défaut,
A haut, à haut, à haut, à haut.
L'Amant jaloux gronde ſans ceſſe,
Avec lui toujours hourvari:
L'inconſtant, changeant de Maitreſſe,
Me permet de changer auſſi;
Et puis allali, allali.

AU PARTERRE.

Contre le ſuccès d'un Ouvrage
Souvent la cabale fait rage,

S'écriant au moindre défaut,
A haut, à haut, à haut, à haut.
Mais le Parterre véridique,
Dont le goût n'a jamais failli,
Laiſſant aboyer le critique,
Lorſque la Piece a réuſſi,
S'écrie allali, allali.

ENTRÉE GÉNÉRALE

de Chaſſeurs, de Sylvains & de Nymphes.

FIN.

LA NOUVEAUTÉ,

COMÉDIE,

Repréſentée en 1727.

ACTEURS.

LA NOUVEAUTÉ.
LE TEMPS.
MOMUS.
MERCURE.
LISANDRE, Petit-Maître de Robe.
ELIANTE, jeune Coquette.
UN NOUVELLISTE.
CLAUDINE, Payſanne.
UN VIEUX BARON, } Vétus à l'ancienne mode.
UNE VIELLE BARONNE, }
UN PAGE DE LA BARONNE, }
LA CASCADE, Maître de Muſique.
LA RIMAILLE, Poëte.
Un Conſeiller, une Marquiſe, une Comteſſe, un Bourgeois, une Bourgeoiſe, un Abbé, un Clerc, un Garçon Marchand, un Provincial, & pluſieurs autres perſonnages amoureux de la Nouveauté.

La Scene eſt ſur les bords du Fleuve de l'Ennui.

LA NOUVEAUTÉ, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Bois de Cyprès dépouillés de verdure, au travers duquel paſſe le Fleuve de l'Ennui, dont les Eaux ſont noires & bourbeuſes. On voit ſur ſes bords pluſieurs perſonnes de divers caracteres qui attendent que le Temps vienne les paſſer, & les tirer de ce triſte lieu, & pluſieurs images de gens qui s'ennuient.

SCENE PREMIERE.

LE TEMPS, une Rame à la main,

Chante. N°. 1.

C'EST ici de l'Ennui le Fleuve affreux & ſombre;
Les plus heureux Mortels le paſſent tour-à-tour;
Des plaiſirs on n'y voit que l'ombre:
Les ſoucis, les chagrins regnent dans ce ſéjour.

SCENE II.

LE TEMPS, MOMUS.

MOMUS.

HOlà, bon-homme, ne ſauriez-vous m'enſeigner le Fleuve de l'Ennui?

LE TEMPS.

C'eſt ici, mon enfant; vous voilà ſur ſes bords : ne vous en appercevez-vous pas en entendant mes chants lugubres, & en voyant tant de gens aſſoupis? Mais me tromperois-je? ou ſeroit-ce Momus?

MOMUS.

C'eſt le Temps, je penſe? oui, c'eſt lui-même : Bons Dieux! que je le trouve changé! hé! que faites-vous ici, Pere Saturne?

LE TEMPS.

Hélas! mon cher ami, depuis que Jupiter nous a tous chaſſés du Ciel, il m'eſt arrivé bien des traverſes ſur la terre; mais enfin j'ai borné tous mes travaux à m'établir ſur ces bords : c'eſt moi qui paſſe & repaſſe tous les Mortels de la joie à la triſteſſe; & de la triſteſſe à la joie.

MOMUS.

Voilà un emploi qui convient parfaitement bien au Temps.

LE TEMPS.

Oui, mais il eſt bien fatigant; le Fleuve de l'Ennui coule bien lentement, & j'ai toutes les peines du monde à amener à bon port ceux qui ſe ſont une fois embarqués ſur ſes eaux bourbeuſes.

MOMUS.

Et qui ſont ces eſpeces d'Ombres que je vois le long de ces arbres?

LE TEMPS.

Ce ſont les images de ceux qui s'ennuient actuellement dans le monde. Par exemple, une jeune Femme mariée à un Vieillard; un Ecolier de Droit qui, en attendant de l'argent de ſa Province, s'amuſe à lire des Epitaphes; un Poëte qui attend une penſion de la Cour, & un Tailleur de l'argent d'un Intendant.

MOMUS.

Cela arrivera en même tems.

LE TEMPS.

Ceux que tu vois-là endormis, ſont deux Petits-Maîtres à qui un Auteur lit une Comémédie en cinq Actes écrite en vers ſérieux: plus loin ce ſont des Coquettes qui ont vieilli,

& que la perte de leurs Amans a réduites à ſe plonger dans le Fleuve de l'Ennui : plus haut, c'eſt un galant homme qui, depuis une heure, attend qu'un Commis de la Douane daigne lui répondre ; & plus bas un Gaſcon prié à dîner, à qui un plaideur Manceau conte le fond de ſon procès. Mais je n'aurois jamais fini ſi j'entreprenois de t'expliquer tous les ſujets que chacun a de s'ennuyer ; je te dirai ſeulement que ceux que tu vois aſſoupis autour de moi, ſont des curieux de ſpectacles, qui attendent que les Comédiens, ou l'Opéra donne quelque choſe de bon.

MOMUS.

Oh ! parbleu, cela vient à merveille, & c'eſt juſtement ce que je cherche.

LE TEMPS.

Comment ?

MOMUS.

Vous ne ſavez donc pas que, depuis notre diſgrace, je me ſuis fait Courtier des Théâtres ?

LE TEMPS.

Courtier des Théâtres !

MOMUS.

Oui.... C'eſt moi qui annonce tous les jours au Public les Pieces qu'on y doit jouer.

LE TEMPS.

Il faut que tes Marchands de paroles n'aient

pas vendu de trop bonnes choſes depuis un temps ; car, au ſortir de chez eux, nous avons vu arriver bien des gens ſur nos bords.

MOMUS.

Ils ont pourtant des magaſins remplis des meilleures marchandiſes ; elles n'ont qu'un défaut, c'eſt qu'elles ſont trop anciennes, & j'ai toutes les peines du monde à en procurer le débit : chacun tombe d'accord qu'elles ſont parfaites ; on les a admirées autrefois, & l'on ne ſe donne pas ſeulement la peine de les venir voir aujourd'hui. Je vais pourtant les annoncer encore, pour voir ſi le goût ne ſeroit point changé.

LE TEMPS.

Annonce tant qu'il te plaira : mais je ſuis ſûr que tu n'étremeras pas.

SCENE IV.

MOMUS, MERCURE, *& les Acteurs de la Scene précédente.*

MOMUS.

MAIS où va Mercure ſi vîte?

MERCURE.

Ah! mon cher Momus, je ſuis ravi de te trouver; j'ai à t'apprendre que je ſuis entré ce matin au ſervice d'une Dame capable d'enrichir tes Marchands, s'ils ne veulent pas la négliger.

MOMUS.

Et quelle eſt-elle?

MERCURE.

C'eſt une jeune Coquette qui change tous les jours; elle eſt tantôt belle, tantôt ridicule, & cependant on court toujours après elle: elle a pour pere le Caprice, & pour fille la Curioſité; en un mot c'eſt la Nouveauté, dont je ſuis devenu le Coureur.

MOMUS.

Tu es au ſervice de la Nouveauté? ah! mon cher ami, que tu es heureux! tu ſers pourtant là une grande ſtiponne.

MOMUS.

Les Comédiens Italiens repréſenteront aujourd'hui Arlequin jouet de la fortune.

LA MARQUISE.

Ah! c'eſt une Piece toute Italienne, il n'y va jamais perſonne; & la plûpart de leurs Pieces Françoiſes ſe reſſemblent toutes, elles roulent toujours ſur le même pivot; les amans y parlent ſans ceſſe un langage guindé, auſſi obſcur pour moi que l'Italien même.

MOMUS.

Les Comédiens François repréſenteront aujourd'hui le Miſanthrope; à demain Tartufe, en attendant l'Avare.

LE BOURGEOIS.

Et, que diable! toujours le Miſanthrope, Tartufe ou l'Avare. Eſt-ce que vous ne donnerez jamais l'Ecole des Femmes?

MOMUS.

On la jouoit hier.

LE BOURGEOIS.

Cela eſt fâcheux, car nous l'aurions eue aujourd'hui.

MOMUS.

Ne vous impatientez pas, on la jouera bientôt....

(*Tous, excepté Momus, ſe retirent au fond de la Scene.*)

SCENE V.

MERCURE, UN GARÇON MARCHAND, UN CLERC, UN PROVINCIAL, UNE BOURGEOISE, UN ABBÉ.

UN GARÇON MARCHAND.

UNE Piece nouvelle ? Monſieur, eſt-elle bonne ?

MERCURE.

C'eſt ce qu'on ne ſait pas encore, Monſieur.

UN CLERC.

Monſieur, eſt-elle bien riſible ?

MERCURE.

Vous en allez juger.

UN PROVINCIAL.

Monſieur, eſt-elle de Moliere?

MERCURE.

Une Comédie nouvelle, de Moliere! & d'où diable venez-vous ?

LE PROVINCIAL.

Ah! je vous demande pardon ; c'eſt que je croyois que c'étoit une Tragédie.

MERCURE.

En voilà bien d'un autre ! une Tragédie de Moliere, en un Acte, & intitulée la Nouveauté encore ! Oh ! pour le coup c'eſt ce qu'on n'a jamais vu, & qu'on ne verra peut-être jamais. En un mot, c'eſt une petite Comédie en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Hé ! Monſieur, les Vers en ſont-ils beaux ?

MERCURE.

Ah ! je perds patience ! Eh ! l'on vous dit qu'elle eſt en Proſe.

LE PROVINCIAL.

Le ſujet eſt-il tiré de la Fable ou de la Métamorphoſe ?

MERCURE, *en riant.*

Non ; c'eſt de l'Hiſtoire.

LE PROVINCIAL.

Monſieur, l'a-t-on déjà jouée ?

MERCURE.

Eh ! non, Monſieur ; on vous dit qu'elle eſt toute nouvelle.

LE PROVINCIAL.

Ah ! j'entends bien, toute nouvelle. Et, quand en donnera-t-on une autre ?

MERCURE.

Hé! Monſieur, attendez du moins que nous ayons vu le ſuccès de celle-ci.

UNE BOURGEOISE.

Et ſur quel Théâtre, Monſieur, la jouera-t-on?

MERCURE.

Sur le Théâtre François, Madame.

LA BOURGEOISE.

Ah! tant mieux! car, auſſi-bien, on n'y en joue pas ſouvent.

UN ABBE'.

Et dites-moi, Monſieur, quelle en eſt l'intrigue?

MERCURE.

Il n'y en a point, Monſieur; ce ſont toutes Scenes détachées, qui n'ont aucun rapport les unes aux autres, que par les liaiſons qu'elles ont avec la Nouveauté : comme elle ne peut pas contenter tout le monde à la fois, les uns viendront lui rendre grace, & les autres ſe plaindre d'elle.

L'ABBE'.

Une Piece ſans intrigue, ſur le Théâtre François! Il falloit bien plutôt la donner aux Italiens; il me ſemble qu'ils ont ſeuls le privilége d'en jouer de ſemblables.

MERCURE.

Eh ! qu'importe ? ce ſera une Nouveauté que d'en jouer une dans ce goût-là ſur le Théâtre François ; & cela répondra mieux au Titre. Croyez-moi, Meſſieurs, ne manquez jamais la premiere repréſentation d'une Piece, on n'eſt pas toujours ſûr d'en voir une ſeconde ; & venez tous avec moi condamner ou applaudir la Nouveauté. Mais vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher à la Comédie, puiſque la voilà qui vient en perſonne au devant de vous.

(Le Fleuve de l'Ennui diſparoît.)

SCENE VI.

LA NOUVEAUTÉ, ſuivie d'une foule de gens de toute eſpèce, *chante.* N°. 11.

LA Nouveauté vous appelle :
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

Sans être belle,
Une bagatelle,
Quand elle eſt nouvelle,
A toujours quelque appas.

La Nouveauté vous appelle :
Accourez ſur ſes pas,
Et quittez tout pour elle.

TROUPE DE CURIEUX, *enſemble.*

Charmante Nouveauté !....

LA NOUVEAUTE'.

Oh ! doucement ; je ne puis pas vous écouter tous à la fois : tout ce que je puis faire, c'eſt de donner audience à chacun à ſon tour.

SCENE VII.

LA NOUVEAUTÉ LISANDRE.

LISANDRE.

AImable mere de l'inconſtance, charmante Nouveauté, vous voyez un Amant qui a ſoupiré un an auprès de la plus aimable perſonne du monde, qui n'a pu paſſer un ſeul jour ſans la voir, qui en a été aimé tendrement & qui cependant ſe ſent aujourd'hui du goût pour vous.

LA NOUVEAUTE'.

Comment ! votre Belle vous auroit-elle donné quelque chagrin, quelque jalouſie ?

LISANDRE.

Au contraire, & c'eſt ce dont je me plains.

Ne nous étant jamais brouillés enſemble, nous n'avons jamais pu goûter le plaiſir de nous raccommoder.

LA NOUVEAUTE'.

Vous avez vécu un an enſemble, ſans vous brouiller? Ah! que vous avez dû vous ennuyer! Quelques obſtacles étrangers n'ont-ils jamais traverſé votre amour?

LISANDRE.

Hélas! non; nous ne dépendions que de nous-mêmes, nous avions la liberté de nous voir à toute heure.

LA NOUVEAUTE'.

Ah! que cela étoit triſte!

LISANDRE.

Enfin, ſur le point de nous marier, nous avons fait réflexion que, notre tendreſſe étant épuiſée, le mariage, à coup ſûr, ne la renouvelleroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous avez penſé fort juſte.

LISANDRE.

Que vous dirai-je? nous réſolûmes hier de ne nous plus revoir; & j'ai appris aujourd'hui qu'elle avoit déjà formé d'autres nœuds.

LA NOUVEAUTE'.

Oh! je n'en doute point; dans une inconſtance mutuelle, une Belle n'eſt jamais la derniere à ſe pourvoir. Enfin, que me demandez-vous?

LISANDRE.

Une Maitreſſe nouvelle; mais je crois que vous aurez de la peine à m'en offrir une plus belle que celle que je quitte.

LA NOUVEAUTE'.

Qu'importe? pourvu qu'elle vous plaiſe davantage. Comment étoit faite la vôtre?

LISANDRE.

La taille ſuperbe; les cheveux blonds; & un œil bleu & mourant, le plus tendre du monde.

LA NOUVEAUTE'.

Hé bien! pour changer, prenez-moi une brune aux cheveux d'ébene, qui ait un œil vif & pétillant & des manieres gaies & enjouées.

LISANDRE.

Ah! je ſuis déjà charmé du portrait que vous m'en faites.

LA NOUVEAUTE'.

Tenez; voilà une perſonne qui vient à nous, qui en approche aſſez.

LISANDRE.

Ah! je la trouve plus aimable que tout ce que j'ai vu dans ma vie.

LA NOUVEAUTE'.

Laiſſez-moi apprendre ce qu'elle me veut, & vous viendrez dans l'inſtant nous réjoindre.

SCENE VIII.

LA NOUVEAUTÉ, ELIANTE.

ELIANTE.

Bon jour, ma chere Nouveauté. Me reconnoiſſez-vous?

LA NOUVEAUTE'.

Si je vous reconnois! je vous vois tous les jours.

ELIANTE.

Oh! ne dites pas cela; il y a près d'un mois que vous ne m'avez vue. Je vous dirai que ce beau blondin, que vous m'aviez fait prendre à la place de cet homme d'affaire, eſt abſent depuis trois ſemaines. Nous nous ſommes quittés avec les plus belles proteſtations du monde; il devoit revenir au bout de huit jours, je l'attendois avec impatience, je n'ai vu perſonne. Peut-être a-t-il cru, en prolon-

geant ſon abſence, me donner plus d'ardeur; il s'eſt trompé, je me ſuis habituée inſenſiblement à ne le plus voir, & à la fin je l'ai oublié entierement.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt vrai que l'abſence réveille quelquefois les deſirs; mais, quand elle eſt trop longue, elle les éteint tout-à-fait.

ELIANTE.

N'y penſons plus, Madame la Nouveauté, n'y penſons plus: je veux déſormais des Amans qui ne faſſent point de voyages.

LA NOUVEAUTE'.

Si vous vous déclarez pour les ſédentaires, j'en ai un à vous offrir, qui, pendant un an, n'a pas quitté ſa Maitreſſe d'un pas; il eſt à préſent à louer.

ELIANTE.

Il faudra tâcher de s'en accommoder. Madame la Nouveauté, faites-nous voir un peu ce phénix-là.

LA NOUVEAUTE'.

Le voici qui vient à nous. Si-tôt qu'il vous a vue, il a été charmé de votre perſonne.

ELIANTE.

Ah! c'eſt un Petit-Maître de Robe. Je n'en ai point encore eu dans ce goût, & je ne ſerai pas fâchée que mon cœur contente là-deſſus ſa curioſité.

SCENE IX.

SCENE IX.

LA NOUVEAUTÉ, LISANDRE, ELIANTE.

LISANDRE, *à Eliante.*

JE ne croyois pas, Madame, après le choix que j'avois fait, pouvoir jamais rien trouver qui fût au-dessus ; mais, en voyant vos appas, je reconnois mon erreur.

ELIANTE.

Si vous vouliez toujours juger des beautés par comparaison, vous en trouveriez encore beaucoup au-dessus de la mienne ; mais je crois que c'est la Nouveauté qui m'attire aujourd'hui le compliment que vous me faites.

LA NOUVEAUTE'.

Entre nous, je crois y avoir un peu de part ; & je vous avouerai franchement que c'est moi qui vous donne aujourd'hui tant de goût l'un pour l'autre.

ELIANTE, *bas à la Nouveauté.*

Ah ! Madame, qu'allez-vous lui découvrir ?

LA NOUVEAUTE'.

Ce que vos yeux ont déjà commencé à lui faire connoître.

LISANDRE.

Seroit-il poſſible, charmante perſonne?...

LA NOUVEAUTE'.

Oh! doucement; je ne ſuis pas en ſituation d'entendre tout ce que deux Amans, qui ſe voient pour la premiere fois ont à ſe dire; cela ne finiroit d'aujourd'hui; & j'ai d'autres Audiences à donner. Adieu; juſqu'au revoir.

LISANDRE.

Comment juſqu'au revoir! Ah! Madame la Nouveauté, il ſuffit que vous m'ayez mis une fois au comble de mes vœux; content de mon dernier choix, je vous proteſte que je n'aurai de ma vie recours à vous.

LA NOUVEAUTE'.

Mille autres avoient promis la même choſe, qui ont manqué de parole.

ELIANTE.

Pour moi, Déeſſe, je ne jure de rien.

LA NOUVEAUTE'.

Et vous faites bien.

SCENE X.

LA NOUVEAUTÉ, UN NOUVELLISTE.

LA NOUVEAUTE'.

Mais quel eſt cet homme? Il a tout l'air d'un Nouvelliſte.

LE NOUVELLISTE.

Hé bien! qu'eſt-ce, Madame la Nouveauté? quelle nouvelle? que nous apprendrez-vous d'Eſpagne, d'Italie, d'Allemagne, de Turquie, d'Arabie, de la Chine, de la Cochinchine, de....

LA NOUVEAUTE'.

Le Roi d'Ethiopie eſt fort mal, & l'on ne croit pas qu'il en revienne.

LE NOUVELLISTE.

Ah! que m'apprenez-vous? Nous allons avoir, à coup ſûr, une guerre civile dans ce pays-là.

LA NOUVEAUTE'.

Cela ſe pourroit.

LE NOUVELLISTE.

Mais ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt de ſavoir qui nous mettrons ſur le Trône. Son Fils aîné eſt un imbécille, & les cadets ont une ambition démeſurée.

LA NOUVEAUTE'.

Et qu'ils s'accommodent comme ils voudront, de quoi vous embarraſſez-vous?

LE NOUVELLISTE.

De quoi je m'embarraſſe! Et ne ſavez-vous pas, Madame, que, dans les choſes les plus indifférentes, il eſt bien mal-aiſé de ne pas prendre un parti, ne fût-ce que pour le plaiſir de le défendre & d'entrer en diſpute avec ceux du parti contraire?

LA NOUVEAUTE'.

Et que vous en revient-il?

LE NOUVELLISTE.

Le contentement d'avoir été juſte dans mes conjectures.

LA NOUVEAUTE'.

Et quand vous vous êtes trompé?

LE NOUVELLISTE.

Ah! j'en reſſens un chagrin mortel. Par exemple, les troubles de Perſe m'empêchent toutes les nuits de dormir; & je me couchai l'autre jour ſans ſouper, lorſque j'eus appris que le Siége d'Iſpahan étoit réſolu; j'avois gagé qu'il ne ſe feroit pas.

LA NOUVEAUTE'.

Et qui êtes-vous, pour vous intéreſſer ainſi à tous les événemens du monde?

LE NOUVELLISTE.

Je ne ſuis rien. J'ai près de cent écus de revenu. Je paſſe les journées entieres au Caffé à apprendre & à débiter des Nouvelles. Je tire un tribut de la réuſſite, ou des chûtes des Pieces de Théâtre. Voilà tout mon emploi.

LA NOUVEAUTE'.

Quoi ! vous hantez les Caffés ! & ce ſont les lieux où je ſuis le plus ſouhaitée ; on m'y attend à toute heure. J'ai beau ſouvent être accompagnée de triſteſſe, on a toujours de l'impatience de me voir arriver ; & tel me vient débiter les larmes aux yeux, qui ne laiſſe pas d'avoir un ſecret plaiſir d'être le premier à m'annoncer. On ne m'y peint pas toujours telle que je ſuis : chacun me défigure ſelon ſes intérêts, ou ſes conjectures : cent mille hommes de plus ou de moins ne coûtent rien à expédier pour cela ; & l'on m'a fait ſouvent publier la victoire, avant même que la bataille fût donnée.

LE NOUVELLISTE.

Il eſt vrai ; & c'eſt pourquoi je m'adreſſe à vous-même, pour avoir des nouvelles de la premiere main. Par exemple, on vous a annoncé pour aujourd'hui ſur le Théâtre François, y ſerez-vous bonne ou mauvaiſe ?

LA NOUVEAUTE'.

Selon. Qu'en penſent vos Meſſieurs ?

LE NOUVELLISTE.

Ma foi, pas grand'choſe. Voilà cependant un billet de Parterre que j'ai reçu de la part de vos partiſans pour vous applaudir; mais en voici en même-tems un autre, de la part de la Cabale, pour vous ſiffler; j'entrerai à la Comédie avec l'un, & je ſouperai de l'autre.

LA NOUVEAUTE'.

Et pour qui vous déclarez-vous!

LE NOUVELLISTE.

Je reſterai neutre, comme j'ai fait à l'Opéra dans la diſpute des Péliſſiens & des Mauriens *.

LA NOUVEAUTE'.

C'eſt tout ce qu'on vous demande.

LE NOUVELLISTE.

Adieu, Madame la Nouveauté; juſqu'au revoir; je vous ſouhaite toutes ſortes de proſpérités. Je vais débiter votre nouvelle d'Ethiopie à nos Nouvelliſtes, & nous tiendrons tantôt Conſeil là-deſſus.

LA NOUVEAUTE'.

Fort bien! cela ſera d'une grande importance à l'Etat!

---

* *C'eſt ainſi qu'on appelloit les Partiſans de Mlles Péliſſier & le Maur, excellentes Actrices de l'Opéra, lorſqu'elles jouoient le rôle de Thisbé, tour-à-tour.*

SCENE XI.

LA NOUVEAUTÉ, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Bon jour, Madame. N'eſt-ce pas vous qu'on appelle la Nouveauté?

LA NOUVEAUTE'.

Oui, ma fille, c'eſt moi-même.

CLAUDINE.

Ah! Madame, que j'en ſuis bien aiſe! je viens vous prier de me donner un viſage nouveau.

LA NOUVEAUTE'.

Un viſage nouveau! Et le vôtre vous ſied ſi bien, & il eſt ſi joli.

CLAUDINE.

Il eſt vrai que Colin le trouvoit autrefois comme çà; mais, depuis trois ans que nous ſommes mariés, il dit qu'il l'a tant vu, tant vu, qu'il s'ennuie à préſent de le trouver toujours de même, & qu'il voudroit qu'il fût fait comme celui de Colette : tout le monde dit pourtant que cette Colette n'eſt pas ſi belle que moi, à beaucoup près. Oh! cela me fâche tant, quand j'y penſe!

LA NOUVEAUTE'.

Vous aimez donc votre mari apparemment?

CLAUDINE.

Je crois qu'oui : mais je ne ſerois pourtant pas fâchée, de mon côté, qu'il changeât auſſi de figure, & qu'il eût celle du fils du Seigneur de notre Village, Monſieur le Chevalier, qui eſt arrivé depuis huit jours.

LA NOUVEAUTE'.

Comment! aimeriez-vous ce jeune Seigneur?

CLAUDINE.

Oh! non pas autrement : je n'aime ſeulement que ſon viſage, ſa taille, ſon eſprit & ſes manieres; car, pour du reſte....

LA NOUVEAUTE'.

J'entends votre affaire.

CLAUDINE.

Ah! Madame, que je ſuis fâchée d'avoir promis à Colin de n'aimer jamais que lui, & de voir qu'il s'ennuie de me regarder.

LA NOUVEAUTE'.

Il eſt un moyen de le déſennuyer; c'eſt de lui donner de la jalouſie, & de lui faire connoître que vous avez du goût pour un autre.

CLAUDINE.

Oh! je n'ai garde, Madame; cela le fâcheroit peut-être.

LA NOUVEAUTE'.

Et tant mieux : cela renouvelleroit ſon amour pour vous.

CLAUDINE.

Comment, Madame, il faut quelquefois fâcher les gens, pour s'en faire aimer davantage? Cela me paroît aſſez extraordinaire.

LA NOUVEAUTE'.

Oh! ce ſont des ſecrets qui ſont inconnus au Village.

CLAUDINE.

Hé! dites-moi, Madame; en fâchant mon mari, cela me donnera-t-il un autre viſage?

LA NOUVEAUTE'.

Non; mais cela lui donnera d'autres yeux.

CLAUDINE.

Je voudrois bien qu'il eût ceux de Monſieur le Chevalier. Ah! Madame, qu'ils ſont beaux!

LA NOUVEAUTE'.

Vous ne m'entendez pas. Je veux dire que votre mari, devenant jaloux, vous trouvera plus belle que jamais.

CLAUDINE.

Oh! j'entends bien à préſent, Madame. Mais je voudrois qu'il ne fût pas jaloux de Monſieur le Chevalier; car il me défendroit peut-être de le regarder, & je crois que cela me fâcheroit encore plus que de voir Colin ne me regarder pas.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, laiſſons les choſes comme elles ſont; il en arrivera ce qu'il pourra.

CLAUDINE.

N'eſt-il pas vrai? Mais, Madame, je vous prie, que je ne ſois pas venue vous conſulter en vain; &, ne pouvant changer mon viſage, donnez-moi du moins quelques nouvelles manieres de plaire, que les autres femmes n'aient pas encore inventées; j'en ai déjà eſſayé pluſieurs qui m'ont rendu moins belle que je n'étois. Ce que je vous demande, au moins, c'eſt toujours dans le deſſein de plaire à mon mari; ſi j'ai le malheur de plaire à quelqu'autre, ce ne ſera pas ma faute.

LA NOUVEAUTE'.

Vous me demandez une maniere de plaire qui ne ſoit pas commune? Reſtez dans votre naturel, mon enfant; c'eſt un ſecret dont peu de femmes ſe ſoient encore aviſées, & que les hommes attendent depuis long-tems. Adieu.

SCENE XII.

LA NOUVEAUTÉ, un vieux BARON, une vieille BARONNE avec un PAGE, vétus à l'ancienne mode.

LA NOUVEAUTE', *à part.*

MAIS d'où ſortent ces deux figures extraordinaires ?

LE BARON.

Qu'eſt-ce donc, Madame la Nouveauté ? que veut dire tout ceci ? Vraiment, nous vous avons bien de l'obligation, Madame la Baronne mon épouſe, & moi.

LA NOUVEAUTE'.

Comment donc, Monſieur ! en quoi aurois-je pu vous déplaire ?

LA BARONNE.

Avec vos changemens de mode perpétuels, vous êtes cauſe que nous venons d'être hués de toute la Cour.

LA NOUVEAUTE'.

Cela eſt ſurprenant ! & contez-moi un peu cela, pour rire.

LE BARON.

Vous ſaurez, Madame, pour vous dire les choſes par ordre....

LA BARONNE.

Oh! s'il vous plaît, mon cher époux, laiſſez-moi parler.

LE BARON.

Je ſuis plus au fait que vous, m'Amour; &, avec votre permiſſion, j'expliquerai à Madame...

LA BARONNE.

Oh! expliquez donc, & dépêchez-vous.

LE BARON.

Et doucement, mon Cœur; je m'y prépare.

LA BARONNE.

Vous vous y préparez; & moi je commence. Il faut ſavoir, Madame, qu'ennuyés du grand fracas de la Cour, nous nous étions retirés, il y a environ quarante ans, dans le fond de nos Terres. Ce fut auſſi un peu votre jalouſie qui en fut cauſe, Monſieur le Baron.

LE BARON.

Et corbleu! Madame, point de digreſſion.

LA BARONNE.

Ennuyés dans la ſuite de cette vie champêtre, nous avons eu, au bout de quarante ans, la curioſité de revenir à la Cour; &, à notre arrivée, nous y venons d'être raillés de tous les Courtiſans ſur notre ajuſtement.

LA NOUVEAUTE'.

Eſt-il poſſible?

LE BARON.

On y a pris Madame la Baronne, pour une Baronne de Sottenville.

LA BARONNE.

Et Monſieur le Baron, pour un Baron de la Craſſe; & je crois que, ſi nous n'avions pas eu un Page, on nous auroit manqué tout-à-fait de reſpect.

LE PAGE.

Bon! Madame, n'ont-ils pas dit auſſi que j'avois l'air du Valet de Carreau. Si vous ſaviez toutes les niches que les autres Pages m'ont faites!

LA NOUVEAUTE'.

Que voulez-vous que je vous diſe? Vous avez l'air un peu antique, au moins; &, ſi vous m'aviez conſultée avant que d'aller à la Cour, je vous aurois épargné le ridicule d'y paroître dans cet équipage.

LE BARON.

Comment! on ne reconnoît pas les gens dans ce Pays-là au bout de quarante ans!

LA NOUVEAUTE'.

Bon! pas même quelquefois du jour au lendemain.

LE BARON.

Savez-vous bien, Madame, que, lorſque j'en partis, il n'y avoit pas de Seigneur qui ſe mît plus galamment que moi; & voilà encore l'ha-

bit que je me fis faire à l'arrivée du Doge de Gènes en France.

LA BARONNE.

Et celui que vous me voyez, n'eſt-il pas le même que j'avois le lendemain de nos noces, & qui fut admiré de tous les Courtiſans? Je ne l'ai porté qu'une ſeule fois depuis ce tems-là, & on le trouve aujourd'hui extravagant.

LA NOUVEAUTE'.

Bon! j'ai changé cent fois les modes depuis. Mais ne pourriez vous pas donner quelqu'air de nouveauté à vos habits?

LE BARON.

Hé! le moyen? A commencer par les boutons, ceux de la veſte ſont trois fois trop gros pour le juſte-au-corps.

LA BARONNE.

Et moi, mon cher époux, c'eſt bien pis; on me trouve toute d'une venue; &, pour m'accommoder à la mode, il faut que je me raccourciſſe d'un pied par le haut, & que je me groſſiſſe de quatre par le bas: mais je n'en ferai rien, je vous jure.

LA NOUVEAUTE'.

En ce cas, il faudra vous donner patience. Je me répete quelquefois, & vous verrez peut-être, dans peu, ce qu'on admire à préſent trouvé auſſi ridicule que votre ajuſtement le paroît aujourd'hui.

LE BARON.

Oh! parbleu, c'eſt une curioſité que je veux avoir; & je ne reviendrai à la Cour que quand mes habits y ſeront de mode.

LA BARONNE.

Allons, mon fils, allons; retournons à notre Château. Adieu, Madame la Nouveauté: nous ſuivrons vos avis quand vous ſerez devenue plus raiſonnable.

SCENE XIII.

LA NOUVEAUTÉ, *ſeule.*

Ils ont, après tout, quelque raiſon; & il faut avouer que je ſuis ſouvent bien extravagante.

SCENE XIV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE.

LA CASCADE.

La, là, ſi, ut, là, re.... Ah! Madame la Nouveauté, il y a long-tems que je vous cherche ſans pouvoir vous trouver.

LA NOUVEAUTE'.

Vous n'êtes pas le ſeul. Et qui êtes vous?

LA CASCADE.

Grand Maître de Muſique, grand Compoſiteur d'Opéra; & je me nomme Monſieur de la Caſcade.

LA NOUVEAUTE'.

Vous travaillez pour l'Opéra? ah! je ne m'étonne plus ſi vous avez tant de peine à me rencontrer; il y a long-tems que j'ai quitté ce Pays-là.

LA CASCADE.

On diſoit pourtant que vous vous trouviez quelquefois parmi nos Demoiſelles des Chœurs.

LA NOUVEAUTE'.

Bon! quels contes! la Nouveauté parmi les Chœurs de l'Opéra! Après tout vous ne ſeriez pas le premier qui s'y ſeroit trompé. Mais enfin, que voulez-vous de moi? En quoi puis-je vous être utile?

LA CASCADE.

Je voudrois, Madame, que vous m'aidaſſiez à faire paſſer une nouvelle idée qui m'eſt venue; je ſais qu'on paſſe bien des choſes en faveur de la Nouveauté.

LA NOUVEAUTE'.

Quelquefois. Voyons votre idée.

LA CASCADE.

La voici. Comme depuis long-tems on attribue la chûte de tous les l'Opéra nouveaux aux Poëmes, je voudrois les retrancher, & faire repréſenter un Opéra ſans paroles.

LA NOUVEAUTE'.

Comment! vous croyez qu'on pourroit reſter deux heures & demie entieres à n'entendre que de la Muſique?

LA CASCADE.

Pourquoi non? il y a des gens qui l'aiment aſſez pour cela.

LA NOUVEAUTE'.

Mais, enfin, que feroient vos Acteurs ſur le Théâtre?

LA CASCADE.

Ils chanteroient ſeulement les notes, & geſticuleroient, comme s'ils diſoient les plus belles choſes du monde; & cela vaudroit mieux que de mauvaiſes paroles qu'on n'entend point. Voici un morceau de l'Opéra que j'ai compoſé dans ce goût-là. Voulez-vous voir enſemble l'effet que cela pourroit faire? j'ai, fort à propos, amené avec moi des Violons.

LA NOUVEAUTE'.

Oui dà; & je n'ai qu'à jetter les yeux là-deſſus pour être au fait.

LA CASCADE.

Mon ſujet eſt tiré de l'Hiſtoire Romaine. Mon Opéra ſe nomme Antonin Caracalla; & voici la Scene où cet Empereur, ayant enlevé une Veſtale de ſon Temple, la veut contraindre d'abandonner le culte de ſes Dieux pour être Imperatrice..... Allons, Madame, figurez-vous que vous êtes Veſtale; c'eſt un Rôle qui convient aſſez à la Nouveauté; & moi je ſuis Antonin Caracalla. Un prélude de baſſe vous annonce mon arrivée; & je commence par vous déclarer mon amour. Vous êtes fort étonnée, & me répondez avec fierté. Je ne me rebute point, & je reviens à la charge. Vous me dites des injures, je vous menace. Vous vous retranchez toujours ſur votre vertu : je vous fais entendre que c'eſt cette même vertu qui a fait naître mon amour, & je vous débite une Sentence accompagnée de deux deſſus de violon, pour vous prouver que la vertu doit céder à l'amour. Vous combattez mon ſentiment, je l'appuie; ce qui forme un *duo* contradictoire qui fera un effet merveilleux.

(*Ils chantent une Scene en ſolfiant & geſticulant, comme s'ils chantoient une Scene d'Opéra.* N°. 3.)

SCENE XV.

LA NOUVEAUTÉ, LA CASCADE, LA RIMAILLLE.

LA RIMAILLE.

COmment donc ? que veut dire ceci ? des gens qui ſe querellent en Muſique ? eſt-ce que nous ſommes ici à l'Opéra ?

LA NOUVEAUTE'.

Ah ! c'eſt vous, Monſieur de la Rimaille ? Hé bien ? qu'eſt-ce ? comment va le Théâtre ? Comment vous portez-vous, depuis votre derniere chûte ?

LA RIMAILLE.

Si mal, que je ne veux plus rien compoſer de nouveau. J'ai un Magaſin rempli de plus de ſoixante mille vers de toute eſpece ; ceux qui en auront beſoin, viendront en acheter chez moi en gros, qu'ils revendront au Public en détail, à leurs riſques & fortunes. Mais que faiſiez-vous donc-là avec M. de la Caſcade ?

LA NOUVEAUTE'.

Il me vouloit mettre de moitié dans un projet qu'il a formé ; mais l'idée m'en paroît trop extravagante. Il veut donner un Opéra ſans paroles.

LA RIMAILLE.

Sans paroles ! & plût au Ciel qu'on en pût donner ſans Muſique ! Voilà trois Poëmes tout de ſuite que les Muſiciens m'ont fait tomber.

LA CASCADE.

Si vous m'aviez choiſi, Monſieur de la Rimaille, cela ne vous ſeroit peut-être pas arrivé.

LA RIMAILLE.

Bon ! vous dites, tous, cela, vous autres; & j'ai réſolu de ne plus rien prendre ſur mon compte. Les Muſiciens n'auront qu'à inventer ou choiſir leur ſujet eux-mêmes, en amener les Divertiſſemens à leur fantaiſie, & en compoſer la Muſique; & ils trouveront chez moi des vers tout faits pour le rempliſſage : j'en ai d'amour, de haîne, de dépit, de vengeance, d'infidélité, de conſtance; pour les Dieux, pour les Démons, pour les Rois, pour les Bergers; enfin on trouvera de tout dans ma boutique, & à juſte prix.

LA CASCADE.

Parbleu ! puiſque la Nouveauté n'approuve point mon projet, j'ai envie de m'accorder avec vous. J'ai des ſujets tout trouvés, de la Muſique toute faite, il ne me manque que des vers. Combien me vendrez-vous la garniture complette d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il faut ſavoir ſi vous voulez trier les vers, ou les prendre comme ils viendront; car vous pourriez m'enlever de mon Magaſin tels vers qui vaudroient un écu piece.

LA NOUVEAUTE'.

Et quelle ſorte de vers avez-vous donc qui ſoient ſi rares?

LA RIMAILLE.

De ces vers ſaillans & brillans qui renferment une pointe, une maxime, une ſentence; & dont il ne faut ſouvent qu'une demi-douzaine pour faire paſſer un Opéra. Par exemple:

Qui n'oſe ſe venger, mérite qu'on l'outrage.

LA CASCADE.

Eh! mais cette penſée n'eſt pas trop nouvelle, & je l'ai vue dans la Tragédie d'Atrée.

Qui cède à la pitié, mérite qu'on l'offenſe.

LA RIMAILLE.

Vous avez raiſon; & vous pouvez dire qu'elle eſt encore dans Phocas d'Héraclius.

Qui ſe laiſſe outrager, mérite qu'on l'outrage.

LA NOUVEAUTE'.

Et ſi vous le prenez par-là, c'eſt un vieux Proverbe.

Et qui ſe fait brebis, ſouvent le loup le mange.

Le tout ne conſiſte qu'à donner aux choſes un tour de Nouveauté,

LA CASCADE.

Il eſt vrai. Mais ſachons combien vous me vendrez vos vers, le millier, à les prendre au hazard.

LA RIMAILLE.

Voulez-vous que je vous parle en conſcience? je ne puis pas vous les donner à moins de cent dix ſols, le cent.

LA CASCADE.

Ah! Monſieur de la Rimaille!

LA RIMAILLE.

Non, c'eſt un prix fait; & vous ne les auriez pas, s'il s'en falloit une obole.

LA CASCADE.

Mais, enfin....

LA RIMAILLE.

Vous en pouvez trouver autre part à meilleur marché; mais il y a vers & vers; & pour ceux que je fais....

LA CASCADE.

Allons, Monſieur de la Rimaille, il ſe faut mettre à la raiſon; ſongez qu'on ne vous demande que de petits vers.

LA RIMAILLE.

Je le crois, parbleu, bien! s'il vous falloit donner des vers de douze à treize pieds, je n'y trouverois pas mon compte.

LA NOUVEAUTE'.

Je vois bien qu'il faut que je vous accommode enſemble : cela eſt du reſſort de la Nouveauté, de ſe mêler d'un marché auſſi bizarre & auſſi nouveau. Oh ! çà, combien faut-il de vers pour remplir le fond d'un Opéra ?

LA RIMAILLE.

Il en faut ſix cents, qui, à les prendre à ſix pieds l'un portant l'autre, feront cent toiſes.

LA NOUVEAUTE'.

Vendre des vers à la toiſe !

LA RIMAILLE.

On y a bien vendu des Bibliotheques.

LA CASCADE.

Mais comment ajuſter à ma Muſique ceux qui ſont trop longs ?

LA RIMAILLE.

Cela vous ſera aiſé. Mes vers prêtent ; ils s'alongent & ſe racourciſſent comme on veut ; & on en peut ôter, ou y ajoûter une épithete ou un adverbe, ſans qu'il y paroiſſe. Par exemple :

Coulez, ruiſſeaux, ſans murmure.

Si ce vers eſt trop court, vous pouvez l'alonger ainſi :

Coulez, coulans ruiſſeaux ; murmurez ſans murmure.

Et ainſi du reſte.

LA NOUVEAUTE'.

A merveille ! &, ſur ce pied-là, je condamne Monſieur de la Caſcade à vous donner ce que vous demandez.

LA CASCADE.

J'y conſens.

LA NOUVEAUTE'.

Allons, Meſſieurs, puiſque vous voilà d'accord, ſecondez-moi dans l'exécution du petit Divertiſſement que j'ai préparé; & que tout célebre le triomphe de la Nouveauté.

DIVERTISSEMENT.

ENTRÉE

De toutes ſortes de Perſonnes amoureuſes de la Nouveauté. N°. 4.

DEUX SUIVANS
de la Nouveauté.

DANS la jeuneſſe,
Dans la Vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'alégreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

UN SUIVANT
de la Nouveauté.

Les plaiſirs les plus charmans,
Quand ils ſont toujours les mêmes,
N'ont plus pour nous d'agrémens;
Et les changemens
De tourmens

Sont ſouvent, dans les maux extrêmes,
Des ſoulagemens.

ENSEMBLE.

Dans la jeuneſſe,
Dans la vieilleſſe,
Nous aimons la diverſité.
Dans l'alégreſſe,
Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe
La Nouveauté.

ENTRÉE

Des quatres Ages, & des Soucis qui les troublent & leur font ſouhaiter la Nouveauté.

MENUET. N°. 5.

QUand une beauté
Ceſſe d'être inhumaine,
Vers l'infidélité
Mon cœur eſt bientôt porté.
En formant une nouvelle chaîne,
Nouveaux deſirs,
Nouveaux ſoupirs,
Nouveaux plaiſirs.

ENTRÉE

Des Nations amoureuſes de la Nouveauté.

VAUDEVILLE. N°. 6.

Vous qui cherchez à faire emplette
De quelqu'innocente beauté,
Au Printemps prenez la fillette,
N'attendez pas juſqu'à l'Eté,
Si vous aimez, riron, rirette,
Si vous aimez la Nouveauté.

Mon cœur abandonne Liſette
Dont il fut toujours bien traité,
Pour s'attacher à Colinette
Qui n'a pour lui que cruauté;
Et le tout pour, riron, rirette,
Et le tout pour la Nouveauté.

Je vois d'Agnès encor jeunette,
Un vieux Philoſophe entêté:

Elle eſt ſotte, elle eſt indiſcrette,
Elle n'a grace ni beauté;
Qu'a-t-elle donc? riron, rirette,
Qu'a-t-elle donc? la Nouveauté.

Laïs, jadis jeune Coquette,
Nous vendit bien cher ſa beauté;
Il faut déſormais qu'elle achete
Et paye autant qu'elle a coûté;
Elle n'a plus, riron, rirette,
Elle n'a plus la Nouveauté.

D'un époux l'on eſt ſatisfaite:
Il meurt. Ah! quelle cruauté!
Pendant un tems on le regrette;
Il ſeroit toujours regretté,
Sans l'amour de, riron, rirette,
Sans l'amour de la Nouveauté.

De mes ſœurs je ſuis la cadette,
De la maiſon l'enfant gâté;
Des joujoux d'enfans qu'on m'achete,
Maman croit mon cœur enchanté;
Mais j'aſpire à, riron, rirette,
Mais j'aſpire à la Nouveauté.

Puiſqu'aujourd'hui chacun rejette
Notre vieux jeu trop répété,
Meſſieurs, du moins, grace au Poëte,
Qui de vous plaire s'eſt flatté,
Applaudiſſez, riron, riretre,
Applaudiſſez lá Nouveauté.

CONTREDANSE.

FIN.

LES AMAZONES MODERNES, COMÉDIE.

Représentée en 1727.

ACTEURS.

ANGÉLIQUE, Générale des Amazones.
JULIE, Amante de Valere.
FINETTE, Sœur de Julie.
BELLONNETTE, } jeunes Amazones.
CLORINDE, }
LA MAJOR des Amazones.
SÉVÉRIDE, Amazone.
NERINE, Suivante de Julie.
MARTON, Trompette de la Générale.
VALERE, Amant de Julie.
LÉANDRE, Amant d'Angélique.
MAITRE ROBERT.
CRISPIN, Valet de Valere.
LORGNENVILLE, Petit-Maître.
CORNARDET, Procureur.
PESTENVILLE, Poëte.
POUPIN, inutile.
CANON, Apothicaire.

AMAZONES, danſantes & chantantes.
Troupe d'AMANS.
ACTEURS & ACTRICES d'un Opéra de Campagne.
GARDES de la Générale.

La Scene eſt dans l'Iſle des Amazones modernes.

LES AMAZONES MODERNES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Iſle : on y voit d'un côté des rochers affreux, & de l'autre des tentes entourées de la mer que l'on voit en perſpective.

SCENE PREMIERE.

VALERE, *ſeul.*

OU ſuis-je ? Quel Pays eſt-ce ceci ? Après avoir marché long-tems à travers les rochers les plus affreux, je me trouve enfin dans une

plaine plus agréables. Mais, que vois-je? des tentes de l'autre côté du rivage! Il n'en faut point douter, ce Pays eſt habité, & même par un peuple belliqueux.... Si c'étoit ici cette Iſle des Amazones, qui renferme ma chere Julie, que je ſerois heureux!

SCENE II.

Me. ROBERT, VALERE.

VALERE, *à part.*

MAIS j'apperçois un homme qui pourra m'en inſtruire. Il eſt ſeul & ſans armes, & ſa phyſionomie ne me fait pas craindre qu'il vienne à moi dans un mauvais deſſein.

Me. ROBERT, *à part.*

Morgué, vlà un drôle qui m'a tout l'air d'un nouveau débarqué; il paroît encore tout étourdi du batiau. (*haut.*) Que fais-tu-là tout ſeul, mon ami?

VALERE.

Qu'entends-je? il parle François! & ſon viſage même ne m'eſt pas tout à fait inconnu.

Me. ROBERT.

Tout un chacun parle ici François; c'eſt à préſent le jargon du Pays; ceux qui ne le ſa-

vent pas, ſont obligés de l'apprendre. Et tel que vous me voyez, je ſuis un des Maîtres de Langue. Mais, morgué, plus j'examine & plus je crois.... Seroit-ce vous, Seigneur Valere?

VALERE.

Valere! il me connoît; quel bonheur! Pardonnez ſi votre habit extraordinaire vous déguiſe encore à mes yeux, & ſi....

Me. ROBERT.

Quoi! vous ne reconnoiſſez pas Maître Robert, autrefois le Jardinier de votre pere?

VALERE.

Quoi! c'eſt toi, mon pauvre Robert; toi, qui nous quittas il y a cinq ou ſix ans, pour aller voyager ſur mer dans le deſſein d'y faire une fortune conſidérable?

Me. ROBERT.

Je ne l'ai pas fait mauvaiſe, puiſque je ſuis ici le Gouverneur & le Précepteur des Eſclaves de la Générale des Amazones, ſon unique confident, ſon *Factotum*; en un mot, l'enfant gâté de ſa maiſon: &, morgué, peût-être que bientôt je deviendrai autre choſe; mais il faut être diſcret.

VALERE.

Quoi! ſeroit-ce ici l'Iſle des Amazones, que je cherche avec tant d'ardeur & d'impatience?

Me. ROBERT.

C'eſt elle-même. Mais, avant que je vous en diſe davantage, apprenez-moi un peu d'où diantre vous venez ?

VALERE.

Des côtes d'Italie, où j'étois allé de Marſeille, pour épouſer l'aimable Julie : je ne l'ai jamais vue ; mais, charmé de ſon portrait, je faiſois mon bonheur de ſuivre la volonté de mes parens ; lorſqu'arrivé à Gênes, j'appris qu'une Corſaire Amazone l'avoit enlevée, avec ſa petite ſœur & une ſuivante, au retour d'un Bal qui s'étoit donné à un quart de lieue de la Ville, & qu'alors même cette aimable perſonne étoit déguiſée en homme.

Me. ROBERT.

Ces chiennes d'Amazones ont le diable au corps, pour aller comme cela dénicher des filles de tous côtés.

VALERE.

Sur cette nouvelle, je me rembarque quelque tems après : je pars avec une flotte armée par nombre de jeunes gens de toutes Nations, à qui les Amazones, en divers tems, avoient auſſi enlevé leurs Maîtreſſes. Nous voguons pendant un mois avec un tems favorable, lorſqu'arrivés près de ces lieux un coup de vent a

ſéparé notre flotte; & le vaiſſeau, ſur lequel j'étois, eſt venu ſe briſer contre ces rochers; tout l'équipage a péri, & je ſuis ſeul échappé ſur des débris que mon bonheur m'a fait rencontrer.

Me. ROBERT.

Eh! morgué, c'eſt pis qu'un Roman que tout ce que vous contez-là.

VALERE.

Ce que je regrette le plus, c'eſt mon valet Criſpin, qui s'étoit embarqué avec moi, pour venir chercher ici ſa femme.

Me. ROBERT.

S'aller noyer pour retrouver ſa femme, morgué, vlà un grand fou! Pour une Maitreſſe paſſe; & vous êtes plus pardonnable que lui.

VALERE.

Dis-moi, n'as-tu point entendu parler ici de Julie?

Me. ROBERT.

Bon! le moyen? Sitôt que les femmes étrangeres arrivent ici, on leur fait changer de nom, en les faiſant Amazones.

VALERE.

Je t'avouerai que j'avois cru preſque les Amazones une choſe fabuleuſe, & je n'aurois jamais pu me perſuader...

Me. ROBERT.

C'eſt que vous n'aviez peut-être entendu parler que des Amazones du vieux tems; mais celles-ci s'appellent les Amazones modernes; & je vas vous en conter l'hiſtoire tout de bout en bout. Il n'y a pas dix ans que cette Iſle ſervoit de retraite à des Ecumeux de mer, qui enlevoient de tous côtés ce qu'ils pouvoient rencontrer de femmes & filles, qu'ils épouſoient pêle-mêle, à leur mode, & ſans cérémonie; ils les prenoient, ils les laiſſoient; ils les careſſoient, ils les battoient; enfin c'étoit pis qu'un Sabat. Mais, à la parfin, un biau jour que nos drôles s'en étoient revenus, l'oreille déchirée & en très-petit nombre, d'un combat où ils avoient été étrillés, nos drôleſſes prirent la réſolution de lever la crête; &, les ayant enivrés, elles ſe ſaiſirent de leurs armes, les mirent tretous en capilotade; il n'en demeura pas un ſeul ſur pied.

VALERE.

Ces barbares ne méritoient pas moins.

Me. ROBERT.

Drès le lendemain elles s'aſſemblerent; & elles réſolurent d'établir une République Féminine; & pis, elles firent une d'elles Générale d'Armée, & Préſidente du Conſeil; à condition que ça changeroit tous les ans, parce qu'elles vouloient être tretoutes Maitreſſe à leur tour.

VALERE.

Et quelles ſont leurs loix ?

Me. ROBERT.

Oh ! morguienne, elles ſont bien rigoureuſes pour des femmes.

VALERE.

Mais encore ?

Me. ROBERT.

D'abord, qu'elles ne parleront que l'une après l'autre.

VALERE.

Cela eſt dans l'ordre.

Me. ROBERT.

Oui ; mais v'là bien le diable, qu'elles n'auront point d'habitude avec les hommes, & qu'elles fuiront l'Amour comme la peſte.

VALERE.

Elles n'y ſongent pas ; & voilà le moyen de rendre dans peu de tems leur Iſle déſerte.

Me. ROBERT.

Oh ! elles ont remédié à cela. Elles vont de tems en tems faire des levées de femelles, de côté & d'autre ; & de tous les Vaiſſiaux qu'elles prenont, ou qui viennent échouer ſur leurs rochers, elles en enrôlent les femmes dans leurs troupes ; & font les hommes eſclaves, qu'elles obligent à travailler, pour ſe gauſſer

d'eux, à tous les métiers à quoi on emploie les femmes dans les autres pays, tandis qu'elles font la guerre, & rendent la justice.

VALERE.

Ah! que me dis-tu-là? Me voilà bien tombé! Hé! ne pourrois-tu pas me garantir d'un indigne esclavage, toi qui es si bien auprès de la Générale?

Me. ROBERT.

Morgué, j'aurai bian de la peine. Tout ce que je puis faire pour vous, à présent, c'est de vous déguiser promptement en femme. Comme vous êtes jeune, beau & bian fait, vous pouvez aisément passer pour Amazone; il y en a ici tant qu'elles ne se connoissont pas les unes les autres. Mais morgué, gardez-vous bian de vous découvrir; il iroit de la vie.

VALERE.

Ne te mets point en peine. Je suis charmé de l'invention que tu viens de me donner. Je soutiendrai mon rôle à merveille; & ce déguisement me facilitera les moyens d'avoir des nouvelles de Julie.

Me. ROBERT.

Allez vous cacher à l'entrée de ce bois; dans un moment j'irai vous porter des habits.

VALERE.

J'y cours, & je t'attends avec impatience.

SCENE III.

Me. ROBERT, *ſeul.*

LE pauvre garçon étoit perdu ſans moi. Mais, morgué, je riſque diablement ſi la mèche vient à être découverte; & il faut tenir ça bian ſecret, auſſi bian que la penſée qui m'eſt venue dans l'imagination que mon encolure avoit baillé dans l'œil de notre Générale. Depuis un mois elle ſoupire, elle veut toujours me parler, & s'arrête tout court; je devine que ça veut dire quequ choſe : je ne ſis pas ſi niais que j'en ai la meine.

SCENE IV.

Me. ROBERT, FINETTE, NÉRINE.

Me. ROBERT.

MAIS voici deux nouvelles Amazones de la priſe que nos Guerrieres ont faite il y a quequ tems; laiſſons les caqueter tout à leur aiſe, & allons ſonger à notre affaire.

NERINE.

Holà! Me. Robert, ne ſauriez-vous me dire ſi le Triomphe commencera bientôt?

Me. ROBERT.

Je vais prendre les ordres de la Générale pour ça, & je les communiquerai à la République.

SCENE V.

FINETTE, NÉRINE.

NERINE.

OUais! ce Manant-là devient bien fier depuis quelques jours!

FINETTE.

C'eſt notre Générale qui le gâte; &, d'ailleurs, que peut-on attendre d'un ruſtre comme lui? Mais que dis-tu, Nérine, de notre triſte ſituation?

NERINE.

Je vous prie, Mademoiſelle Finette, de ne me plus appeller Nérine. Vous ſavez qu'il nous eſt ici ordonné d'oublier tout-à-fait nos anciens noms : accoutumez-vous donc, s'il vous plaît, à m'appeller toujours Martéſie, comme je vous appellerai Victorine, qui ſont nos noms d'Amazones.

FINETTE.

J'ai toutes les peines du monde à me foutre

dans la tête ces chiens de noms-là : mais ce n'eſt pas-là le plus grand de mes chagrins, c'eſt la rigoureuſe défenſe qui nous eſt faite de parler aux hommes. Oh! pour celui-là, il eſt inhumain....

NERINE.

Moi, je m'en moque; & toutes les fois que j'en trouverai l'occaſion, ſans qu'on s'en apperçoive, je ne la manquerai pas : (en tout honneur s'entend.) D'ailleurs, les hommes, en ce pays-ci, ne ſont pas indiſcrets comme en France; ils ont plus d'intérêt que nous de garder le ſecret. Mais ma plus grande inquiétude eſt de ſavoir que va devenir votre ſœur Julie : paſſant ici pour homme, on l'a fait Eſclave; & nous, qui n'avons point changé de Sexe, on nous laiſſe la liberté, en nous traitant avec toutes ſortes d'égards & de politeſſes.

FINETTE.

L'eſclavage de ma ſœur n'eſt pas bien rude, puiſqu'elle eſt Eſclave de la Générale; &, d'ailleurs, elle n'aura qu'à ſe découvrir pour être libre.

NERINE.

Je m'étonne qu'elle s'obſtine à vouloir déguiſer ſi long-tems ſon ſexe, dans un Pays où les hommes ſont ſi malheureux. C'eſt ce que je veux abſolument ſavoir d'elle; elle m'a donné ici rendez-vous, & je l'y attends.

FINETTE.

Tâche donc de découvrir ſon ſecret. Moi, je vais trouver mes deux jeunes Compagnes, Clorinde & Bellonnette; elles ſont tout innocentes, ayant été élevées dans cette Iſle dès leur enfance; mais elles ſont curieuſes, & me font ſans ceſſe mille petites queſtions naïves; & je t'avoue que j'ai autant de plaiſir de les inſtruire, qu'elles en ont d'apprendre. Adieu, ma chere Mattéſie.

NÉRINE.

Adieu, ma belle Victorine.

SCENE VI.

NÉRINE, *ſeule.*

C'ET dommage qu'une ſi jolie enfant ſoit condamnée à reſter fille toute ſa vie, avec de ſi belles diſpoſitions : quel meurtre!

SCENE VII.

NÉRINE, CRISPIN.

NERINE, *à part.*

MAIS d'où ſort ce drôle-ci ?

CRISPIN.

Bon jour, Monſieur ou Madame ; car votre habit tient de l'un & de l'autre. De quel genre êtes vous ? du maſculin, du féminin ou du neutre ?

NERINE.

Je ſuis fille ; & j'en fais gloire.... Mais vous, qui êtes vous vous-même ? car je n'ai point encore vu d'animal de votre eſpece.

CRISPIN.

Je ſuis un malheureux Valet d'un Maître extravagant qui vient de périr, dans le tems que j'ai trouvé, moi, les moyens de me ſauver du naufrage.

NERINE.

Ah ! mon pauvre garçon, vous avez évité un péril, pour tomber dans un autre. Apprenez que vous êtes dans le Pays des Amazones, où tous les hommes ſont Eſclaves.

CRISPIN.

Ah! morbleu, que me dites-vous là?

NERINE.

Je vous dis la vérité. Si vous aviez, au lieu de moi, rencontré quelqu'une de nos Amazones rigides, elle vous auroit mis sur le champ à la chaîne : mais, comme je suis une nouvelle débarquée, je n'ai pas encore contracté la dureté de cœur dont les autres se font un mérite. Votre sort me fait pitié. Croyez-moi, retournez d'où vous venez.

CRISPIN.

Hé! Madame, où voulez-vous que j'aille? Me plonger dans la mer? je n'ai point d'autre chemin à prendre. J'aime encore mieux être Esclave, si vous n'avez point d'autre conseil à me donner. Mais il me vient une idée.

NERINE.

Et quelle idée?

CRISPIN.

De me déguiser en femme.

NERINE.

Oui-dà, c'est bien dit. Mais comment trouver des habits sur le champ?

CRISPIN, *mettant son manteau en jupe.*

Comment? Oh! cela sera bientôt fait. Tenez voilà déjà une jupe.

NERINE.

L'invention n'eſt pas mauvaiſe.

CRISPIN, *mettant ſon mouchoir ſur ſa tête.*

Et ce mouchoir pourra fort bien me ſervir de coëffure.

NERINE.

Comment donc? vous êtes tout charmant en femme: &, ſi vous aviez l'habit d'Amazone, vous pourriez tantôt briller dans le Triomphe.

CRISPIN.

Qu'appellez-vous le Triomphe?

NERINE.

C'eſt que nos Guerrieres revinrent hier victorieuſes de leurs ennemis; & on célebre aujourd'hui le Triomphe par des chants & des danſes: on y verra l'élite de nos Amazones, en former la marche, ſuivies des Captifs qu'elles ont faits dans le combat.

CRISPIN.

Je voudrois bien voir cette fête-là.

NERINE.

Vous y pourriez aſſiſter, ſi vous aviez un habit d'Amazone; mais je me charge de vous en faire trouver un.

CRISPIN.

Comment! un habit comme le vôtre?

NERINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ah! que j'aurois bon air dans cet équipage, & que je vous ſerois obligé!

NERINE.

Ne vous éloignez pas de ces lieux; vous aurez bientôt de mes nouvelles.

CRISPIN.

Je vais roder autour de ces rochers, de peur de quelque mauvaiſe rencontre. Vous n'aurez qu'à me faire ſigne, je ſerai bientôt à vous.

SCENE VIII.

NERINE, *ſeule.*

Voilà une plaiſante recrûe que je viens de faire là pour la République! Il faut que je ſois folle; & je ne crois pas qu'il y ait dans tout le monde une femme faite comme cela.

SCENE IX.

JULIE en homme, NÉRINE.

NERINE.

MAIS voici Julie, ma Maitreſſe.

JULIE.

Ah! ma chere Nérine, j'ai bien des nouvelles à t'apprendre. Je ne m'étonne plus des bons traitemens que j'ai reçus juſqu'ici de la Générale de cette Iſle, malgré les rigueurs qu'on y exerce contre les hommes.

NERINE.

Que ſeroit-ce?

JULIE.

Elle eſt amoureuſe de moi.

NERINE.

Quoi! cette Amazone ſi auſtere, qui a ſoutenu juſqu'ici avec tant de vigueur les Loix de la République?...

JULIE.

Elle m'aime à la fureur, ſous le nom de Valere que je me ſuis donné en arrivant ici. *Ah! mon cher Valere*, m'a-t-elle dit ce matin, en me

voyant plongée dans la triſteſſe, *raſſurez-vous, vous êtes moins à plaindre que vous ne penſez, ſi vous êtes diſcret & fidele.*

NERINE.

Pourquoi, diantre, auſſi vous donner le nom de Valere? c'eſt un nom qui inſpire la tendreſſe; & j'ai toujours vu, dans les Comédies, les Dames amoureuſes de ceux qui portoient ce nom-là.

JULIE.

C'eſt le nom de l'Epoux qui m'étoit deſtiné; & il m'eſt plutôt venu dans la penſée qu'un autre.

NERINE.

Ma foi, ſi j'étois en votre place, je déclarerois mon ſexe à la Générale, pour éviter toutes les ſuites fâcheuſes qui pourroient arriver de votre déguiſement : vous ne l'aviez pris que pour éviter le Sérail, cette raiſon ne ſubſiſte plus dans ce Pays; croyez-moi, quittez cet habit au plutôt.

JULIE.

J'ai plus de raiſons que jamais de le conſerver. Si je me déclare fille, on me fera auſſi-tôt Amazone, & je ne pourrai plus ſortir de cette Iſle; je perdrai pour jamais l'eſpoir d'être unie à Valere : au lieu que, ſous cet habit ayant trouvé grace auprès de la Générale, elle pourra

me renvoyer un jour, comme elle a fait beaucoup d'autres. Tu ſais qu'elle a, ſeule, le pouvoir de donner la liberté aux Eſclaves.

NERINE.

Mais elle ne vous la donnera pas *gratis* cette liberté. Comment croyez-vous pouvoir répondre à ſa tendreſſe?

JULIE.

Ah! je t'avouerai que je n'ai point de ſecret pour cela.

SCENE X.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme, NÉRINE.

NERINE, *bas.*

MAIS, taiſons-nous, la voici cette Générale.

JULIE, *bas.*

Vois-tu comme elle m'examine?

LA GE'NE'RALE, *à part.*

Plus je le vois, & plus je me repréſente les traits de Léandre, dont un ſort fatal me ſépara pour jamais, lorſque j'étois encore en France. (*à Nérine.*)

Martéſie, laiſſez-nous.

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE en homme.

LA GE'NE'RALE.

VAlere, je ne puis plus long-tems vous retenir dans cette Iſle dans l'état où vous êtes; il faut que je vous renvoye, ou que je vous faſſe eſclave. Mais je vous aime trop pour faire ni l'un ni l'autre; ainſi, avant que vous ſoyez plus connu, j'ai réſolu de vous déguiſer en fille, pour vous garder toujours auprès de moi.

JULIE.

Ah! Madame, que me dites-vous là? Me déguiſer en fille! Et comment pourrai-je jouer un pareil rôle?

LA GE'NE'RALE.

Je conçois que vous aurez d'abord de la peine; mais enfin il le faut.

JULIE.

Ah! Madame, ſongez à quoi vous vous expoſez.

LA GE'NE'RALE.

Eſt-ce à vous, cruel, à trouver des difficul-

tés dans mon projet ? Ah ! je ne rougis déjà que trop de ma foibleſſe. Mais, après l'aveu que je vous ai fait, redoutez ma vengeance, ſi vous ne répondez à mes bontés. Vous ne dites mot ?

JULIE.

N'attribuez mon ſilence, Madame, qu'à l'excès d'un bonheur auquel je n'aurois jamais oſé m'attendre : mais enfin, me voilà prêt à vous obéir. Parlez, que faut-il faire ?

LA GE'NE'RALE.

Retournez dans mon Palais, où je vais vous joindre dans le moment, & vous faire donner les habits néceſſaires pour aſſiſter au Triomphe qui va commencer inceſſamment.

JULIE, *à part, en s'en allant.*

O Ciel ! Comment pourrai-je me tirer de ce mauvais pas ?

SCENE XII.

LA GÉNÉRALE, *ſeule.*

A Quoi t'expoſes-tu, malheureuſe Angélique? Au milieu des honneurs que tu reçois ici, tu t'abaiſſes à l'amour d'un Etranger à qui tu n'es pas ſûre de plaire! Bien plus, tu trahis Léandre, que ta nouvelle dignité ne t'avoit pû faire oublier! Tu le trahis, ſous le prétexte frivole que cet Etranger lui reſſemble! Ah! je devrois....

SCENE XIII.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

LA GE'NE'RALE.

MAIS voici Me. Robert; il faut qu'il me ſerve dans tout ceci.

Me. ROBERT.

Qu'avez-vous donc, Madame? Je vous trouve tout je ne ſais comment, dans le tems que je viens vous avertir que tout eſt prêt pour le Triomphe que vous avez ordonné.

LA GE'NE'RALE.

Ah! mon cher Maître Robert, (car tu es mon unique Confident & mon véritable ami, n'oſant découvrir mes ſecrets à aucune de nos femmes, dont la vertu auſtere me feroit des reproches ſanglans, & me dégraderoit peut-être de la dignité où elles m'ont élevée,) apprends que j'aime.

Me. ROBERT.

Quoi! ce n'eſt que cela? Eh! morgué, ſi vous me l'aviez dit plutôt, je n'aurois pas tant perdu de tems, je vous en aurois bian parlé le premier : mais, morgué, je craignois trop d'avoir compté ſans mon hôte.

LA GE'NE'RALE.

Comment! Tu t'es apperçu que j'aimois?

Me. ROBERT.

Oh! que oui; je m'en ſuis douté tout du premier coup; & drès que j'ai vu que vous ſoupiriez, & que, de tems en tems, vous me regardiez tendrement ſans rien dire, je me ſuis dit à part moi : notre Générale en tient.

LA GE'NE'RALE.

Il eſt vrai que j'héſitois toujours à t'en parler.

Me. ROBERT.

Et pourquoi cela? Eſt-ce que vous me preniez pour un petit cruel? Morgué, il faudroit

que j'euſſe un cœur de roche pour n'avoir pas de la ſenſibilité pour des appas, dont les attraits avont tant de charmes.

LA GE'NE'RALE.

Quoi! tu crois que je pourrai être aimée?

Me. ROBERT.

Hé! pargué, vous l'êtes déjà.

LA GE'NE'RALE.

Et qui te l'a dit?

Me. ROBERT.

Hé! parguenne, je me le ſuis dit à moi-même.

LA GE'NE'RALE.

Oh! ſi tu n'as que ces aſſurances-là, tu pourrois te tromper.

Me. ROBERT.

Me tromper? hé! parſanguienne, je ſais bian ſi j'ai le cœur tendre, ou non.

LA GE'NE'RALE.

Et qu'a de commun ton cœur avec celui de Valere?

Me. ROBERT.

Comment! de Valere?

LA GE'NE'RALE.

Oui, de Valere. C'eſt lui que j'aime.

Me. ROBERT, *à part.*

Ouf! Rengaînons notre amour.

LA GE'NE'RALE.

Qu'as-tu donc? Tu viens de ſoupirer, je penſe.

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame; c'eſt que je m'imaginois dans le moment être Valere.

LA GE'NE'RALE.

Tu crois donc qu'il répondra à mon amour, malgré toute la froideur qu'il m'a fait paroître?

Me. ROBERT.

Il faudroit, morgué, qu'il fût bien dégoûté. Mais où l'avez-vous donc pu voir ce Valere?

LA GE'NE'RALE.

Il y a un mois que je le tiens caché dans mon Palais, dont il n'eſt ſorti que d'aujourd'hui; & je lui ai ordonné de ſe déguiſer en fille pour le garder ſans ceſſe auprès de moi.

Me. ROBERT.

Diable emporte ſi j'y comprends rien! Morgué, que m'apprenez-vous là?

LA GE'NE'RALE.

Ce que je voudrois me cacher à moi-même. Mais, enfin, puiſque tu ſais mon ſecret, c'eſt toi déſormais que je charge d'avoir les yeux

ſur la conduite de Valere. Je veux que tu obſerves ſans ceſſe ſes démarches. Comme je doute encore de ſon cœur, je crains qu'au milieu de tant de beautés, que l'on voit briller ici, quelqu'une tôt ou tard ne l'enleve à mon amour. Adieu. Je vais me préparer pour le Triomphe : à mon retour, je t'en dirai davantage.

SCENE XIV.

Me. ROBERT.

MOrgué! me v'là auſſi étonné que s'il m'étoit venu des cornes à la tête. Comment, diable, Monſieur Valere! A moi qui ſuis votre ancien ami vous m'en baillez à garder! Vous me faites accroire que vous arrivez dans le moment, & il y a un mois que vous êtes caché dans cette Iſle! Eh! pargué, je n'avais que faire de me donner tant de peine pour lui trouver des habits de femme ; notre Générale y avoit déjà ſongé....

SCENE XV.

CRISPIN, ſon manteau toujours en jupe, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAIS d'où, diable, ſort cette nouvelle eſpece d'Amazone? V'là une plaiſante figure. Holà, Madame, Madame.

CRISPIN, *à part.*

Ah! je tremble.

Me. ROBERT.

Hé! morgué, vous v'là bien aheurie? Et que faites vous ici toute ſeule? Apparemment que vous avez été priſe ſur le vaiſſiau qu'on amena hier dans le Port? Pourquoi ne vous a-t-on pas encore fait changer d'habit? Vous avez là un équipage bian lugubre.

CRISPIN.

Hélas! Monſieur, comme mon mari fut tué hier dans le combat, j'ai prié qu'il me fût permis d'en porter le deuil au moins tout aujourd'hui, & je m'amuſois, en badinant, à conter & à faire répéter mes doléances aux échos de ces rochers.

Me. ROBERT.

Morgué! jeune & gentille comme vous êtes, je crois que votre mari vous aimoit bian.

CRISPIN.

Oh! terriblement, & il avoit bien raiſon; il ne retrouvera jamais une femme comme moi.

Me. ROBERT.

Morgué! je le crois bian, piſqu'il eſt mort. Et vous a-t-il laiſſé beaucoup d'enfans?

CRISPIN.

Vingt, mon cher Monſieur. Seize déjà tout drus, & quatre à la mammelle.

Me. ROBERT.

Tatigué! cela eſt bouffon. Mais, dites-moi, Madame, puiſque vous vous trouvâtes au combat d'hier, ne pourriez-vous pas m'en faire le récit? Morgué, je ſuis curieux de mon naturel.

CRISPIN, *à part.*

Que diable lui dirai-je?... (*haut.*) Excuſez-moi, Monſieur, ma douleur eſt ſi grande qu'elle m'a fait perdre la mémoire.

Me. ROBERT.

Eh! morgué, je vous en prie.

CRISPIN.

Tout ce que je vous puis dire, mon cher ami, c'eſt qu'il y faiſoit diablement chaud. Au commencement du combat mon pauvre mari eut ſon cheval tué ſous lui.

Me. ROBERT.

Eh! parguié, Madame, vous vous fagotez de moi. Eſt-ce qu'on combat à cheval ſur la mer? C'étoit donc queuque cheval marin.

CRISPIN.

Pardon, mon cher Monſieur; je ſuis encore ſi troublée que je ne ſais ce que je dis.

Me. ROBERT.

Hé! là, là, remettez-vous, & me contez tout ça de bout en bout.

CRISPIN.

Vous ſaurez donc, pour achever mon diſcours, que notre vaiſſeau, ayant apperçu ceux des Amazones, commença à changer de viſage; il tint ferme cependant : mais voyant qu'on avançoit ſur lui, il ſe mit à ſe ſauver à toutes jambes. On court ſur nous, nous nous retournons; on nous attaque, nous nous défendons, & nos gens diſputent long-tems le terrein. Tantôt les Amazones avoient le deſſus, tantôt elles avoient le deſſous. Bref, enfin, la victoire ſe déclare pour elles; elles nous taillent en piece, *& le combat finit faute de combattans.*

Me. ROBERT.

Tatigué! comme vous contez ça, il n'y a pas de votre faute. Mais ce bruit de trompettes nous avertit que le triomphe eſt en marche, & je vous quitte, pour m'y rendre au plutôt. Tatigué! ce ſera là un drôle de corps d'Amazone, ſi elle eſt jamais enrôlée parmi nos troupes.

SCENE XVI.

DIVERTISSEMENT.

On entend un bruit de Trompettes & de Timballes, après lequel commence la marche.

Me. Robert, en eſpece de Suiſſe, eſt à la tête. Deux Amazones portent des trophées d'Armes, d'autres conduiſent les Priſonniers enchaînés. Une Amazone porte l'étendard de la République. Pluſieurs Amazones, l'épée à la main ſont autour du Char de Triomphe ſur lequel eſt la Générale. Troupe d'Eſclaves enchaînés; les uns traînent le Char, les autres le ſuivent.

La marche eſt fermée par les Amazones. Après que la marche s'eſt rangée, on chante l'air ſuivant.

AIR.

UNE AMAZONE.

A Vos vainqueurs rendez hommage,
Amans trompeurs, maris jaloux:

Reconnoiſſez, dans l'eſclavage,
Tout l'avantage
Que notre Sexe a ſur vous.

ENTRÉE D'ESCLAVES.

UNE AMAZONE.

Nous dédaignons de vaincre par nos charmes,
Et nous déſavouons le pouvoir de nos yeux.
Notre triomphe eſt bien plus glorieux,
Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos armes.

ENTRÉE D'AMAZONES.

VAUDEVILLE.

I. AMAZONE.

PAR des raiſons prouvons aux hommes
Combien au-deſſus d'eux nous ſommes,
Et quel eſt leur triſte deſtin :
Nargue du genre maſculin.
Faiſons voir quel eſt leur caprice,
Leur folie & leur injuſtice.
Chantons & répétons ſans fin :
Honneur au Sexe féminin.

II. AMAZONE.

D'amour propre l'ame remplie,
Un fanfaron ſouvent publie
Des faveurs qu'il pourſuit en vain :
Nargue du Genre maſculin.
Mais la femme la plus coquette,
Sur ſes plaiſirs toujours diſcrette,
Cache ſa foibleſſe en ſon ſein :
Honneur au Sexe féminin.

III. AMAZONE.

L'homme ayant bu n'a plus de tête;
Moins raiſonnable qu'une bête,
Il ne peut trouver ſon chemin:
Nargue du Genre maſculin.
Mais la femme en eſt plus aimable,
Plus riante, plus agréable,
Quand elle eſt en pointe de vin:
Honneur au Sexe féminin.

IV. AMAZONE.

L'homme corrigeant la nature,
Pour faire paſſer ſa figure,
Se fait tondre ſoir & matin;
Nargue du Genre maſculin.
La femme belle aux yeux expoſe
L'éclat du lys & de la roſe,
Que l'on voit briller ſur ſon teint:
Honneur au Sexe Féminin.

V. AMAZONE.

Pendant dix ans l'homme étudie,
Et quelquefois toute ſa vie;
Qu'en a-t-il de reſte à la fin?

Nargue du Genre maſculin.
Une Agnès ſans expérience
Le confond avec ſa ſcience;
Souvent il y perd ſon latin:
Honneur au Sexe féminin.

VI. AMAZONE.

Qu'à Cythere on faſſe un voyage,
Au retour du pélerinage
L'homme paroît toujours chagrin:
Nargue du Genre maſculin.
La femme en revient au contraire
Plus éveillée & plus légere;
Elle y retourneroit ſoudain:
Honneur au Sexe féminin.

Le Triomphe finit en danſant au ſon des Trompettes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FINETTE, BELLONNETTE, CLORINDE.

FINETTE.

OH çà, mes cheres Compagnes, maintenant que nous voilà ſeules & en lieu de diſcourir enſemble, contez-moi un peu vos petites affaires.

CLORINDE.

Nous voudrions avoir de vos lumières ſur des idées qui nous embarraſſent.

FINETTE.

Comment! ma petite Clorinde, des idées qui vous embarraſſent? Vous n'êtes pourtant pas dans l'âge d'avoir des idées embarraſſantes. Pour Bellonnette, paſſe.

BELLONNETTE.

Voici le fait. Comme vous n'avez pas été élevée dans l'Iſle ainſi que nous, nous voulons vous demander la Carte des Pays que nous ne connoiſſons pas.

FINETTE.

Parlez, ſans préambule.

CLORINDE.

Volontiers. Nous entendons quelquefois ſoupirer des Amazones nouvelles : en ſoupirant, elles prononcent les noms de certains hommes qu'elles appellent leurs amans.

FINETTE.

Oui-dà!

CLORINDE.

Et nous ſommes toutes deux fort curieuſes de ſavoir ce que c'eſt que des amans. Il faut que ce ſoit des hommes bien méchans, puiſqu'ils font ainſi pleurer de jolies perſonnes?

FINETTE.

Oh! ils ne les font pleurer que quand ils ſont éloignés d'elles; car quand ils ſont enſemble, ils les font rire.

CLORINDE.

Ils les font rire? Cela doit être fort réjouiſſant.

FINETTE.

Cela ne l'eſt pas toujours.... Il y a des amantes qui ne ſont pas contentes de leurs amans....

BELLONNETTE.

Qu'appellez-vous les amantes?

FINETTE.

Les amantes ſont ces jolies perſonnes que font pleurer ou rire leurs amans.

BELLONNETTE.

Je voudrois bien être amante.

CLORINDE.

Et moi auſſi; mais je voudrois avoir un amant qui me fît rire.

FINETTE.

Cela eſt naturel.

BELLONNETTE.

Et dites-nous un peu, quand il y a des amantes qui ne ſont pas ſatisfaites de leurs amans, de quelle maniere cela arrive-t-il?

FINETTE.

En cent façons. Premierement il y a des amantes qui voudroient s'approprier des amans qui appartiennent à d'autres.

CLORINDE.

Quelle friponnerie! Ces amantes-là n'ont guere de conſcience.

FINETTE.

Dites-moi un peu, ma petite conſcientieuſe, ne vous eſt-il jamais arrivé d'avoir envie de goûter d'une tartelette, que vous lorgniez entre les mains de quelqu'une de vos Compagnes?

CLORINDE.

Oh! j'ai eu cent fois de ces tentations-là, & j'y ai toujours ſuccombé.

FINETTE.

Hé bien! les amans ſont les tartelettes des amantes.... Je vois, à votre mine, que vous croqueriez bien une douzaine de ces tartelettes-là.

CLORINDE.

Et même la treizieme.

FINETTE.

O la goulue!

BELLONNETTE.

Mais que font les amans auprès de leurs amantes?

FINETTE.

Oh! pour répondre à ce que vous demandez, je vous dirai, comme je l'ai ouï dire, qu'autant de Pays autant d'uſages. Les amans, en Italie, empriſonnent leurs amantes; en France, ils les laiſſent courir; en Eſpagne, ils les ennuient; & en Allemagne, ils les enivrent.

BELLONNETTE.

Je ſuis pour la France.

CLORINDE.

Et moi pour l'Allemagne.

FINETTE.

Je me doutois bien que l'Eſpagne & l'Italie n'étrenneroient pas.

BELLONNETTE.

Et les amans ſont-ils long-tems aſſidus auprès des amantes ?

FINETTE.

C'eſt encore ſuivant le Pays. L'Eſpagnol voit ſon amante juſqu'à ce qu'elle meure, l'Italien juſqu'à ce qu'il l'ait fait mourir ; l'Allemand voit la ſienne tant qu'il a ſoif, le Suiſſe après qu'elle eſt mere, & le François juſqu'à ce qu'elle le ſoit.

BELLONNETTE.

Hom ! je crois que vos amans François ſont de véritables papillons.

FINETTE.

Il n'y a rien de gâté, leurs amantes ne papillonnent pas moins.

CLORINDE.

Mais, dites-moi,... car il me reſte encore bien des difficultés....

FINETTE.

Oh ! réſervez-les pour une ſeconde audience. Si vous plaidiez, & que l'on fût d'humeur à vous écouter, vous ne donneriez pas le tems aux Juges d'aller à la buvette.

SCENE II.

FINETTE, CLORINDE, BELLONNETTE, CRISPIN en femme.

CRISPIN.

Que parlez vous de buvette, mes enfans? Pourroit-on être de votre écot?

BELLONNETTE.

Madame, nous n'avons pas l'honneur de vous connoître.

CRISPIN.

Et qu'importe? Nous aurons bientôt fait connoiſſance. Je n'aime point la converſation de toutes ces anciennes Amazones; j'aime à me réjouir avec la jeuneſſe.

FINETTE.

Vous êtes aſſez bien tombée; car, de notre côté, nous ne haïſſons pas la joie.

CRISPIN.

Hé bien? qu'eſt-ce? Comment vous trouvez-vous dans cette Iſle? Depuis quel tems y êtes-vous?

FINETTE.

Je n'y ſuis que depuis un mois; & je commence à m'y accoutumer.

BELLON-

BELLONNETTE.

Pour nous, depuis que nous y ſommes, nous ne laiſſons pas quelquefois de nous ennuyer; & nous voudrions être en âge de combattre.

CRISPIN.

Comment! vous ne combattez pas encore?

BELLONNETTE.

Non, Madame, nous ſommes encore dans la Compagnie des Cadettes; & vous ſavez bien qu'on ne les occupe qu'à faire l'exercice, & à garder la citadelle.

CRISPIN.

Cela eſt aſſez ennuyeux. Je parlerai à la Générale, pour vous faire marcher à la premiere action.

BELLONNETTE.

Nous vous ſerons bien obligées, Madame.

CRISPIN.

Bon! cela ne me coûte rien. Mais, dites-moi, les Belles, comment vous appellez-vous?

CLORINDE.

Mon nom de guerre eſt Clorinde.

BELLONNETTE.

Et moi, Bellonnette.

FINETTE.

Et moi, Victorine. Et vous, Madame?

CRISPIN.

Criſpinette.

FINETTE, *riant.*

Criſpinette! Ah! ma ſœur, le drôle de nom de guerre!

CRISPIN.

Comment! Qu'avez-vous donc à rire, petite fille? Eſt-ce que vous prétendez vous moquer de moi?

FINETTE, *riant.*

Pardonnez-moi, Madame; mais c'eſt que nous trouvons votre nom auſſi plaiſant que votre figure. Adieu, Madame Criſpinette.

SCENE III.

CRISPIN, *ſeul.*

Maugrebleu des petites Maſques! Je croyois avoir rencontré-là une eſpece de bonne fortune; &, profitant de leur innocence....

SCENE IV.

VALERE *en Amazone*, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS j'apperçois ici une Amazone qui me caracolle. Hom! c'eſt apparemment une connoiſſeuſe qui n'eſt pas la dupe de mon déguiſement.

VALERE, *examinant Criſpin.*

Si je ne l'avois vu périr, je croirois que ce ſeroit lui.

CRISPIN.

Oh! parbleu, c'eſt mon Maître, ou ſon ombre.

VALERE.

Criſpin?

CRISPIN.

Valere.

VALERE.

Quoi! c'eſt toi, mon pauvre Criſpin!

CRISPIN.

Quoi! c'eſt vous, mon cher Maître!

VALERE.

Je te croyois péri avec le reſte de l'équipage.

CRISPIN.

L'équipage n'eſt point péri : les autres vaiſſeaux de la flotte ont envoyé leurs chaloupes pour le ſecourir. Pour moi, dès que j'ai ſenti la terre ſous mes pieds, je n'ai pas voulu tâter davantage de la mer. Mais, à propos, Monſieur, vous êtes à charmer dans cet ajuſtement. Parlez-moi ſans détour. Quelle Amazone compatiſſante s'eſt chargée de vous mettre ainſi dans vos meubles ?

VALERE.

Il eſt inutile que je te faſſe un détail de tout cela, de même que je ne m'informe pas d'où tu tiens ton déguiſement. Tout ce que je puis te dire, c'eſt que je n'ai pu encore avoir des nouvelles de Julie, & que mille Beautés, plus charmantes les unes que les autres, (mais qui ne ſont point elle,) viennent m'accueillir tour-à-tour. Je les avois déſarmées de cette fierté, & même de cette pudeur que le Sexe n'emploie qu'auprès des hommes. Elles me font mille careſſes innocentes, auxquelles je ne réponds qu'avec une retenue, que je tremble à tout moment de laiſſer échapper.

CRISPIN.

Je ſuis, à-peu-près, dans le même cas. Mais, enfin, que leur dites-vous ?

VALERE.

Que veux-tu que je leur diſe? Hélas! le plus ſouvent, rien. Je les écoute.

CRISPIN.

Tant pis, morbleu! tant pis! Si vous gardez long-tems le ſilence, on s'appercevra bientôt que vous n'êtes pas femme. Pour moi je ne manque pas par le bec; &, quand je devrois mentir, ou ne dire que des fadaiſes, j'empêcherai qu'on me reconnoiſſe pour homme. Tel que vous me voyez, je ſuis un peu commere.

VALERE.

Sers-toi donc de ces talens pour tâcher de découvrir ici Julie. Je t'ai fait voir aſſez ſouvent ſon portrait pour que tu la puiſſes reconnoître.

CRISPIN.

Oh! que oui. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi le portrait lui reſſemble.

VALERE.

C'eſt de quoi beaucoup de gens m'ont aſſuré.

CRISPIN.

Tant mieux. Je vais donc battre l'eſtrade, & paſſer toutes les Amazones en revue; heureux ſi, en cherchant votre belle Julie, je puis rencontrer ma chere Marton!

SCENE V.

VALERE, *ſeul.*

TAchons de notre côté de réjoindre Maître Robert; je lui ai fait voir le portrait de Julie, & il m'a promis de faire une exacte recherche....

SCENE VI.

VALERE, Me. ROBERT.

VALERE.

MAIS le voici; il aura peut-être découvert quelque choſe.

Me. ROBERT.

Oh! oui, morgué! j'ai découvert, & plus que je ne voulois.

VALERE.

Mais quoi encore?

Me. ROBERT.

Que vous étiez un impoſteux, ou un fourbe, ou un menteux. Choiſiſſez ſti-là des trois qui vous plaît le mieux.

VALERE.

Comment ?

Me. ROBERT.

Vous me faites accroire que vous arrivez tout chaudement ici, & il y a un mois que vous êtes à vous morfondre dans le Palais de la Générale, qui ſe plaint de votre froideur.

VALERE.

Qui t'a dit cela ?

Me. ROBERT.

Et, parguenne, elle-même ; & qui m'a baillé un coup de poignard en m'avouant qu'elle vous aimoit.

VALERE.

Comment ! La Générale m'aime ? es-tu fou ?

Me. ROBERT.

Non, morgué, je ne le ſis pas ; mais j'ai penſé le devenir en apprenant cette nouvelle-là.

VALERE.

Va, mon pauvre Robert, on s'eſt moqué de toi. Je ne ſuis que d'aujourd'hui dans cette Iſle, & je n'ai vu la Générale qu'à la cérémonie du Triomphe, qui n'a pas ſeulement tourné ſes regards ſur moi.

Me. ROBERT.

Morgué ! je m'y perds ; &, ſi vous me dites vrai, il faut que j'aie rêvé tout ce que je

croyois que la Générale m'avoit dit tantôt. Morgué ! l'amour m'auroit-il fait tourner la cervelle d'une pareille magnière ?

VALERE.

Cela se pourroit bien ; & je t'avouerai moi-même que, dans l'impatience où je suis de trouver Julie, il me passe par la tête mille choses plus extravagantes les unes que les autres, & que j'ai toutes les peines du monde à ne m'y pas abandonner.

Me. ROBERT.

Sur ce pied-là, croyons donc que c'est un songe, ou bien qu'en me parlant de Valere, la Générale a voulu me parler de moi-même. Je me souviens qu'autrefois dans mon Village, quand je parlois de Margot, c'étoit souvent à Jacqueline que j'en voulois. L'Amour est comme çà inventif en inventions pour déguiser les déguisemens.

VALERE.

Que diable veux-tu dire ?

Me. ROBERT.

Il suffit, je m'entends bien. Adieu, je saurai bientôt à quoi m'en tenir. Si vous m'avez trompé, je vous la garde bonne.

SCENE VII.

VALERE, *ſeul.*

CE pauvre Maître Robert eſt fou aſſurément. Mais, après tout, le ſuis-je moins que lui ? Il ſe flatte, il eſt heureux. Il a du moins le plaiſir de connoître l'objet qu'il aime, de le voir ſans ceſſe : moi....

SCENE VIII.

LA GÉNÉRALE, JULIE *en Amazone*, VALERE.

VALERE.

MAIS quelqu'un s'approche d'ici ; c'eſt la Générale ſuivie d'une Amazone de ſa Cour.... Que vois-je ! Cette Amazone reſſemble bien au portrait que j'ai de Julie ; & je ſens dans mon cœur des tranſports qui me donnent la curioſité d'entendre leur converſation. J'eſpère en tirer quelque éclairciſſement ſur ma deſtinée.

(*Il ſe tire à l'écart.*)

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Approchez-vous, Valere, que je vous examine.

VALERE, *à part.*

Maître Robert avoit raiſon. O Ciel! je ſuis découvert.... Mais non, elle ne me regarde pas.... C'eſt à cette Amazone qu'elle adreſſe la parole.

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Oui, mon cher Valere, tout le monde vous prendroit à préſent pour la plus aimable de nos Amazones. Je ſens qu'il m'auroit été impoſſible de vivre ſans vous.

JULIE.

Je ne ſuis pas digne des tendres ſentimens que vous avez pour moi.

LA GE'NE'RALE.

Pourquoi ne cherchez-vous pas à les mériter? Parlez-moi franchement; ai-je une rivale heureuſe?

JULIE.

Je vous jure que vous n'avez pas une ſeule rivale; & cependant....

LA GE'NE'RALE.

Et cependant vous ne pouvez reconnoître mon amour?

JULIE.

Ce n'eſt pas la reconnoiſſance qui me manque.

LA GE'NE'RALE.

Que vous manque-t-il donc, ingrat, pour payer mes tendres ſentimens?

JULIE.

Ah! Madame, bien des choſes.

LA GE'NE'RALE.

O Ciel! Que d'indolence! Que de froideur!... Mais que me veut cette trompette?

SCENE IX.

LA GÉNÉRALE, JULIE, SÉVÉRIDE, VALERE *caché.*

LA GE'NE'RALE.

QU'eſt-ce qu'il y a de nouveau?

SE'VE'RIDE.

Ah! Madame, il vient d'arriver un grand malheur.

LA GE'NE'RALE.

Quoi donc! Que ſeroit-il arrivé?

SE'VE'RIDE.

Deux brigadieres de vos Troupes, Florinde & Céloniде....

LA GE'NE'RALE.

Vous m'intriguez.... Que leur eſt-il arrivé?

SE'VE'RIDE.

Elles viennent de ſe battre en duel.

LA GE'NE'RALE.

Et pour quel ſujet ?

SE'VE'RIDE.

Pour le droit d'ancienneté, qu'elles ſe diſputoient l'une & l'autre.

LA GE'NE'RALE.

Deux femmes ſe diſputer le droit d'ancienneté ! cela me ſurprend. Quoi qu'il en ſoit, y a-t-il bien eu du ſang de répandu ?

SE'VE'RIDE.

On les dit toutes deux bleſſées, mais légerement.

LA GE'NE'RALE.

Et les a-t-on arrêtées ?

SE'VE'RIDE.

Oui, Madame ; elles ſont actuellement dans notre Salle des Gardes.

LA GE'NE'RALE.

Tant mieux. Je vais, ſur le champ, m'informer à fond de leur querelle, & donner mes ordres pour que cette affaire n'ait point de ſuite. Attendez-moi ici, mon cher Valere.... Voici Martéſie qui vous tiendra compagnie.

SCENE X.

JULIE, NÉRINE, VALERE.

VALERE, *à part.*

Que viens-je d'entendre? Pourquoi appelle-t-on Valere cette jeune & charmante Amazone? Que je ſuis ravi de ce qu'elle porte mon nom! Tâchons de découvrir ſi c'eſt l'aimable Marſeilloiſe que je dois épouſer.... Elle eſt encore plus belle que le portrait, & cependant il m'avoit inſpiré la paſſion la plus vive.... Quel bonheur ſi c'étoit elle! Mais contraignons-nous; & pénétrons, s'il ſe peut, les ſentimens de ſon cœur; elle ne me connoît pas; & ce que je ſais de ſon aventure me donnera les moyens d'en apprendre le reſte.

NERINE, *bas à Julie.*

Madame, il me ſemble qu'on vous examine bien attentivement. L'erreur de la Générale ſe ſeroit-elle communiquée? & cette lorgneuſe-ci ne vous prendroit-elle point auſſi pour un homme?

VALERE, *à Julie.*

Permettez, charmante Julie...;

JULIE, *embarraſſée.*

Julie!... (*à part.*) Ah Ciel! je ſuis trahie! (*haut.*) Madame, vous vous méprenez....

VALERE.

Non, madame. Votre ſurpriſe ne m'en dit que trop; & je ne ſaurois, d'ailleurs, me méprendre ſur votre compte. Vous êtes trop aimable pour n'être pas reconnue aiſément.

JULIE.

Hé! mais.... Madame, d'où me connoiſſez-vous, s'il vous plait?

NERINE, *à part.*

Je me défie furieuſement de cette connoiſſance-ci.

VALERE, *à Julie.*

Belle Julie, j'ai reſté long-tems à Marſeille; je ſais que vous êtes de Gênes; je ſais encore que vous deviez épouſer un certain Valere....

JULIE.

Hélas! depuis mon malheur, je n'ai point entendu parler de lui.... Mais comment en aurois-je entendu parler? Depuis que j'ai été priſe par les Amazones, elles m'ont trainée de mers en mers; & ce n'eſt que depuis un mois que je ſuis ici. Encore ſi j'étois ſûre que Valere m'aimât, comme ſes lettres me l'ont voulu perſuader....

VALERE.

Valere vous adore, il a votre portrait; ce portrait a frappé ſes regards & ſon cœur, il n'aime que Julie.

JULIE.

Il n'aime que Julie! Ah! s'il n'aimoit que Julie, il l'auroit cherchée par toute la terre? Notre priſe devoit avoir fait aſſez de bruit pour l'animer à courir de rivage en rivage pour avoir de mes nouvelles; & peut-être, à la fin, ſeroit-il parvenu juſqu'ici.

NERINE.

Que je lui veux de mal à ce Monſieur Valere! Son pere a, dit-on, aſſez de bien pour armer toute une flotte; & il nous laiſſe ſécher dans une Iſle, où une jolie fille eſt aimable en pure perte! Que nous ſert d'avoir des charmes, ſi nous n'avons pas ici de quoi les mettre en uſage?

VALERE, *à Julie.*

Oſerai-je, Madame, vous demander ce que vous penſez de Valere?

JULIE.

Qu'exigez vous de moi, Madame?

VALERE.

Parlez, je vous en conjure.

JULIE.

Hé! mais, Madame, je crois que je ne penſe pas de Valere ce que devroit m'en faire penſer ſon indifférence.

VALERE.

Expliquez-vous de grace; achevez un diſcours qui enchanteroit Valere, s'il l'entendoit.

JULIE.

Puiſque vous ſavez nos affaires, je me flatte, Madame, que vous ne condamnerez pas le penchant que je ſentois pour un homme deſtiné à être mon époux. Je ne l'ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler : j'ai lu les lettres qu'il m'écrivoit; la beauté de ſon caractere y eſt peinte; & je ſuis plus ſenſible à la délicateſſe des ſentimens qu'à tout autre mérite.

VALERE, *ſe jettant aux genoux de Julie.*

Je ne ſaurois plus diſſimuler.... Mon bonheur eſt trop grand pour le cacher davantage.... Belle Julie, c'eſt Valere fidele, conſtant & charmé, qui a le plaiſir d'embraſſer vos genoux.

JULIE.

Vous, Valere! Ah! quel ſurprenant bonheur pour moi!

NERINE.

Ma foi! j'avois quelque ſoupçon que cette Amazone étoit de contrebande.

VALERE.

Mais, de grace, dites-moi, Madame, pourquoi je vous ai entendu nommer Valere.

NERINE.

Chut, c'eſt un myſtere galant que ceci.

JULIE.

J'étois traveſtie en homme, pour des raiſons que je vous dirai dans la ſuite, quand j'ai été priſe par les Amazones.

NERINE.

Et Madame, quand on l'a préſentée à la Générale, s'eſt donné votre nom; parce que, par hazard, il lui eſt venu le premier dans l'eſprit : vous devinez, ſans doute, comment ce hazard-là eſt arrivé.

JULIE.

Vous jugez, Valere, ſi l'on penſoit à vous.

NERINE.

La Générale prend Madame pour un joli homme; vous devinez bien encore la conſéquence de cette mépriſe.

JULIE.

Vous avez bien fait de vous déguiſer en femme : cet habit vous ſauvera de l'eſclavage, & nous procurera la facilité de nous voir.

VALERE.

Quels doux momens ſuivent tant de peines & d'inquiétudes!

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE.

VALERE.

Que la fortune me récompenſe bien des maux qu'elle m'a cauſés! (*Il baiſe la main de Julie.*)

NERINE, *bas, appercevant la Générale.*

Oui; mais la fortune a tort de prendre la Générale pour témoin de ces récompenſes-là.

LA GE'NE'RALE, *à part.*

Que vois-je? une Amazone inconnue baiſe la main de Valere! (*Bas à Julie.*) Ah! perfide Valere, vous me trahiſſez.

JULIE.

Moi, Madame!

NERINE, *à part.*

Nous allons voir bien du qui-pro-quo.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Quelle eſt cette Amazone qui vous parloit avec des geſtes ſi tendres?

JULIE.

C'eſt.... C'eſt une jeune perſonne de Gênes qui me demandoit des nouvelles de ſon pere.

NERINE.

Oui ; c'eſt un fort bon cœur de fille, dont vous ſeriez extrêmement contente, ſi vous la connoiſſiez telle qu'elle eſt.

LA GE'NE'RALE.

Je n'oſe éclater ; cependant je ſens bien qu'on me joue.

SCE'NE XII.

LA GÉNÉRALE, VALERE, JULIE, NÉRINE, CRISPIN en Amazone.

CRISPIN, *à part.*

OU diable eſt mon Maître ? Je le cherche par-tout ; j'ai les meilleures nouvelles du monde à lui donner.... Mais le voici. (*Haut.*) Réjouiſſez-vous, Seigneur Valere ; vous verrez enfin votre chere Julie ; on vient de m'aſſurer qu'elle étoit dans cette Iſle.

NERINE, *bas à Criſpin.*

Tais-toi, miſérable.

CRISPIN, *haut.*

Pourquoi me tairois-je ? Il n'y a perſonne ici de trop.

NERINE, *bas.*

Le bourreau !

CRISPIN, *haut.*

Apprenez....

NERINE, *bas à Criſpin.*

Apprenez, Monſieur le bavard, que vous parlez devant la Générale, & qu'il ne fait pas bon ici pour les Amazones de votre eſpece.

CRISPIN, *à part.*

Sur ce pied-là, plions bagage. (*Il ſort.*)

SCENE XIII.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Vous voyez, trompeur Valere, que je ſais, malgré vous, tous vos ſecrets.... Vous aimez cette Julie qu'on vous annonce avec tant de zele. On vous apprend devant moi qu'elle eſt dans cette Iſle, & je vois clair dans vos projets; il n'eſt plus queſtion de diſſimuler avec moi. Non, ingrat Valere, n'eſpérez pas que je ſois votre dupe.

NERINE, *à part.*

Elle a beau dire, elle ne peut pas manquer d'être la dupe du Valere qu'elle aime.

LA GE'NE'RALE, *bas à Julie.*

Ah! Valere, en vous déguiſant, je croyois vous fixer près de moi, & au contraire je vous procurois la liberté de chercher ma rivale!

JULIE.

Je vous répéterois cent fois que vous êtes dans l'erreur, ſans pouvoir vous le perſuader.

LA GE'NE'RALE.

C'eſt pouſſer trop loin une pareille négative. Je ne ſuis plus maîtreſſe de mon courroux... Holà, Gardes, qu'on l'arrête.

SCENE XIV.

LA GÉNÉRALE, JULIE, VALERE, NÉRINE, GARDES AMAZONES.

VALERE.

SI vous préparez quelque ſupplice à Valere, c'eſt moi.

NERINE, *bas.*

Autre étourdi!

LA GE'NE'RALE, *à Valere.*

Ah! tu es apparemment cette Julie, puiſque tu veux te faire arrêter pour Valere! Mais tu ſeras contente. Gardes, ôtez l'épée à cette Amazone. (*A Julie.*) Et toi, perfide Valere, retire-toi : je te laiſſerois peut-être punir ſuivant la rigueur de nos Loix, ſi tu étois une fois priſonnier; mais je me vengerai de toi ſur ma rivale. Qu'on la mene dans la priſon des Amazones.

(*Les Gardes emmenent Valere.*)

NERINE, *à part.*

Bon! on appelle cela enfermer le loup dans la bergerie.

JULIE.

Allons chercher les moyens de l'en tirer.

SCENE XV.

LA GÉNÉRALE, *ſeule.*

QUE je ſuis malheureuſe! Ah! Léandre, quelque part où tu ſois, que le Ciel me punit bien de t'avoir voulu trahir pour un ingrat, dans le tems que tu m'es plus fidele que jamais!

SCENE XVI.

LA GÉNÉRALE, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAdame, je viens vous avertir que Madame la Major de la Place va ſe rendre ici, où j'ai conduit les paſſagers de la priſe d'hier. J'ai fait mettre les Officiers & les Soldats aux arrêts juſqu'à nouvel ordre; & l'on a diſtribué les Matelots ſur les vaiſſeaux de la République.

LA GE'NE'RALE, *avec triſteſſe.*

Tu as bien fait.

Me. ROBERT.

Morgué! comme vous me dites cela triſtement!

LA GE'NE'RALE.

Ah! Maître Robert, je ſuis la plus malheureuſe perſonne du monde! Ce Valere, dont je t'avois parlé, en aime une autre que moi.

Me. ROBERT.

Comment! morgué, ce n'eſt donc pas un rêve que ce que vous m'avez dit tantôt.

LA GE'NE'RALE.

Et plût au Ciel que ç'en fût un! Le cruel aime Julie; &, pour m'en venger, je viens de la faire arrêter-

Me. ROBERT.

Oh! pour le coup, je ne ſais plus où j'en ſuis. Allez, Madame, ce Valere-là eſt un impertinent; &, ſi vous m'en croyez, vous vous en vengeriez autrement.

LA GE'NE'RALE.

Et comment?

Me. ROBERT.

Morgué! Si j'étois en votre place, je ne regarderois pas à la biauté; je prendrois queuque bon lourdaud qui vous aimît, là, tout à la franquette; &, pour peu que le cœur vous en diſe, j'en connois un.... qui,...

LA GE'NE'RALE.

Et qui ſeroit aſſez hardi ici pour m'aimer; & pour me manquer de reſpect au point?...

Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

Oh ! cé que j'en dis, ce n'eſt pas que j'en parle.... Mais queuquefois.... que ſait-on ?

LA GE'NE'RALE.

Non, Maître Robert, il n'y a ici perſonne aſſez téméraire pour oſer porter ſes deſirs juſqu'à moi ; & je le punirois rigoureuſement de la moindre idée qu'il auroit pu concevoir de me rendre ſenſible.

Me. ROBERT.

Oh ! je le ſais, morgué bian, qu'il n'y feroit pas bon de s'y frotter, & qu'il faut que ça vienne de vous. Parlons d'autre choſe. N'attendez-vous pas ici Madame la Major, pour voir les Eſclaves que vous voulez retenir & ceux que vous voulez renvoyer ?

LA GE'NE'RALE.

Non ; je n'ai pas l'eſprit aſſez tranquille pour cela. Dis à Madame la Major que je m'en repoſe ſur elle.

SCENE XVII.

Me. ROBERT, *ſeul.*

HÉ bien! Monſieur Me. Robert; vous voyez bien que vous êtes un ſot avec toutes vos idées ſaugornues. Allons, allons, congédiez-moi au plutôt votre amour, & qu'il n'en ſoit plus parlé.

SCENE XVIII.

LA MAJOR, Me. ROBERT.

Me. ROBERT.

MAIS voici Madame notre Major.

LA MAJOR.

Hé bien! Me. Robert, tu n'as pas encore averti notre Générale?

Me. ROBERT.

Pardonnez-moi, Madame : mais, comme elle ſe trouve fatiguée, elle vous prie de faire ſeule la revue des priſonniers, & de garder ou de renvoyer ceux que vous jugerez à propos.

LA MAJOR, *bas.*

Ouais! notre Générale, depuis un tems, me paroît bien indifférente ſur ſon pouvoir! s'en laſſeroit-elle? (*Haut.*) Oh! parbleu, ſi j'en ſuis la Maitreſſe, je n'en garderai guere. Le ſort de ces malheureux me fait pitié. Quoique Major, j'ai le cœur tendre. Où ſont-ils?

Me. ROBERT.

Les voici.

(On amene les priſonniers.)

SCENE XX.

LA MAJOR, Me. ROBERT, UN PETIT-MAITRE, UN PROCUREUR, UN POETE, UN APOTHICAIRE, Pluſieurs Acteurs d'un Opéra de Campagne.

Le Petit-Maître file avec une quenouille.

Le Procureur coud du linge.

Le Poëte carde de la laine.

L'Apothicaire fait de la tapiſſerie.

Un autre Perſonnage fait des nœuds.

Les Acteurs de l'Opéra de Campagne font diverſes autres bagatelles.

Me. ROBERT *continue.*

JE leur avois donné à chacun leur tâche, comme vous voyez, pour connoître à quels métiers ils ſont propres; mais il me paroît qu'ils n'ont pas encore fait beaucoup de beſogne.

LA MAJOR.

En effet; & je m'apperçois que le vaiſſeau que nous avons pris étoit chargé d'aſſez mauvaiſe marchandiſe.

Me. ROBERT.

Voici la liſte de leurs noms & ſur-noms: je vais les appeller, & vous pourrez les interroger tour-à-tour. (*Il lit.*) Bonaventure Papillotin de Lorgnenville.

LORGNENVILLE.

Me voilà.

LA MAJOR.

Ton état?

LORGNENVILLE.

Garçon.

LA MAJOR.

Ton Pays?

LORGNENVILLE.

Paris.

LA MAJOR.

Ton métier?

LORGNENVILLE.

Petit-Maître.

LA MAJOR.

De robe, ou d'épée?

LORGNENVILLE.

Amphibie.

LA MAJOR.

Condamné à filer la quenouille.

Me. ROBERT *lit.*

Yves Fiacre Cornardet.

CORNARDET.

Me voici.

Me. ROBERT.

Cornardet! oh! pargué, celui-là ſera marié à coup ſûr.

CORNARDET.

Hélas! il n'eſt que trop vrai.

LA MAJOR.

Ton Pays?

CORNARDET.

Je ſuis Manceau.

LA MAJOR.

Ton métier?

CORNARDET.

Procureur.

LA MAJOR.

Nous n'avons pas beſoin ici de Procureur; tout s'y juge militairement. As-tu été pris avec ta femme?

CORNARDET.

Non; avant de m'embarquer, je l'avois fait enfermer par Arrêt de la Cour.

LA MAJOR.

Tu as fait enfermer ta femme! Aux galeres.

CORNARDET.

Quel diable de Pays eſt-ce ici?

LA MAJOR.

Allons, à d'autres.

Me. ROBERT *lit.*

Anonyme de Peſtenville.

LA MAJOR.

Ton état?

PESTENVILLE.

Veuf.

Me. ROBERT.

Tant mieux.

LA MAJOR.

Ton Pays?

PESTENVILLE.

Normand.

Me. ROBERT.

Tant pis.

LA MAJOR.

Ton métier?

PESTENVILLE.

Poëte ſatyrique.

LA MAJOR.

Poëte ſatyrique! Condamné à la baſtonnade.

PESTENVILLE.

Mais, Madame, j'en ai déjà reçu dans mon Pays.

LA MAJOR.

Cela te paroîtra moins étrange.

Me. ROBERT *lit.*

Gabriel Poupin. Oh! celui-là eſt garçon, ſans doute?

POUPIN.

Vous l'avez dit.

LA MAJOR.

Ton Pays?

POUPIN.

Touloufin.

LA MAJOR.

Ton métier?

POUPIN.

Rien.

Me. ROBERT.

Rien! Hé, morgué, voilà un métier qui ne paroît pas propre à grand'choſe.

LA MAJOR.

Condamné à faire des nœuds.

POUPIN.

Oh! pour cela j'en fais à merveille.

Me. ROBERT *lit.*

Fleurant Cuirace Canon.

CANON.

C'eſt votre petit ſerviteur.

LA MAJOR.

Canon! diable, voilà un nom bien guerrier. Eſt-ce que vous êtes bombardier?

CANON.

Non, Madame; Apothicaire, pour vous ſervir.

LA MAJOR.

Ah fi!

CANON.

J'ai un ſecret merveilleux pour rafraîchir les Dames.

Me. ROBERT.

Nos Amazones ne prennent point leurs rafraîchiſſemens chez les Apothicaires.

LA MAJOR.

Allons, allons: renvoyé, tout au plutôt. Mais finiſſons. Qui ſont ces autres?

Me. ROBERT.

C'eſt une rapſodie d'un Opéra de Campagne, compoſé de chant & de danſe.

LA MAJOR.

Je les renverrai en France; il y a là des Académies de muſique qui ont grand beſoin d'être recrutées.

Me. ROBERT.

Ne gardez vous pas les femelles?

LA MAJOR.

Eh ! ventrebleu, qu'en faire dans nos troupes? Nous n'avons pas ici de Financiers à mettre à contribution.

Me. ROBERT.

Eh ! morgué, Madame, puiſque vous en renvoyez tant, que ferez-vous ici de ces trois ou quatre malotrus que vous avez condamnés ?

LA MAJOR.

Je leur donne grace à tous.

Me. ROBERT.

Quoi ! ſans rançon, Madame ?

LA MAJOR.

Sans rançon.

Me. ROBERT.

C'eſt, morgué, bian dit; les Danſeurs nous la paieront en cabrioles. Allons, mes enfans, réjouiſſez-vous d'être tombés en ſi bonnes mains; & baillez-moi ici un petit plat de votre métier, pour faire paſſer mon chagrin.

DEUXIEME

DIVERTISSEMENT.

UNE ACTRICE de l'Opéra. N°. 4.

IL n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

L'oiſeau dans la plus riche cage,
Par la triſteſſe eſt tourmenté:
Il nous chante, dans ſon ramage:
Il n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

Lorſque l'on eſt dans l'eſclavage,
Par les plaiſirs eſt on flatté?
Non; tout bleſſe, rien ne ſoulage,
On hait juſques à la beauté.
Dans l'hymen le plus ſouhaité
On penſe ſouvent au veuvage.
Il n'eſt point de félicité,
Sans la charmante liberté,
Liberté, liberté, liberté.

ENTRÉE

De Danſeurs de l'Opéra.

UN ETRANGER. N°. 5.

Des Amazones, à jamais,
Honorons la mémoire;
Chantons, chantons leur gloire;
Publions par-tout leurs bienfaits.

CHOEUR.

Chantons, chantons leur gloire;
Publions par-tout leurs bienfaits.

UN ETRANGER.

Pour relever l'éclat de ce Sexe charmant,
Qui fait de l'univers le plus digne ornement,
Que chacun de nous s'humilie;
A notre honte, rappellons,
Dans tous les états de la vie,
Combien peu nous valons.

ENTRÉE

d'Eſclaves qui ſe réjouiſſent d'avoir recouvré la liberté.

VAUDEVILLE. N°. 6.

UNE AMAZONE.

DANS notre Iſle on conduit ſouvent
Des Eſclaves de peu de miſe ;
Et par douzaines on les prend,
Sans tirer les frais de la priſe.
Oh ! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe !

UNE ACTRICE *de l'Opéra.*

Un petit Maître chantonnant
Chez le Sexe s'impatroniſe ;
Il promet toujours hardiment,
Et jamais il ne réaliſe.
Oh ! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe !

II. ACTRICE.

En amour un Gaſcon Normand
Ne prônoit que ſa vaillantiſe ;
Sa Maitreſſe, au même moment,
Chantoit ſur le gazon aſſiſe :
Oh ! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe !

III. ACTRICE.

Le jour de la noce ſouvent
Femme croit mari qui ſe priſe;
Mais le lendemain on l'entend
Se récrier, avec ſurpriſe:
Oh! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe!

UNE JEUNE ACTRICE.

Je veux avoir plus d'un amant
Pour en décider ſans mépriſe:
Loin de blâmer étourdiment,
Je veux voir, avant que je diſe:
Oh! que les hommes d'à-préſent
Sont pietre marchandiſe!

ENTRÉE GÉNÉRALE.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA GÉNÉRALE, *ſeule.*

O Ciel! dans quelle triſte ſituation me trouvé-je aujourd'hui? Valere, que j'avois fait déguiſer en femme, vient d'être reconnu & arrêté par les Amazones qui l'avoient pris ſur mer; & je me vois obligée de faire aſſembler le Conſeil de guerre pour le condamner moi-même ſelon la rigueur de nos Loix. Ah! malheureuſe Angelique! verras-tu périr un homme dont ton amour a fait tout le crime! Que dis-je? un homme, dont les traits te rappellent ſans ceſſe l'image de Léandre que tu as tant aimé! Ah! Je ne pourrai jamais conſentir à ſa perte! Je ſais que je puis lui faire grace, après l'avoir condamné : mais il faut que quelqu'une de nos Amazones me la demande; & c'eſt ce qui m'a fait tirer de priſon cette Julie dont ſon cœur eſt épris. Cruelle extrémité! Faut-il que j'aie recours à ma rivale, pour ſauver l'ingrat que j'aime!

SCENE II.

LA GÉNÉRALE, MARTON.

LA GE'NE'RALE.

HÉ bien ! Trompette, avez-vous ſonné par tout l'aſſemblée du Conſeil ?

MARTON.

Oui, Madame ; & me voilà bientôt à la fin de ma courſe. Cependant je vous donne avis qu'on vient de découvrir une flotte inconnue, qui faiſoit voile vers cette Iſle.

LA GE'NE'RALE.

Une flotte inconnue ! Que pourroit-ce être ? Je vais donner ordre qu'on l'aille reconnoître, & faire redoubler par tout la Garde. Cependant ne vous éloignez pas, en cas d'alarme.

SCENE III.

MARTON, *ſeule.*

OUais ! Notre Générale me paroît bien indifférente ſur la nouvelle que je lui apporte ! Se laſſeroit-elle d'avoir une Armée de femmes à commander ? Cela ſe pourroit bien ; car la ſubordination eſt ſouvent bleſſée parmi des troupes qui n'aiment pas l'obéiſſance, & qui ne ſauroient écouter ſans répondre. Quoi qu'il en ſoit, achevons de ſonner l'Aſſemblée du Conſeil.

SCENE IV.

MARTON, CRISPIN *en femme.*

CRISPIN, *à part.*

JE ſuis curieux de ſavoir ce que ſignifie ce bruit de trompette que j'entends depuis un quart-d'heure. Si c'eſt pour aller combattre, je ſuis déjà mort. Ces chiennes d'Amazones ne ſauroient-elles demeurer un moment en repos ?

MARTON, *à part.*

Voilà une plaiſante Amazone! & la République a fait-là une jolie acquiſition!

CRISPIN, *à part.*

Voici la ſonneuſe.... à ſon aſpect je me ſens ému fortement. Mais.... oui, c'eſt.... c'eſt ma femme Marton. Courons l'embraſſer. Mais, non; je vois qu'elle ne me reconnoît pas; profitons de ſon ignorance pour ſavoir un peu quelle vie elle a menée depuis notre ſéparation. (*Haut.*) Madame, comme je ſuis une jeune Amazone nouvellement enrôlée, je prends la liberté de vous demander votre nom.

MARTON.

Je m'appelle Tintamarre.

CRISPIN, *à part.*

Qu'elle eſt bien nommée! Sa marreine la connoiſſoit.

MARTON.

Et je ſuis Trompette de la Générale.

CRISPIN, *à part.*

On ſait ici diſtribuer judicieuſement les emplois. (*Haut.*) C'eſt apparemment à cauſe de votre humeur pacifique qu'on vous a donné cette charge.

MARTON.

Voulez-vous que je vous régale d'une petite fanfare ? (*Elle ſonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Quartier, Madame, quartier; je n'ai pas les oreilles ſi belliqueuſes que vous : je n'ai été bercé qu'avec le ſon des muſettes.

MARTON.

Fi ! quel goût dépravé pour une Amazone ! Nos muſettes, ici, ſont les tambours; & nos brunettes, les volées de canons.

CRISPIN.

Pour moi, Madame, je n'ai pas encore oſé regarder un canon en face.

MARTON.

Il faudra pourtant bien que vous vous accoutumiez à leur phyſionomie, ſi vous voulez vous avancer dans nos troupes.

CRISPIN.

En vérité, Madame Tintamarre, je n'ai point d'ambition. Je ne crois pas que je puiſſe jamais me pouſſer comme vous.

MARTON.

Vous avez pourtant un teint qui ſemble avoir été enfumé par l'artillerie.

CRISPIN.

Je vous jure que mon teint a toujours été fort conſervé.... Mais, Madame, vous, qui paroiſſez ſi attachée aux goûts de la République, n'auriez-vous point, par excès de zele, travaillé à ſa propagation ?

MARTON.

Qu'entendez-vous par-là ?

CRISPIN.

J'ai ouï dire, ou lu, que les Amazones faiſoient tous les ans des détachemens de femmes vers leurs voiſins, pour y aller emprunter les ſecours néceſſaires pour empêcher leur Iſle de manquer ; & que, des fruits qui en revenoient, elles gardoient les filles & renvoyoient les garçons à leurs peres. Parlez-moi ſincérement, Madame Tintamarre, n'avez-vous jamais été détachée pour aller à ces ſortes d'expéditions ?

MARTON.

Bon ! ce que vous nous débitez là ne concerne que les Amazones du tems paſſé : les modernes agiſſent d'une maniere bien oppoſée ; elles n'ont aucun commerce avec les hommes...

CRISPIN, *bas.*

Ah ! je reſpire.

MARTON.

Mais vous m'arrêtez ici trop long-tems ;

laiſſez-moi exécuter les ordres qui me ſont donnés. (*Elle ſonne de la trompette.*)

CRISPIN, *l'arrêtant.*

Communiquez-moi vos ordres, je vous prie.

MARTON.

De faire aſſembler le Conſeil, pour juger un homme qui s'eſt déguiſé en femme.

CRISPIN, *allarmé.*

Que lui fera-t-on?

MARTON.

On lui caſſera la tête, ſimplement.

CRISPIN.

Ah! barbare Marton! Ah! malheureux Criſpin....

MARTON.

Criſpin! Qu'entends-je? & que vois-je? Oui; malgré ce déguiſement, je le reconnois; c'eſt lui, c'eſt mon mari.

CRISPIN, *pleurant.*

Oui, qui paſſera bientôt ſimplement par les armes, ſi vous n'avez pitié de lui.

MARTON.

Mon pauvre Criſpin, comment es-tu débarqué dans cette Iſle? Fais-moi un long récit de tes aventures.

CRISPIN.

Il eſt bien tems de demander des récits, quand il faut tout mettre en action pour me dérober à la Juſtice de vos chiennes d'Amazones. Allons donc, ma chere Madame Tintamarre, vous devez avoir ici du crédit, vous qui êtes dans un poſte qui fait tant de bruit; ne ſavez-vous pas quelque moyen pour me ſauver ?

MARTON.

Oh ! oui. Toutes les Amazones ont, chacune pendant leur vie, le privilége de donner la grace à un homme coupable.

CRISPIN, *riant.*

Ma chere Marton, je compte ſur votre privilége.

MARTON.

Je l'ai employé une fois en faveur d'un jeune Officier.

CRISPIN.

En faveur d'un jeune Officier ? Je ſuis perdu! Mais voyez parmi vos Compagnes s'il n'eſt pas encore de privilége à concéder.

MARTON.

Tous les priviléges ſont remplis.

CRISPIN.

Ne me voilà pas mal ! (*Bas.*) Ah coquine ! ſi je rechappe de ce danger, tu me paieras le jeune Officier.

MARTON.

Le ſecret unique qui me reſte pour te ſouſtraire à la ſévérité de nos Loix, c'eſt de te conſeiller d'ôter promptement cet habit d'Amazone & de reprendre le tien.

CRISPIN.

Je l'ai auſſi ſur moi.

MARTON.

Et je te ferai paſſer pour un Eſclave oublié dans la derniere revue.

CRISPIN.

Soit ; je ne ſerai pas long-tems à ma toilette.

MARTON.

Adieu. Je te quitte, de peur qu'on ne nous trouve enſemble, & que l'on ne me croye d'intelligence avec toi ; & je vais achever ma courſe.

(Elle s'en va ſonnant de la trompette.)

SCENE V.

CRISPIN, *ſeul.*

AH! Madame Tintamarre, je vous la garde bonne! Cependant, ſans elle, je n'avois plus de tête.

SCENE VI.

SÉVÉRIDE, DEUX GARDES, CRISPIN.

CRISPIN.

MAIS que vois-je? Ah! je ne la porterai pas loin: & voilà une ronde Majore féminine qui ne vient pas à moi dans un bon deſſein.

LA PREMIERE GARDE.

Doucement, l'ami; il n'eſt pas néceſſaire de vous déshabiller. Ce n'eſt pas de ce moment qu'on a des ſoupçons contre vous; & je vous arrête de la part de la République.

CRISPIN,

Madame, vous ne me trouvez déguiſé qu'à moitié; on ne doit pas me faire mourir tout-à-fait.

SE'VE'RIDE.

SE'VE'RIDE.

Vous direz vos raiſons dans le Conſeil.

CRISPIN.

Meſdames, je retiens votre privilége, & quelqu'une de vous ne l'a pas encore donné.

SE'VE'RIDE.

Bon! bon! des privileges! Il n'eſt pas mal, de tems en tems, de faire des exemples. Gardes, qu'on l'emmene.

(*Les Gardes emmenent Criſpin.*)

SCENE VII.

SÉVÉRIDE, *ſeule.*

VOilà encore un plaiſant magot pour oſer eſpérer que quelqu'une de nos Amazones demande ſa grace! Elles ſavent mieux garder leur biſque pour ne la prendre que bien à propos. Mais voici l'heure du Conſeil; allons y prendre ſéance.

SCENE VIII.

(*On ouvre une ferme, & les Amazones paroiſſent aſſemblées.*)

LA GÉNÉRALE, LA MAJOR, SÉVÉRIDE, Pluſieurs Amazones.

LA GE'NE'RALE.

BRaves Compagnes de Bellonne, généreuſes Amazones, vous ſavez le ſujet qui nous aſſemble ici. Un jeune homme, ayant rencontré ſa maitreſſe ſur nos terres, s'eſt déguiſé en femme pour la voir plus facilement, & éviter en même tems l'eſclavage. Voilà le fait, c'eſt à vous à juger.

LA MAJOR.

Nous avons des Loix; il faut les ſuivre.

SE'VE'RIDE.

Je conclus à la mort.

PREMIERE AMAZONE.

Et moi de même.

SECONDE AMAZONE.

Et moi.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer le criminel.

SCENE IX.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, JULIE en Amazone.

SE'VE'RIDE.

LE voici.

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Approchez, quel eſt votre nom?

JULIE.

Valere.

LA GE'NE'RALE.

On vous accuſe d'avoir déguiſé votre Sexe?

JULIE.

Je ne m'en défends pas.

LA GE'NE'RALE, *alarmée.*

Vous nous répondrez, ſans doute, que vous ne ſaviez pas les Loix du Pays; & vous rejetterez votre crime ſur celle qui vous a conſeillé de vous déguiſer?

JULIE.

Toutes les gênes du monde ne ſeroient pas capables de tirer de moi un tel ſecret; &, ſi je n'ai pu répondre à ſes bontés, du moins je ne ternirai point ſa gloire.

LA GE'NE'RALE, *alarmée.*

On dit que vous aimez Julie?

JULIE.

Moi, aimer Julie! Elle qui cauſe aujourd'hui l'infortune de Valere, & qui l'expoſe.... (*A part.*) Mais je me trahis moi-même. (*Haut.*) Faites-moi périr; c'eſt tout ce que je demande.

LA GE'NE'RALE.

Faites entrer Julie.

SCENE X.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, VALERE & JULIE en Amazones.

SE'VE'RIDE.

LA voilà.

LA GE'NE'RALE, *à Valere.*

Amazone, avancez. Connoiſſez-vous Valere?

VALERE.

Comme moi-même.

LA GE'NE'RALE.

L'aimez-vous?

VALERE.

Non.

LA GE'NE'RALE.

Vous n'aimeriez point Valere ? Seroit-il poſſible ?

VALERE.

Non, je n'aime, je n'adore que Julie.

LA GE'NE'RALE.

Comment ! Vous êtes amoureuſe de vous-même ?

LA MAJOR.

Elle n'eſt pas la ſeule.

LA GE'NE'RALE.

Je croyois pourtant Valere l'objet de tous vos vœux.

VALERE.

J'eſtime ſi peu Valere, que je vous demande ſa mort.

LA GE'NE'RALE.

Elle n'eſt pas éloignée, puiſqu'il eſt déjà condamné. Mais je vous avouerai que j'attendois plus de généroſité de votre part; je vous aurois accordé ſa grace, ſi vous me l'aviez demandée.

VALERE.

Hé ! quand Valere perd tout ce qu'il aime, qu'a-t-il beſoin de la vie ?

LA GE'NE'RALE, *à Julie.*

Valere, ſont-ce vos ſentimens ?

VALÉRE.

Oui, Madame; & je vous avouerai....

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas à vous que je parle; c'eſt à Valere.

VALERE.

Quoi! Madame, eſt-il poſſible que vous puiſſiez être ſi long-tems dans l'erreur? & que vous ne connoiſſiez pas que je ſuis Valere, & Madame, Julie?

LA GE'NE'RALE.

Quoi! Vous voulez encore m'en impoſer?

LA MAJOR.

Eh! parbleu, Madame la Générale, c'eſt vous qui vous abuſez vous-même. Je vois bien que je m'y connois mieux que vous. Tenez, voilà ſûrement Valere, & voilà Julie. Les Majors ne ſe trompent pas en hommes.

LA GE'NE'RALE.

Seroit-il poſſible? Ah! que je ſuis confuſe d'une telle mépriſe!

LA MAJOR.

Ce qui m'étonne le plus, c'eſt de voir qu'un Conſeil auſſi éclairé ait pu ſi long-tems s'y méprendre.

LA GE'NE'RALE.

Hé bien! Meſdames, que ferons-nous à tout ceci? Recommencerons-nous la procédure contre le véritable Valere?

LA MAJOR.

Ma foi! ce ſeroit dommage. Son intrépidité m'a charmée; j'aime les braves gens.

SCENE XI.

LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, VALERE & JULIE *habillés en Amazones*, CRISPIN *à moitié habillé en Amazone.*

SE'VE'RIDE.

MEſdames, voici encore un coupable du même crime; un homme qui s'étoit auſſi déguiſé en femme.

LA MAJOR.

Dieu me damne, voilà une bonne figure! oh! ſon procès eſt tout fait à celui-là.

CRISPIN, *en tremblant.*

Serviteur à toute l'honorable Compagnie. Meſdames, vous voyez un pauvre diable qui a toujours eu tant de vénération pour votre

Sexe, qu'il a ſouhaité mille fois d'être femme ; mais, ne pouvant y parvenir, il a tâché de pouvoir vous reſſembler du moins par quelque endroit ; & c'eſt ce qui m'a fait prendre cet habit.

LA GE'NE'RALE.

Qui es-tu ?

CRISPIN.

Je me nomme Criſpin, valet du Seigneur Valere, & mari de Madame Tintamarre.

LA GE'NE'RALE.

Comment ! ta femme eſt au ſervice de la République ?

CRISPIN.

Oui, Madame ; c'eſt elle qui a l'honneur de trompetter pour vous.

LA GE'NE'RALE.

Et tu venois ici, ſans doute, dans le deſſein de nous enlever ta femme ?

CRISPIN.

Oh ! point, je vous aſſure ; & j'en aurois dix de ſon humeur que je vous prierois de les garder toutes.

LA MAJOR.

Meſdames, voilà deux coupables du même crime ; il n'en faut faire périr qu'un, & faire grace à l'autre. Voyons, à la pluralité des voix, lequel nous ferons mourir.

CRISPIN.

Ah! ce ſera moi ſans doute; & je n'aurai pas une voix en ma faveur.

LA MAJOR.

Que ſais-tu?

CRISPIN.

C'eſt que, dans mon Pays, lorſque deux femmes plaident l'une contre l'autre, la plus jolie eſt toujours ſûre de gagner ſon procès.

LA GE'NE'RALE.

Ce n'eſt pas ici de même.

CRISPIN.

Non, quand il s'agit de juger des femmes. Tenez, Meſdames, pour qu'il n'y ait point de tricherie, qu'on nous faſſe tirer à la courte-paille.

SCENE XII.

Me. ROBERT, LA GÉNÉRALE, LES ACTEURS de la Scene précédente.

Me. ROBERT.

AH! palſangué, Meſdames, voilà de belles affaires! Tout eſt perdu; ſongez à vous. Une armée de jeunes gens de toutes Nations vient

de faire une deſcente dans votre Iſle, ſans que les Amazones de Garde aient oſé ſeulement ſe mettre en défenſe.

LA GE'NE'RALE.

Ah! qu'entends-je? Meſdames, ſuſpendons le jugement de ces criminels, & courons vîte aux armes. Faites ſonner par tout l'alarme. Battez, tambours; ſonnez, trompettes.

SCENE XIII.

LES ACTEURS de la Scene précédente, MARTON.

MARTON.

Bon! Madame, il eſt bien tems, à l'approche de cette armée qui porte pour étendard un Amour triomphant entouré de cœurs percés de fleches! Les trois quarts de vos Amazones ont déjà déſerté, & ſe ſont allées rendre priſonnieres de guerre.

LA MAJOR.

Ah, tête! ah, ventre! ah, mort!

MARTON.

Hé! Madame la Major, ne jurez pas tant; & ſongez, vous-même, à vous rendre.

LA MAJOR.

Moi, me rendre ſans combattre! Oh! les ennemis verront que je ne me rends pas ſi aiſement.

SCENE XIV.

LES ACTEURS de la Scéne précédente; NÉRINE.

NERINE.

RAſſurez-vous, Meſdames; l'armée ennemie que je viens de reconnoître, n'eſt compoſée que de jeunes amans raſſemblés de toutes parts, qui viennent ici réclamer leurs Maitreſſes; & leurs intentions ſont ſi bonnes, qu'avant que de répandre du ſang, ils vous envoient un Député pour vous faire des propoſitions de paix.

Me. ROBERT.

Allons, morguè; ça eſt bien naturel.

LA GE'NE'RALE.

Où eſt ce Député? Meſdames, il le faut écouter.

SCENE XV. ET DERNIERE.

LÉANDRE, LA GÉNÉRALE, LE CONSEIL, Me. ROBERT, JULIE, VALERE, MARTON, NÉRINE, CRISPIN.

NERINE.

LE voici que j'ai conduit moi-même juſqu'ici.

LA GE'NE'RALE, *à part, & mettant la main devant ſon viſage.*

Que vois-je ?

LA MAJOR.

Qu'avez-vous donc, Madame la Générale ? Eſt-ce que vous vous trouvez mal ?

LE'ANDRE.

Illuſtres Amazones, une armée triomphante, conduite ici ſous les étendards de l'Amour, bien loin de vouloir abuſer de ſa victoire, vient vous demander des fers. Oui, Meſdames, à l'aſpect de tant de beautés, les vainqueurs ſe confeſſent vaincus, & ne veulent oppoſer à vos armes redoutables que des ſoupirs. Je parle au nom de ceux qui m'ont député

vers vous ; car, pour moi, j'avouerai qu'après la perte que j'ai faite du plus digne objet qui fût jamais ſous les Cieux, je ne puis avoir déſormais que de l'eſtime pour toutes les autres ; & ſi je perds l'eſpoir de retrouver parmi vous ma chere Angélique, que je cherche depuis ſi long-tems, ces lieux ſeront bientôt arroſés de mon ſang.

LA GE'NE'RALE, *ou Angélique, ſe découvrant.*

Ah ! Léandre !

LE'ANDRE.

Qu'entends-je ? Que vois-je ? c'eſt elle même ! Je ſuis ſi tranſporté, que je ne puis parler.

CRISPIN, *étant ſon cotillon.*

Vivat. Voilà toute la procédure au néant.

Me. ROBERT.

Comment, morgué ! Ma veuve a des culottes !

CRISPIN.

Oui, mon cher ami. Peu s'en eſt fallu que Madame Tintamarre n'ait été veuve de moi.

LA MAJOR.

Que veut dire ceci, Madame la Générale ? Il me ſemble que vous molliſſez ?

LA GE'NE'RALE.

Je retrouve Léandre ; je ne ſuis plus à moi-même.

LE'ANDRE.

Ah, belle Angélique!

JULIE.

Ah, Valere!

CRISPIN.

Ah, Marton!

MARTON.

Ah, Criſpin!

LA MAJOR.

Hé quoi! Je n'entends de tous côtés que des ſoupirs. Quelle foibleſſe! Ainſi donc la République ne vit plus qu'en moi. Mais je me ſens encore aſſez de vigueur pour en ſoutenir, moi ſeule, tous les droits. Oh! çà, Monſieur le Député, capitulons un peu enſemble.

LE'ANDRE.

Vous pouvez nous dicter des loix; toute notre armée eſt prête d'y ſouſcrire, & n'a point d'autre ambition que de vivre avec vous dans une amoureuſe union, que rien ne pourra jamais troubler.

CRISPIN.

Ma foi, Madame la Major, il faut ſe rendre à cela. Heureuſement j'ai ſur moi de l'encre & du papier, & je vais écrire les articles de la capitulation.

LA MAJOR.

Non, non; avec moi la parole vaut le jeu. *Primò.* Point de ſubordination entre le mari & la femme.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Secundò. Les femmes pourront étudier, avoir leurs Colléges & leurs Univerſités, & parler Grec & Latin.

LE'ANDRE.

Accordé.

Me. ROBERT.

Tatigué, que j'allons voir de Docteurs féminins!

LA MAJOR.

Tertiò. Elles pourront commander les armées, & aſpirer aux Charges les plus importantes de la Juſtice & de la Finance.

LE'ANDRE.

Accordé.

LA MAJOR.

Ultimò. Nous voulons qu'il ſoit auſſi honteux pour les hommes de trahir la foi conjugale, qu'il l'a été juſqu'ici pour les femmes; & que ces Meſſieurs ne ſe faſſent pas une gloire d'une action dont ils nous font un crime.

CRISPIN.

Diantre! Voilà un article que les Dames ont ſouvent mis ſur le tapis; & je crains qu'il ne ſoit encore débattu.

LE'ANDRE.

Non, non; nous accordons tout.

LA MAJOR.

A ces conditions vos troupes peuvent entrer ici, tambour battant, mêche allumée.

DIVERTISSEMENT.

MARCHE D'AMANS.

UN AMANT. N°. 7.

TAmbour battant, mèche allumée;
Une belle mene un amant,
Tant qu'elle n'eſt point animée
Du feu qui cauſe ſon tourment;
Mais, d'abord qu'elle eſt enflammée,
Soudain, par un juſte retour,
Le galant la mene à ſon tour
Tambour battant, mèche allumée.

ENTRÉE.

I. VAUDEVILLE.

UN AMANT. N°. 8.

TErminons enfin nos alarmes:
Goûtons les momens pleins de charmes,
Que nous assure un si beau jour.
Que la paix regne sur la terre;
Rendons en graces à l'Amour,
Qui vient de terminer la guerre.
Relon ton plon, toure loure,
Toure loure lirette:
Sonnez, trompette;
Battez, tambour.

UNE AMAZONE.

L'Espagnol discret, quand il aime,
Voudroit se cacher à lui-même
Le tendre secret de son cœur.
Le François, épris d'une belle,
N'en est pas plutôt le vainqueur,
Qu'il court publier la nouvelle.
Relon ton plon, toure loure,
Toure loure lirette:
Sonnez trompette;
Battez, tambour.

II. VAUDEVILLE.

FINETTE. N°. 9.

Lorſque le Sexe féminin
Querelle avec le maſculin,
La paix eſt facile à conclure:
En les faiſant changer de ton,
L'Amour, qui ſait la tablature,
Les met bientôt à l'uniſſon.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Frere Philippe, faux prudent,
Fait croire en vain à ſon enfant
Que fille jolie eſt une oie:
L'adoleſcent, tout ſot qu'il eſt,
En la voyant, pâme de joie;
C'eſt le ſeul oiſeau qui lui plaît.
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

En vain la ſévere maman,
Du devoir fâcheux truchement,
Du matin au ſoir moraliſe;
Car, tandis qu'elle prêche, hélas!
Le tendron qu'elle tyranniſe,
Aſſez ſouvent chante tout bas:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Un jour certain grave Avocat;
A ſon épouſe, ſans éclat,
Conſeilloit de fuir le ſcandale:
Il touſſa, quand il eut tout dit.
A ſa triſte mercuriale
Sa femme gaiement répondit:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Un jour le vigneron Lucas,
Tenant en main ſon échalas,
Se promenoit ſous une treille;
Il trouva la jeune Fanchon;
Il s'en fut lui dire à l'oreille:
Ne lanternez plus, mon bouchon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon,
Pour la fillette;
Minette, minon.

Quoi! toujours d'un air d'Opéra
La fade Tircis m'ennuiera!
Il ne ſort point de la brunette.
Vive Colin! j'aime le ton
Qu'inceſſamment il me répète;
Il ne ſait que cette chanſon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;

Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon.

Vainement mon Maître à chanter
Les Cantates vient me vanter,
Et ſur leur prix aime à s'étendre;
Je n'entends rien à ſa leçon.
Jamais je ne ſaurai comprendre
Que le goût de cette chanſon:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la fillette;
Minette, minon,

CLORINDE.

J'entends prôner que les amans
Trahiſſent par fois leurs ſermens,
Quand leur cœur a ce qu'il deſire;
Il faut les craindre, me dit-on;
Mais, quoi que l'on en puiſſe dire,
Je veux voir ſi l'on a raiſon.
La fillette
Eſt faite

Pour le garçon ;
Minon, minette ;
Et le garçon
Pour la fillette ;
Minette, minon.

Me. TINTAMARRE.

A préſent que le féminin
S'accorde avec le maſculin,
Chez l'Amour on verra la preſſe.
J'irai dans chaque carrefour,
Raſſemblant toute la Jeuneſſe,
Publier au ſon du tambour ;
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon ;
Minon, minette ;
Et le garçon
Pour la fillette ;
Minette, minon.

AU PARTERRE.

Meſſieurs, nos ſoins & nos deſirs
N'ont pour objet que vos plaiſirs,
C'eſt tout ce qui nous intéreſſe ;
Puiſſe le Parterre content,

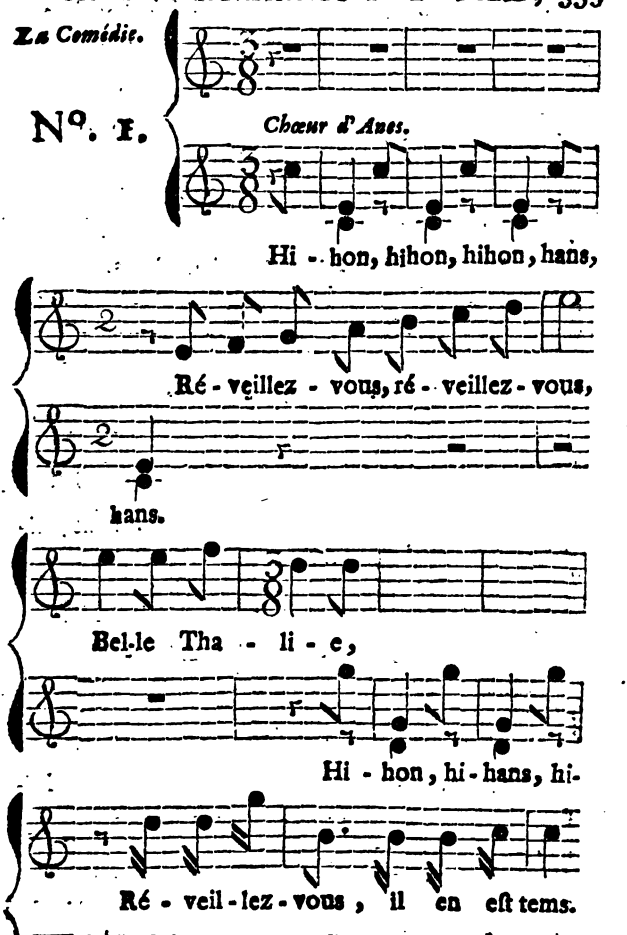
Loin de critiquer notre Piece,
S'en aller ſouper en chantant:
La fillette
Eſt faite
Pour le garçon;
Minon, minette;
Et le garçon
Pour la filette;
Minette, minon.

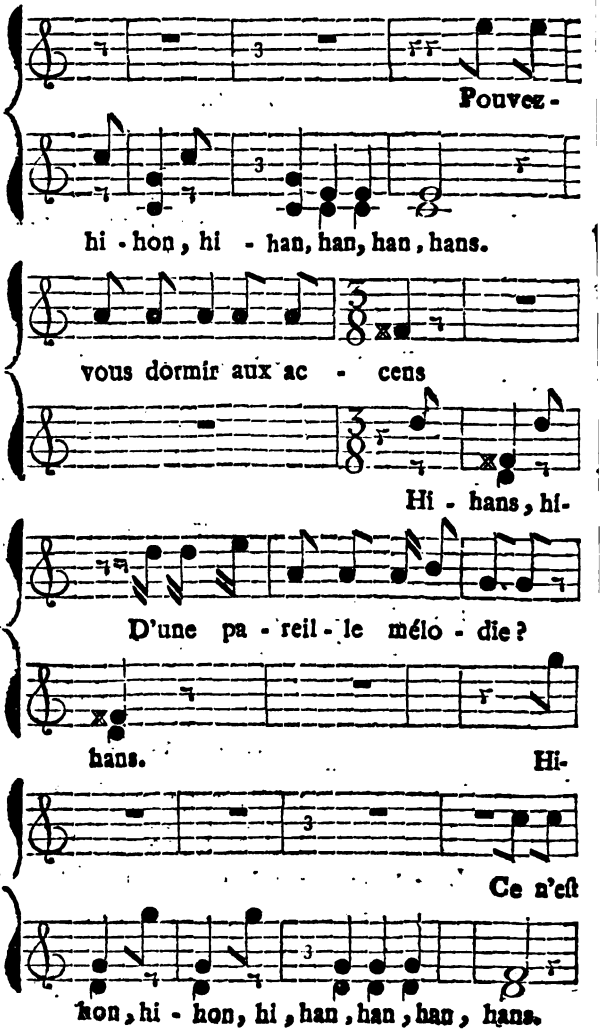
FIN.

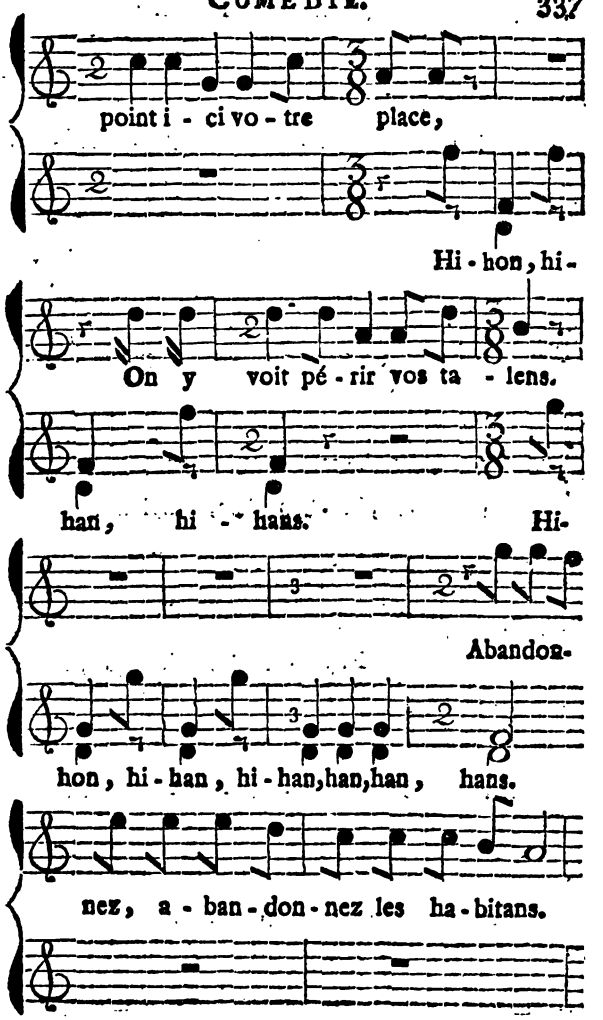
La Comédie.

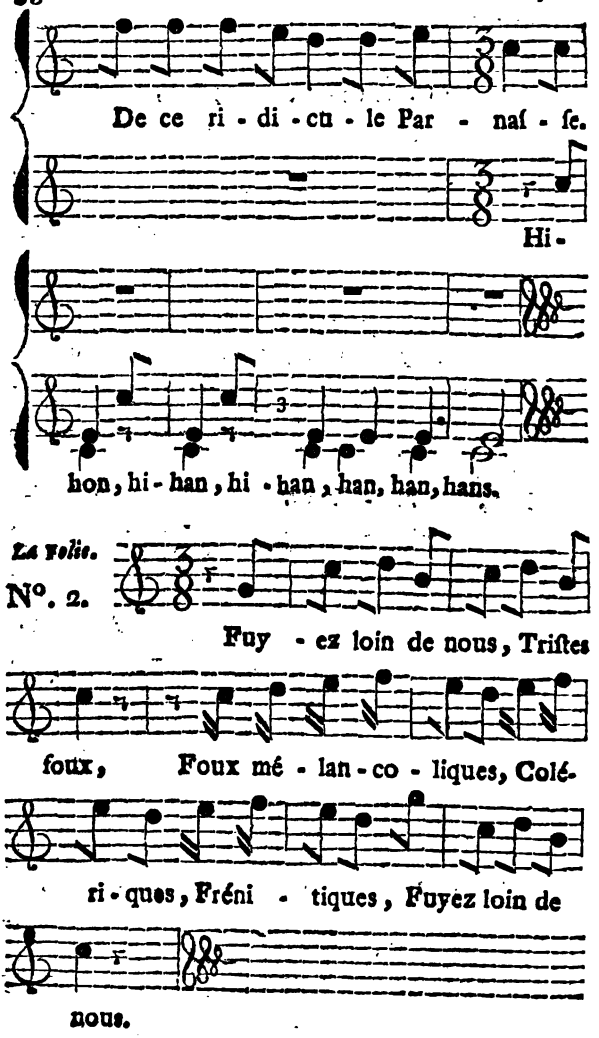
N°. 1.

Chœur d'Anes.



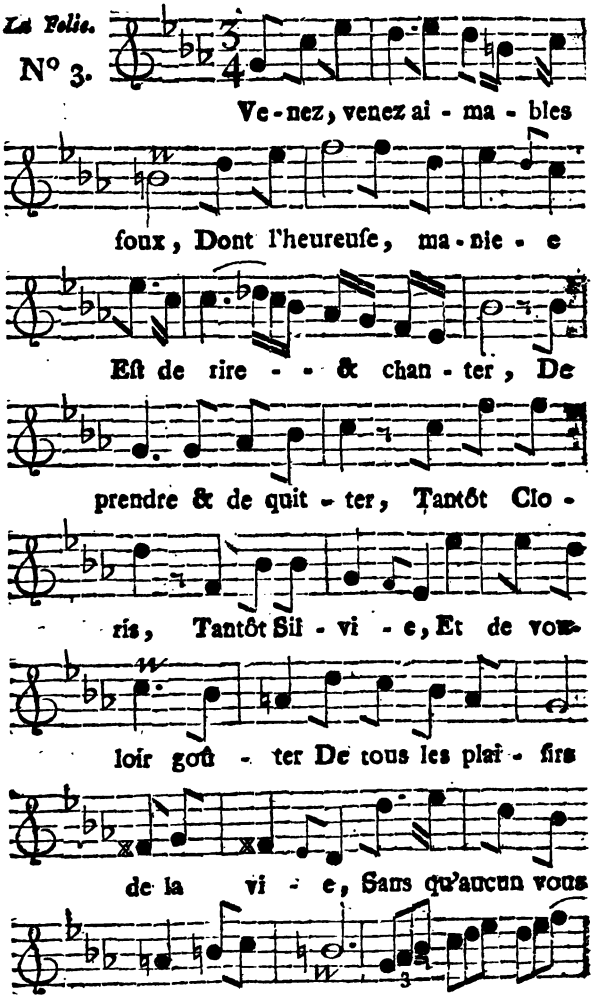

Pouvez-
hi - hon, hi - han, han, han, hans.
vous dormir aux ac - cens
Hi - hans, hi-
D'une pa - reil - le mélo - die?
hans.
Hi-
Ce n'eſt
hon, hi - hon, hi, han, han, han, hans.

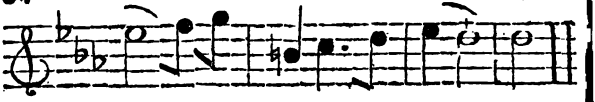

point i - ci vo - tre place,
Hi - hon, hi -
On y voit pé - rir vos ta - lens.
han, hi - hans. Hi-
Abandon-
hon, hi - han, hi - han, han, han, hans.
nez, a - ban - don - nez les ha - bitans.


De ce ri - di - cu - le Par - naſ - ſe.
Hi -
hon, hi - han, hi - han, han, han, hans.
La Folie.
N°. 2.
Fuy - ez loin de nous, Triſtes
foux, Foux mé - lan - co - liques, Colé-
ri - ques, Fréni - tiques, Fuyez loin de
nous.

La Folie.

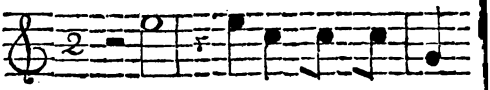
N° 3.

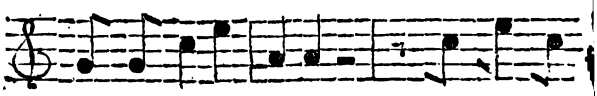

Ve-nez, venez ai-ma-bles
foux, Dont l'heureuſe, ma-nie-e
Eſt de rire - - & chan-ter, De
prendre & de quit-ter, Tantôt Clo-
ris, Tantôt Sil-vi-e, Et de voir
loir goû-ter De tous les plai-ſirs
de la vi-e, Sans qu'aucun vous
puiſſe arrê-ter. Ah! - - - -

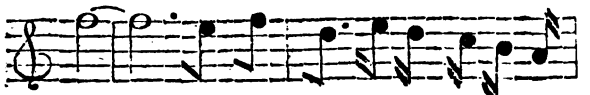

l'a-gré - a - ble Fo - li - e!

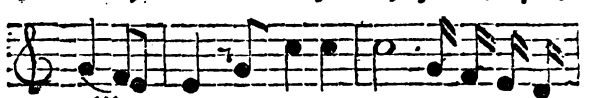
La Folie.

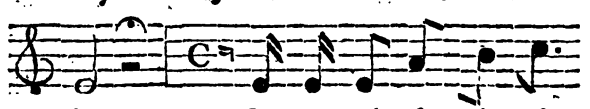
N°. 4.

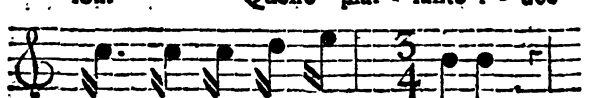

Ah! je ſens A - pol - lon,

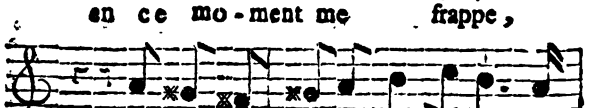

Qui de - jà m'in - ſpire, J'entens le

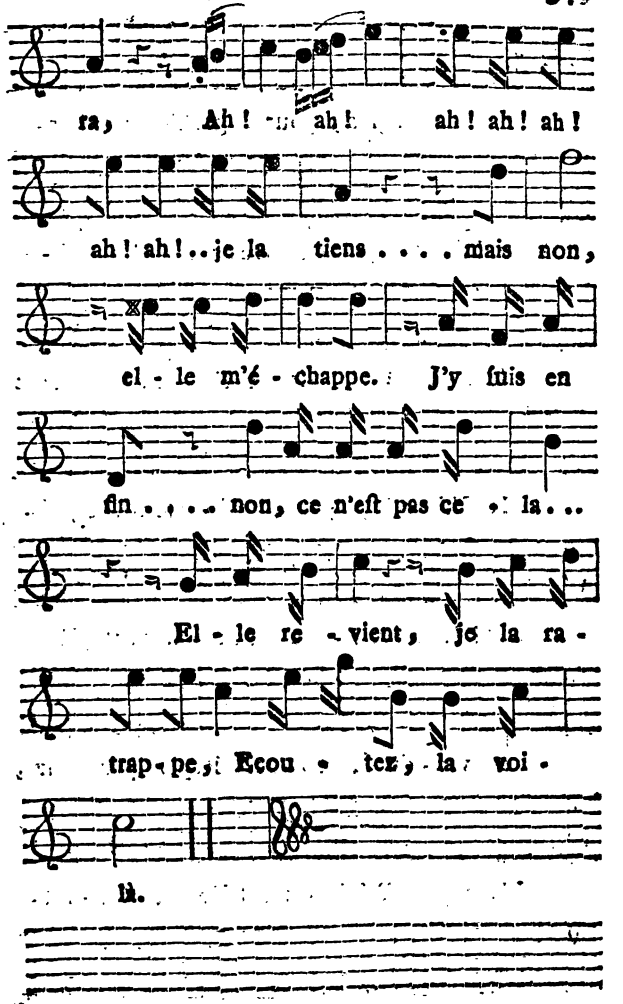

ſon, De ſa Ly - re, ly - re, lyre,


ly - re J'entens le ſon De ſon vio -

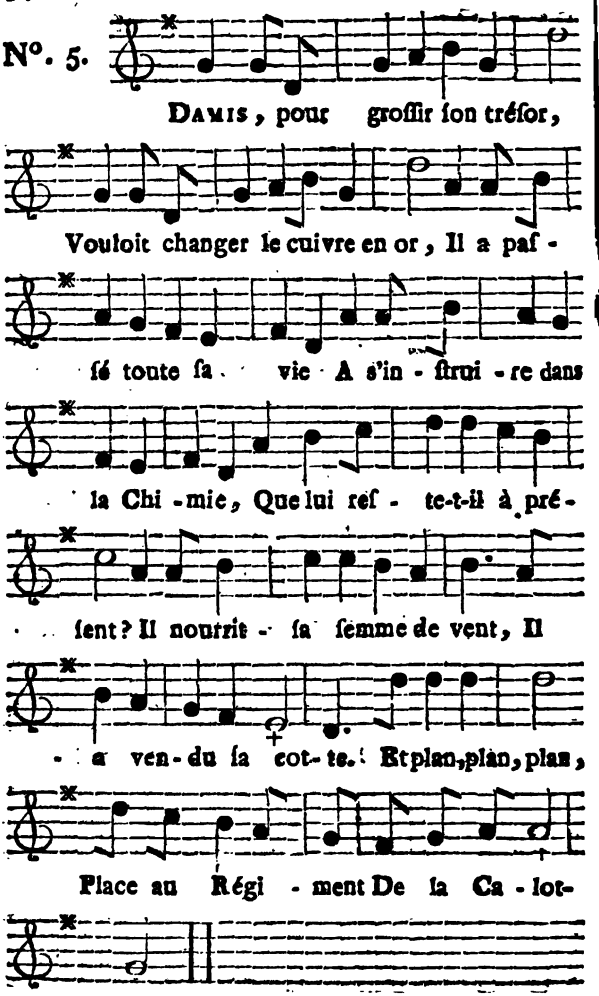

lon. Quelle plai - ſante i - dée


en ce mo - ment me frappe,


Elle eſt nouvelle, el - le ré - uſ - ſi -

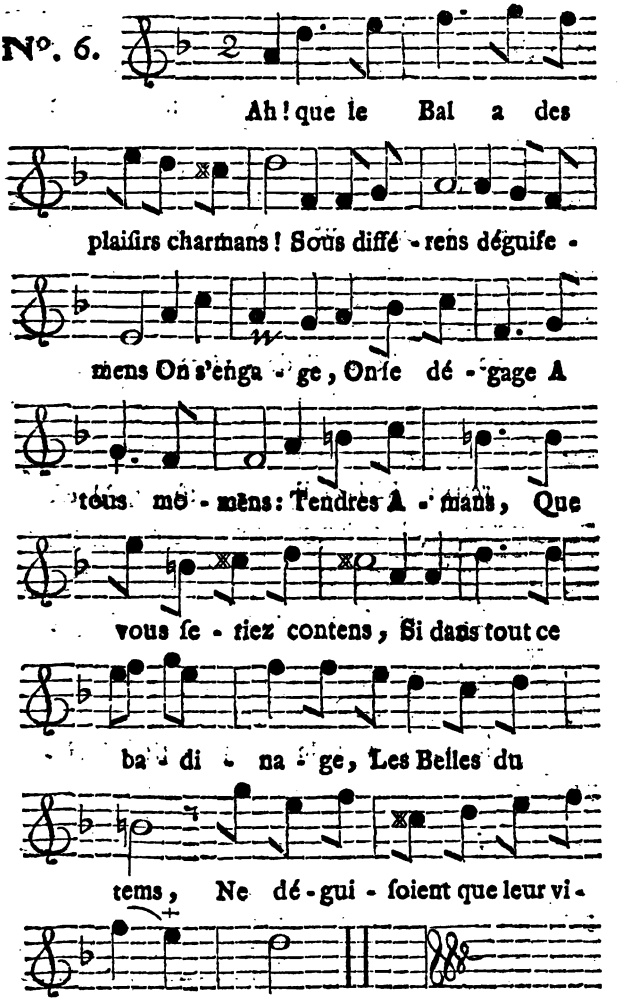

ra, Ah! ah! ah! ah! ah!
ah! ah!.. je la tiens .... mais non,
el - le m'é - chappe. J'y fuis en
fin .... non, ce n'eſt pas ce la..
El - le re - vient, je la ra -
trap - pe; Ecou - tez, la voi -
là.

N°. 5.


Damis, pour groſſir ſon tréſor,
Vouloit changer le cuivre en or, Il a paſ-
ſé toute ſa vie A s'in-ſtrui-re dans
la Chi-mie, Que lui reſ-te-t-il à pré-
ſent? Il nourrit ſa femme de vent, Il
a ven-du ſa cot-te. Et plan, plan, plan,
Place au Régi-ment De la Ca-lot-

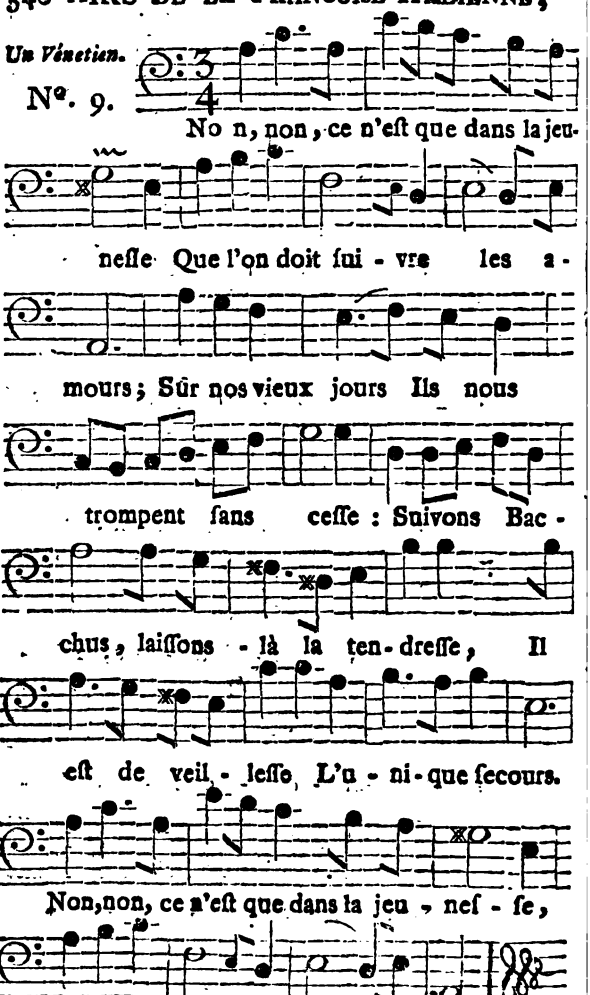
te.

N°. 6.


Ah! que le Bal a des
plaiſirs charmans! Sous diffé - rens déguiſe -
mens On s'enga - ge, On ſe dé - gage A
tous mo - mens: Tendres A - mans, Que
vous ſe - riez contens, Si dans tout ce
ba - di - na - ge, Les Belles du
tems, Ne dé - gui - ſoient que leur vi -
ſa - ge.

Un Vénetien.

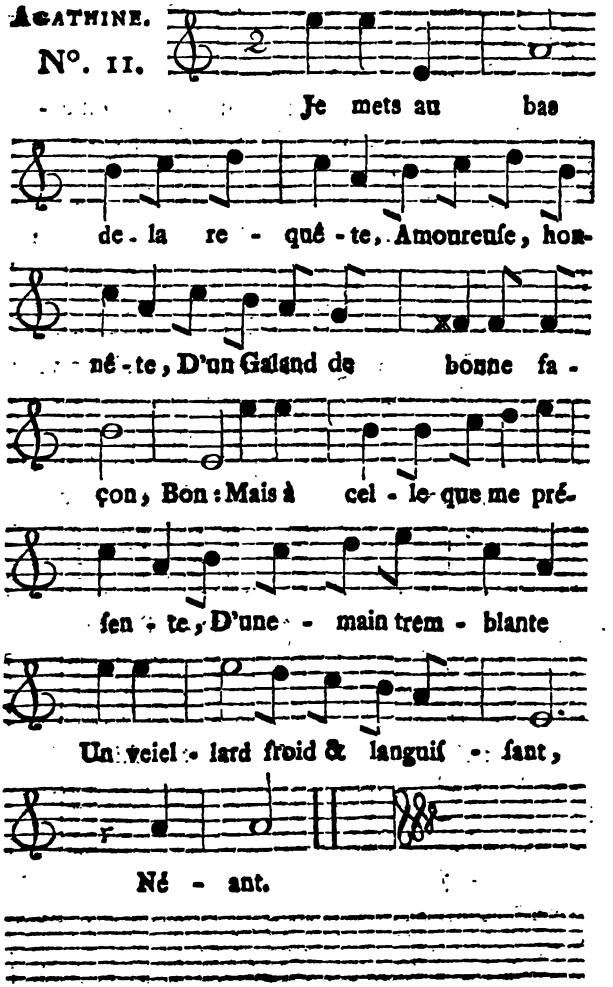
N°. 9.



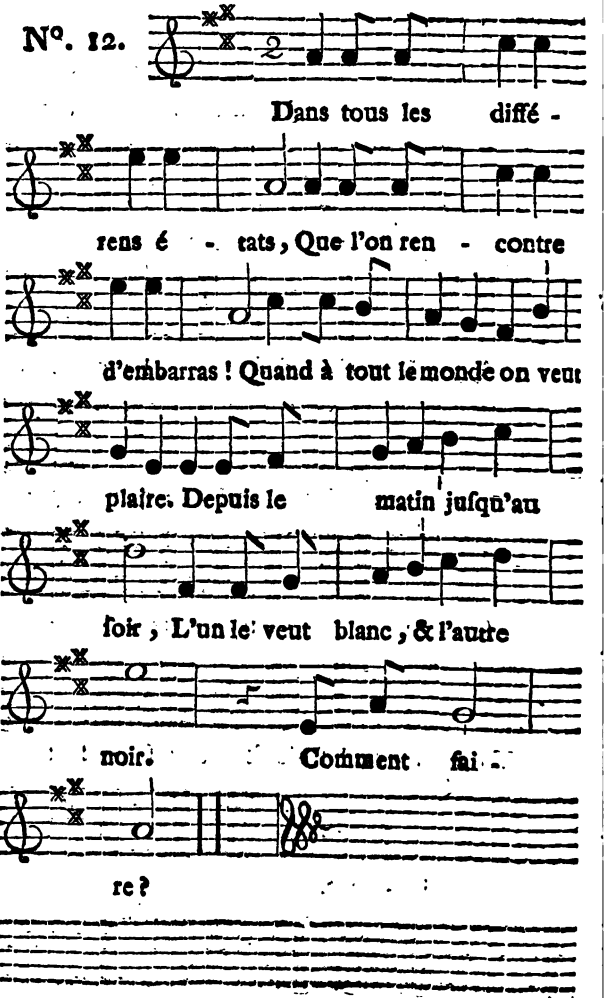
N°. 10.

AGATHINE.

N°. II.

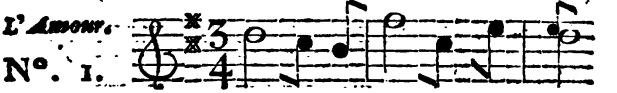


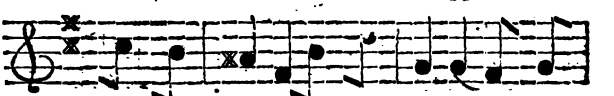
N°. 12.

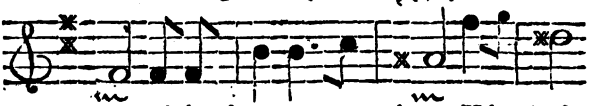

Dans tous les diffé -
rens é - tats, Que l'on ren - contre
d'embarras ! Quand à tout le monde on veut
plaire. Depuis le matin juſqu'au
ſoir, L'un le veut blanc, & l'autre
noir. Comment fai -
re ?

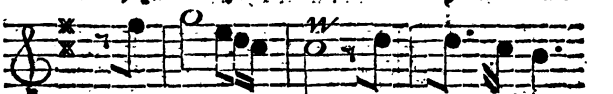
L'Amour.

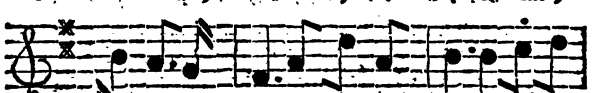
N°. 1.

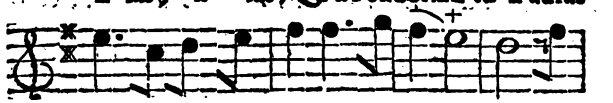

Viens doux Sommeil, appai - ſer

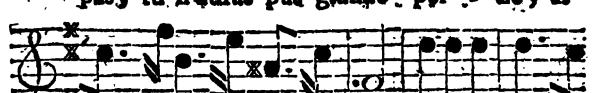

la mi - graine D'un Chaſſeur a - mou-

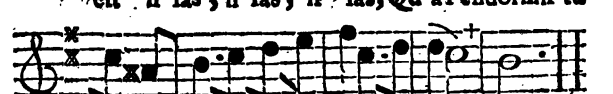

-reux, qui ſe jette en tes bras, Hé - las!


hé - las, hé - las, Il eſt ſi las,


ſi las, ſi las, Qu'à l'endormir tu n'auras

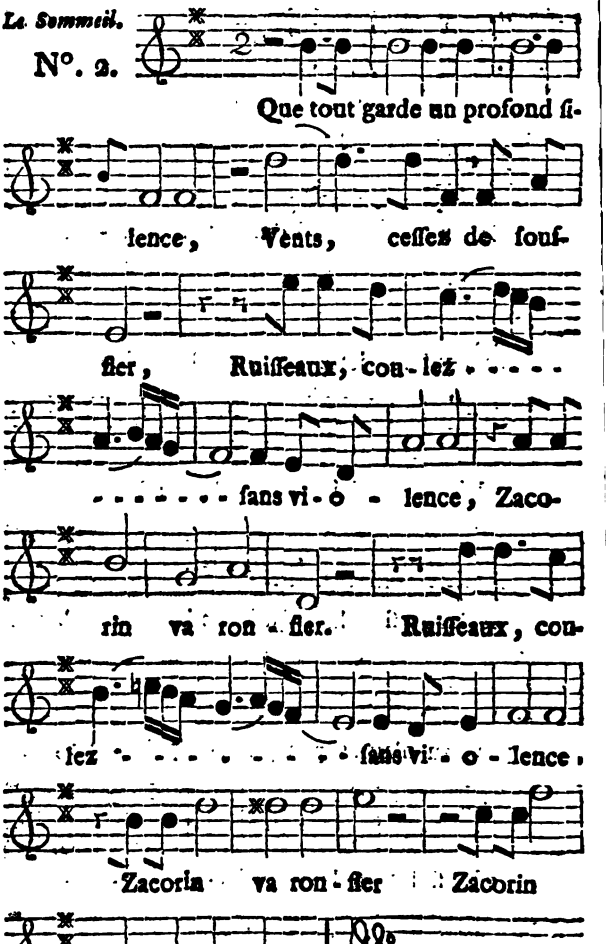

pas, tu n'auras pas grande pei - ne, Il


eſt ſi las, ſi las, ſi - las, Qu'à l'endormir tu

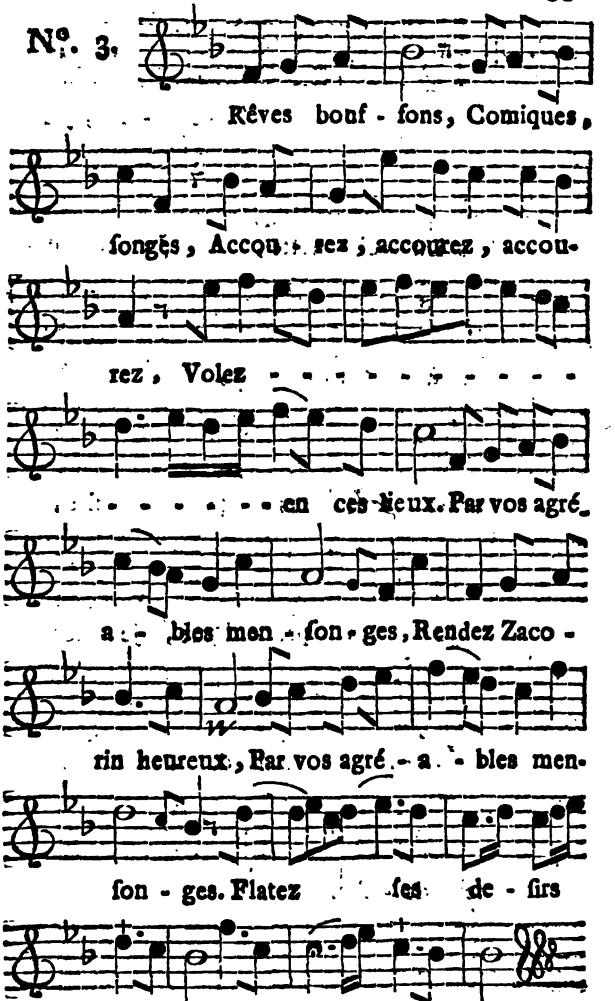

n'auras pas, tu n'auras pas grande pei - ne.

Le Sommeil.

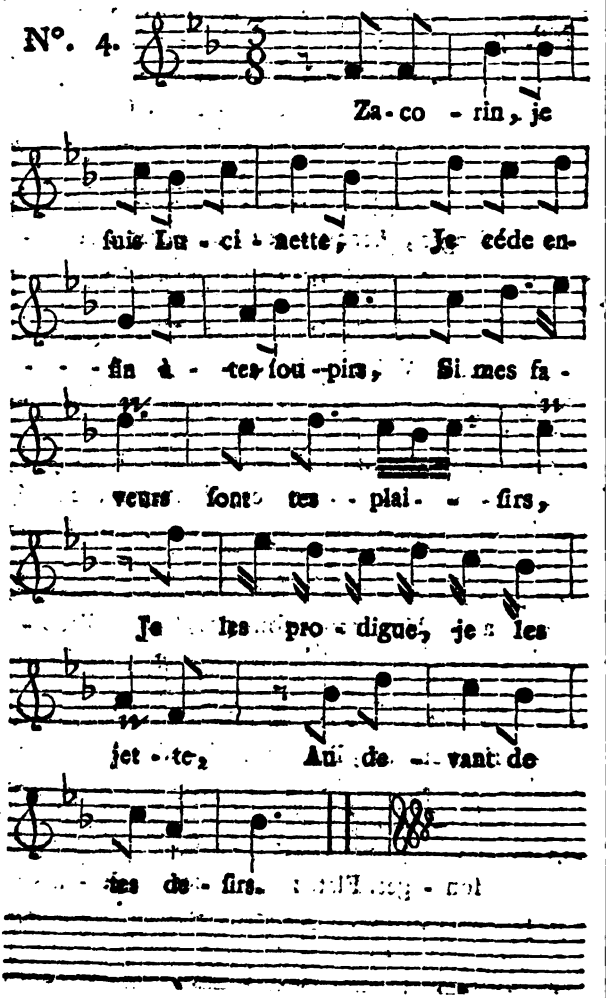
N°. 2.



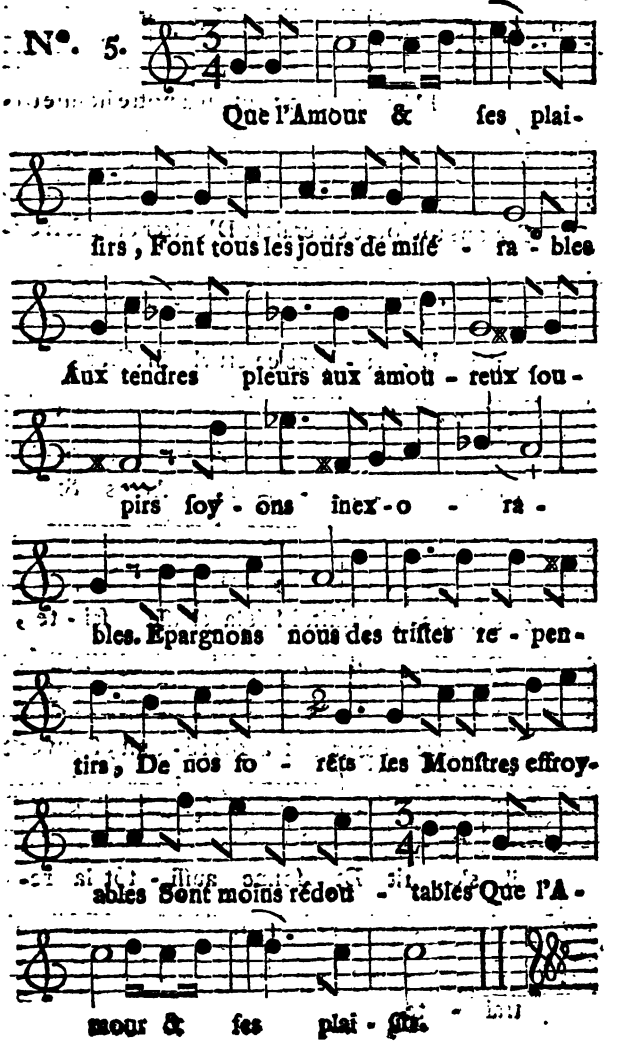
N°. 3.


Rêves bouf - fons, Comiques,
fongès, Accou - rez, accourez, accou-
rez, Volez
en ces lieux. Par vos agré-
a - bles mon - ſon - ges, Rendez Zaco -
rin heureux, Par vos agré - a - bles men-
ſon - ges. Flatez ſes de - ſirs
amoureux, ſes de - ſirs amou - reux.

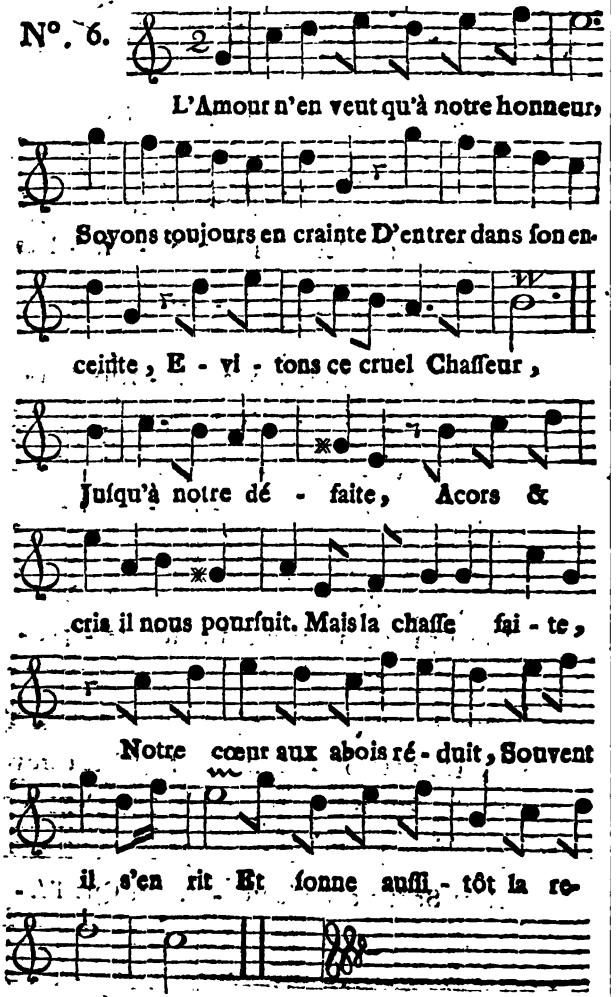
N°. 4.


Za-co-rin, je
fuis Lu-ci-nette, Je céde en-
-fin à-tes sou-pirs, Si mes fa-
veurs sont tes plai-firs,
Je les pro-digue, je les
jet-te, Au de-vant de
tes de-firs.

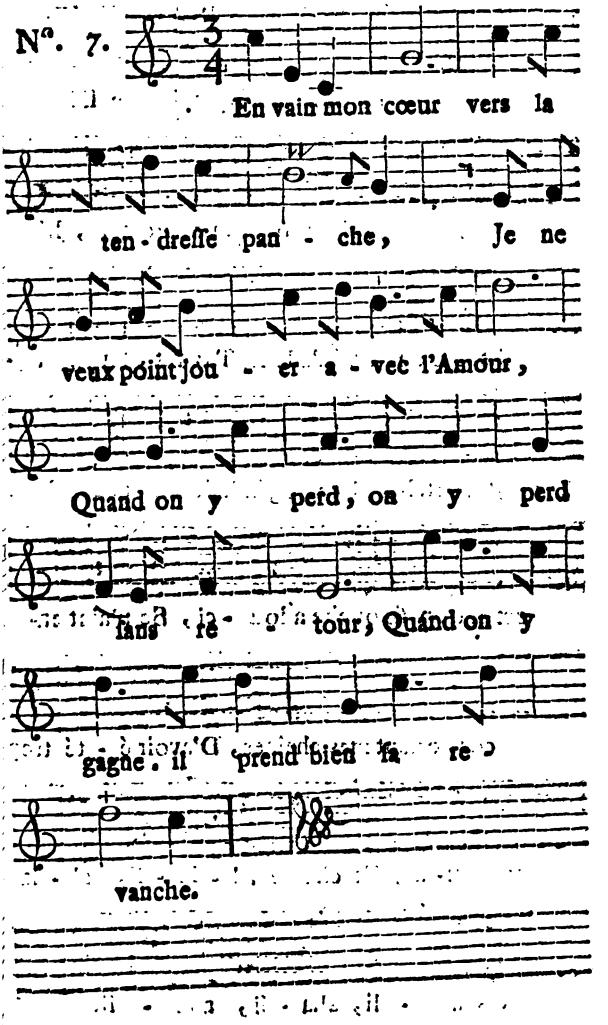
N°. 5.


Que l'Amour & ſes plaiſirs, Font tous les jours de miſé - ra - bles
Aux tendres pleurs aux amou - reux ſou-
pirs ſoy - ons inex - o - ra -
bles. Epargnons nous des triſtes re - pen-
tirs, De nos fo - rêts les Monſtres effroy-
ables Sont moins rédou - tables Que l'A-
mour & ſes plai - ſirs.

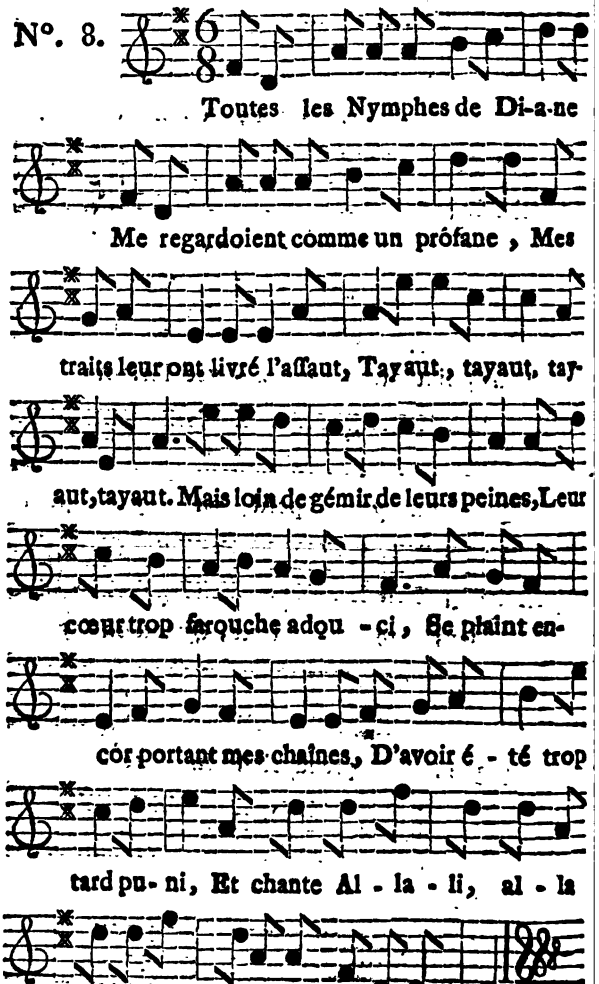
N°. 6.


L'Amour n'en veut qu'à notre honneur,
Soyons toujours en crainte D'entrer dans son en-
ceinte, E - vi - tons ce cruel Chasseur,
Jusqu'à notre dé - faite, Acors &
cria il nous poursuit. Mais la chasse fai - te,
Notre cœur aux abois ré - duit, Souvent
il s'en rit Et sonne aussi - tôt la re-
trai - te.

N°. 7.


En vain mon cœur vers la
ten - dresse pan - che, Je ne
veux point jou - er a - vec l'Amour,
Quand on y perd, on y perd
sans re - tour, Quand on y
gagne, il prend bien sa re -
vanche.

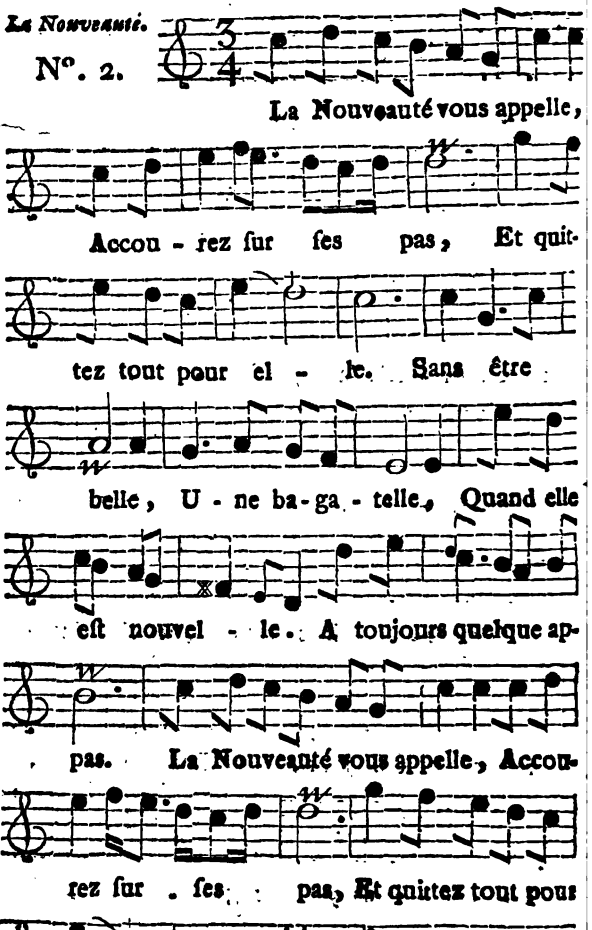
N°. 8.


Toutes les Nymphes de Di-a-ne
Me regardoient comme un prófane, Mes
traits leur ont livré l'aſſaut, Tayaut, tayaut, tay-
aut, tayaut. Mais loin de gémir de leurs peines, Leur
cœur trop farouche adou-ci, Se plaint en-
cór portant mes chaînes, D'avoir é-té trop
tard pu-ni, Et chante Al-la-li, al-la
li, alla-li, alla-li, alla-li.

Le Tems.
N°. I.
C'eſt i - ci de l'ennui
le fleuve affreux & ſom bre, Les plus heu-
reux mor - tels la paſ - ſent
tour - à - tour. Des plaiſirs on n'y voit que
l'ombre, Les ſou - cis, les chagrins y
regnent nuit & jour; Les ſou - cis,
les cha - grins y reg - nent
nuit & jour.

La Nouveauté.

N°. 2.

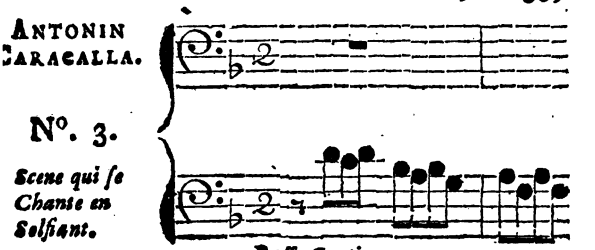


SCENE,

ANTONIN CARACALLA.

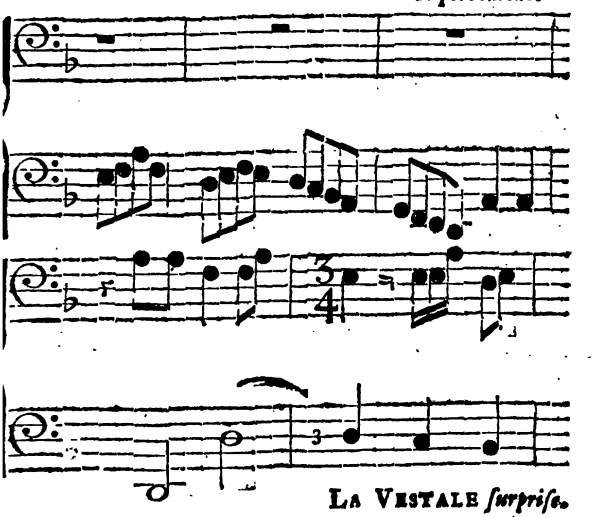
N°. 3.

Scene qui ſe Chante en Selſant.

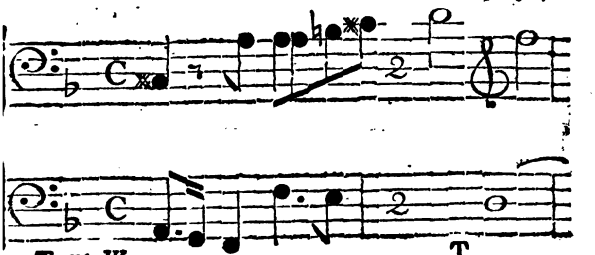


Baſſe Continue.

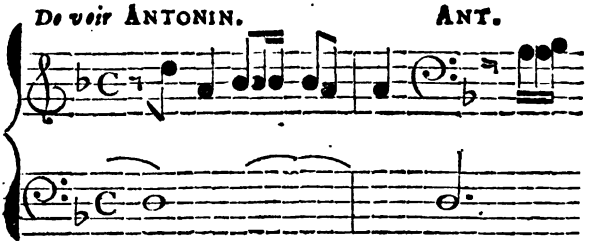
Superbement.



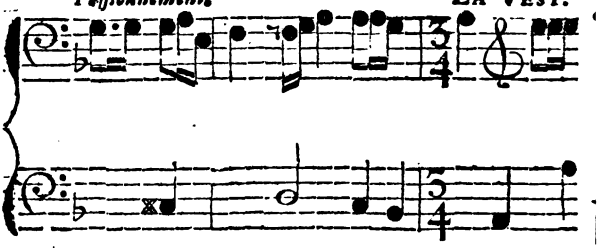
LA VESTALE *ſurpriſe.*



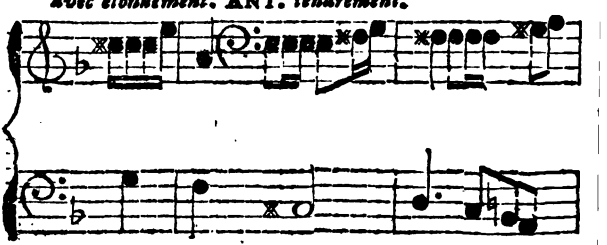
De voir ANTONIN. ANT.



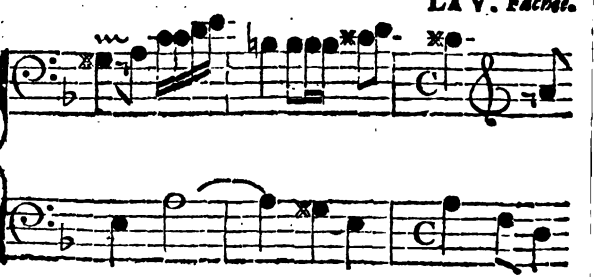
Paſſionnément. LA VEST.

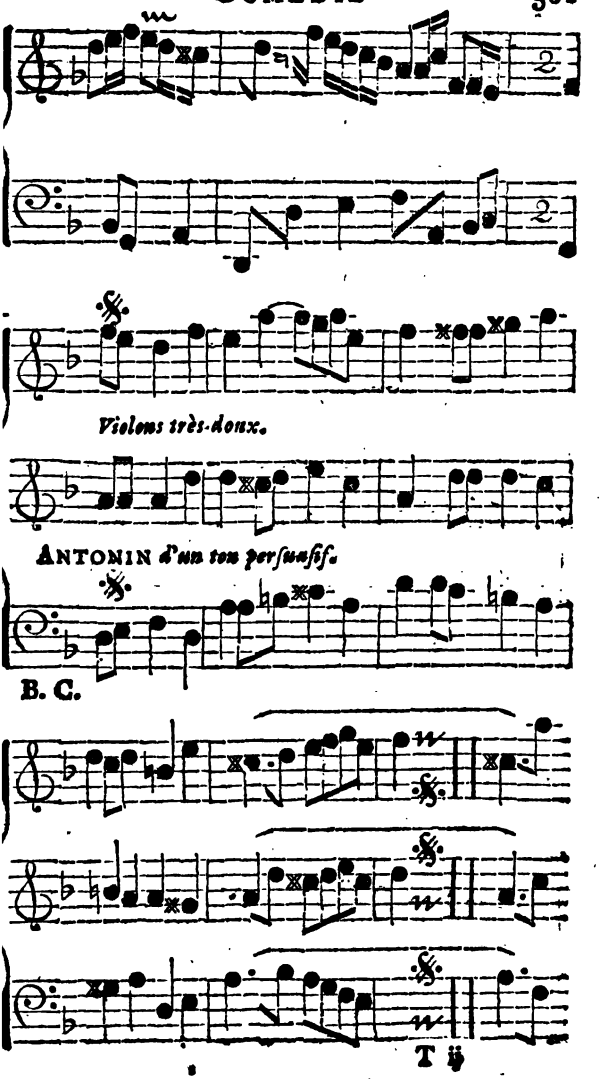


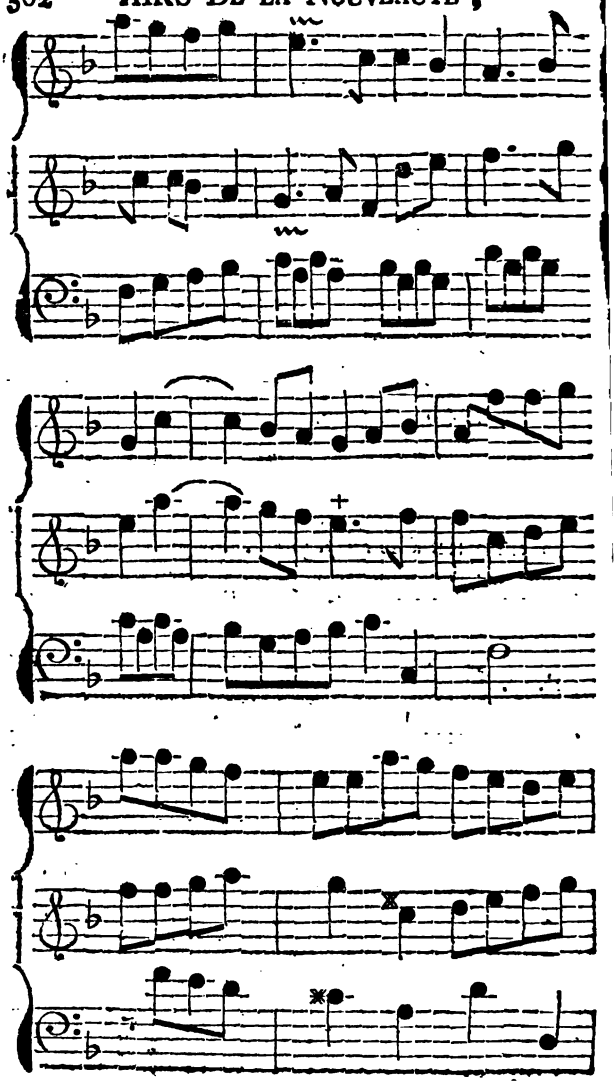
avec étonnement. ANT. *tendrement.*

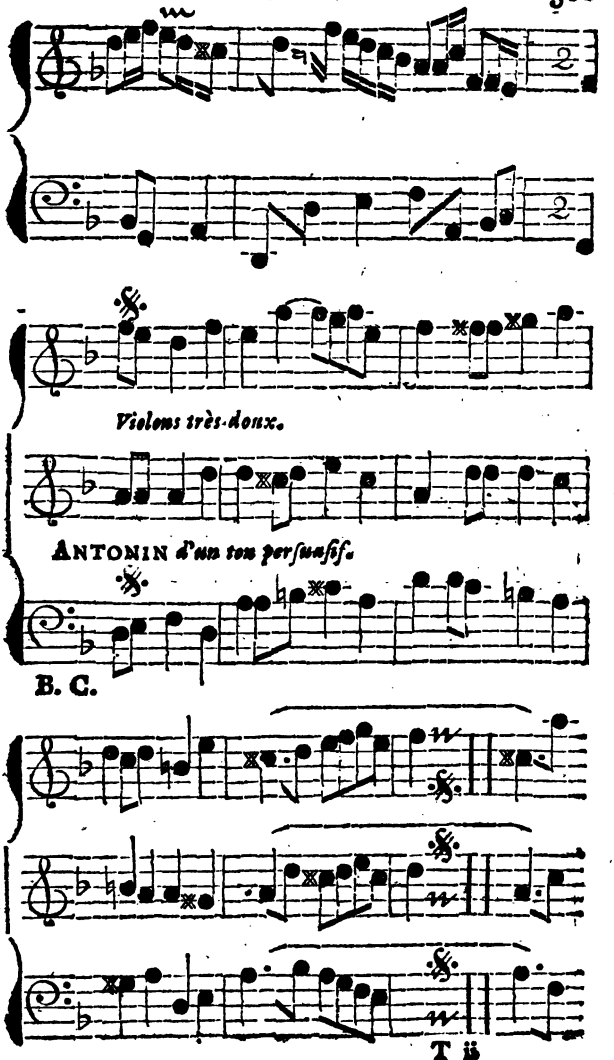


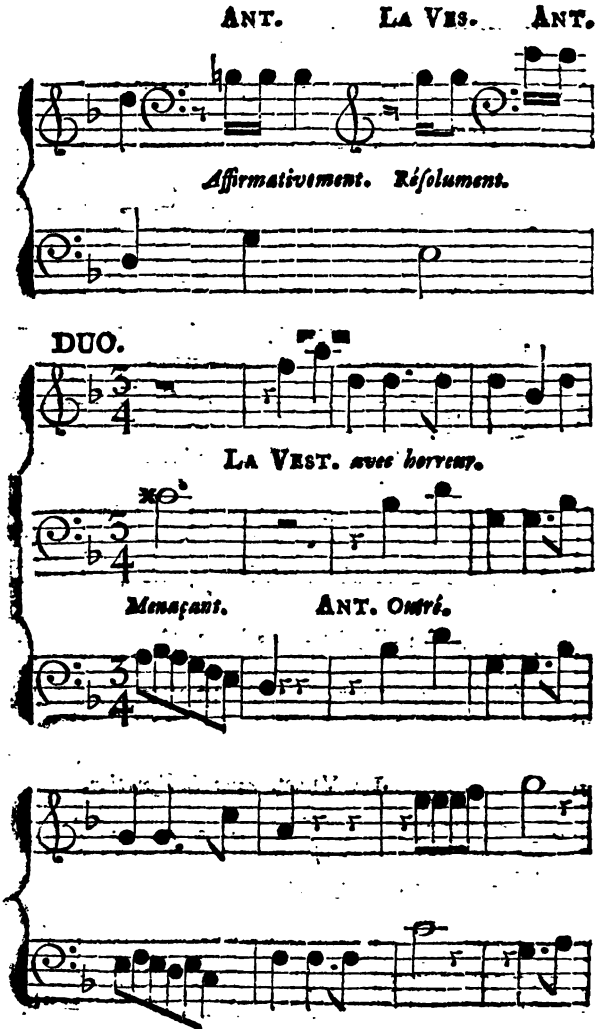
LA V. *Fachée.*

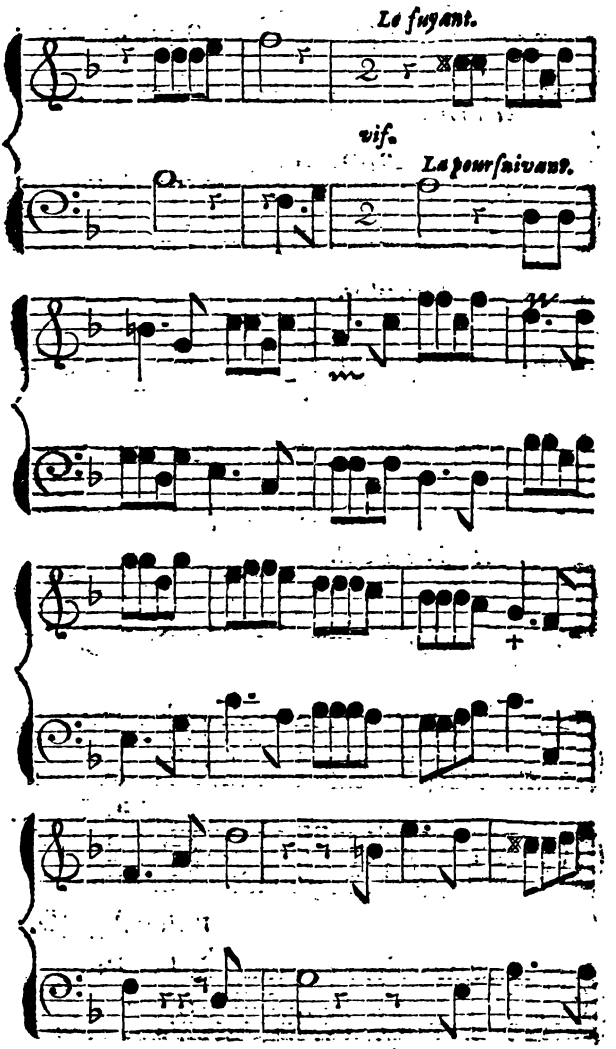


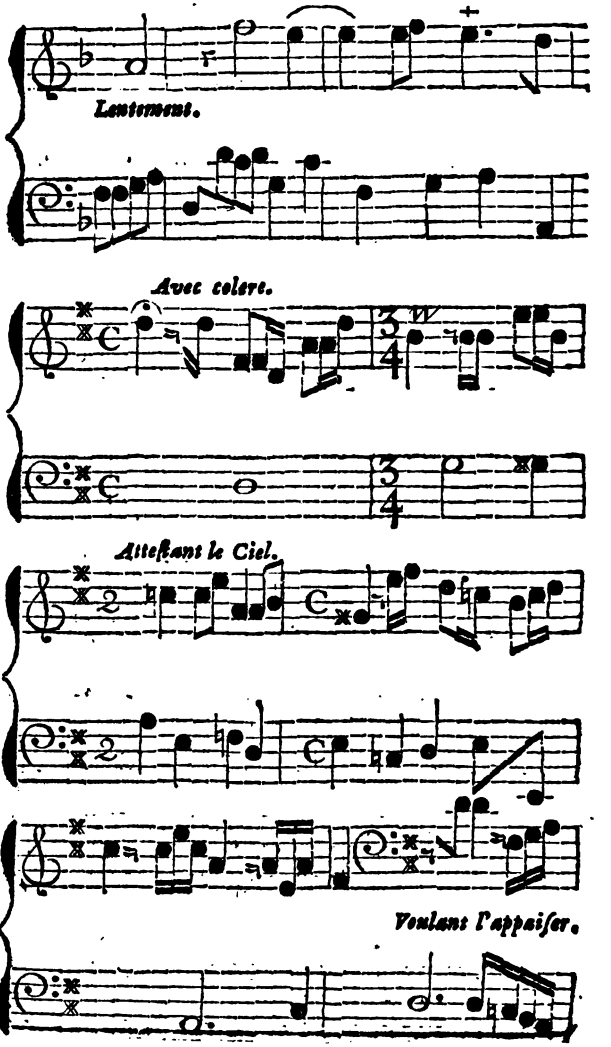

Violons très-doux.
ANTONIN d'un ton perſuaſif.
B. C.

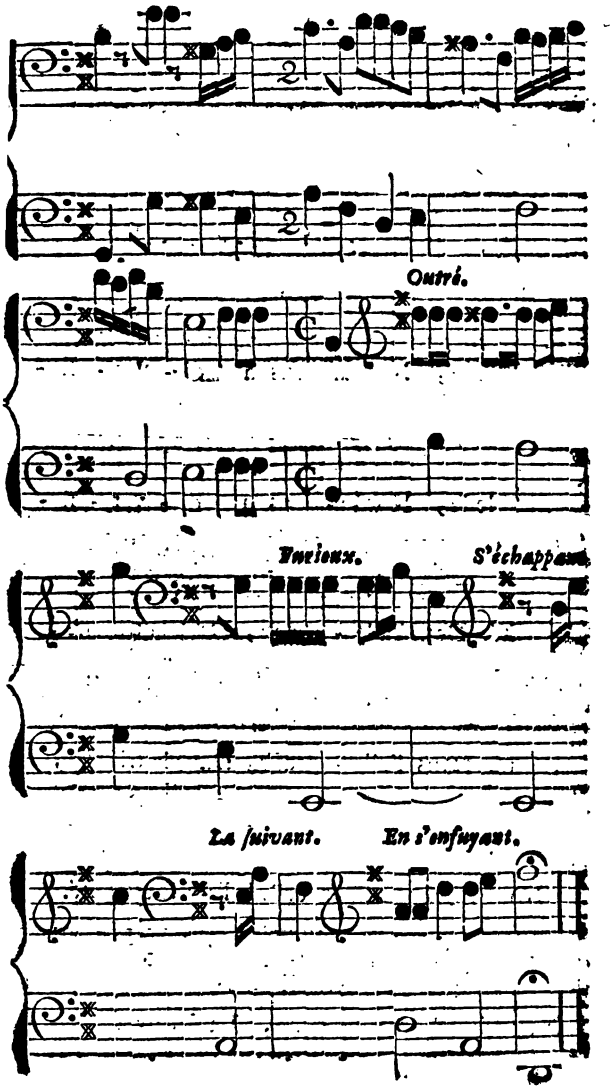



Violons très-doux.
ANTONIN d'un ton persuasif.
B. C.


Ant.
La Ves.
Ant.
Affirmativement.
Réſolument.
DUO.
La Vest. avec horreur.
Menaçant.
Ant. Outré.

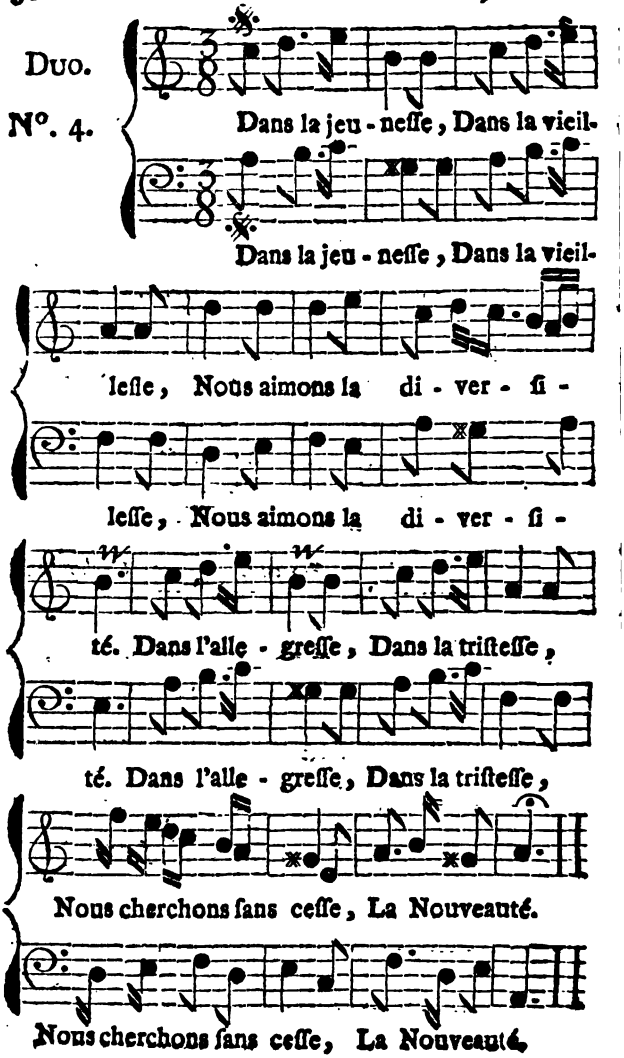

Le fuyant.
vif.
La poursuivant.


Lentement.
Avec colere.
Attestant le Ciel.
Voulant l'appaiſer.

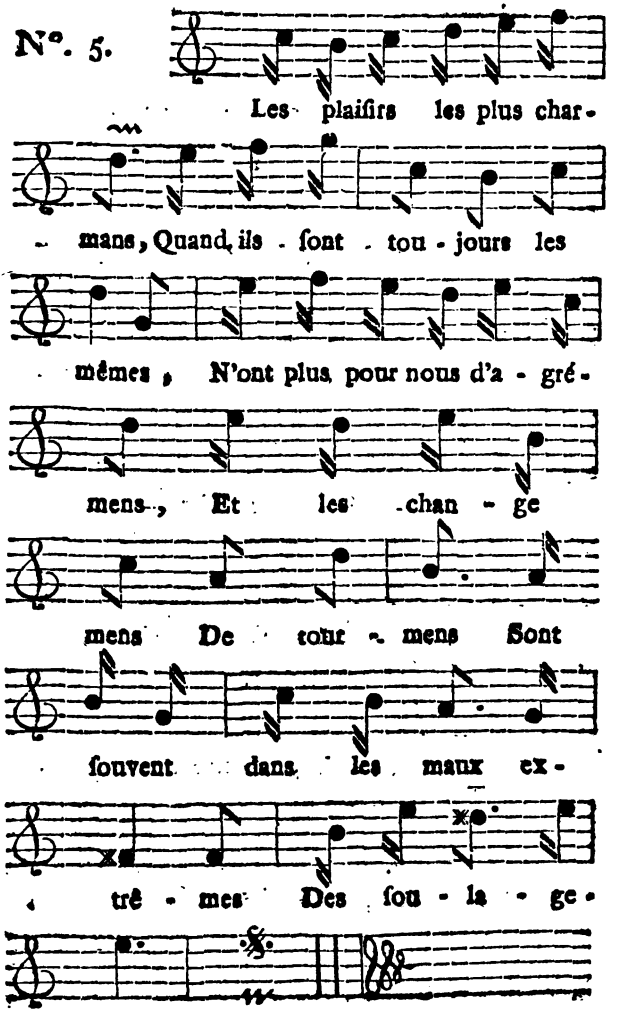

Outré.
Furieux.
S'échappant.
La suivant.
En s'enfuyant.

DUO.

N°. 4.

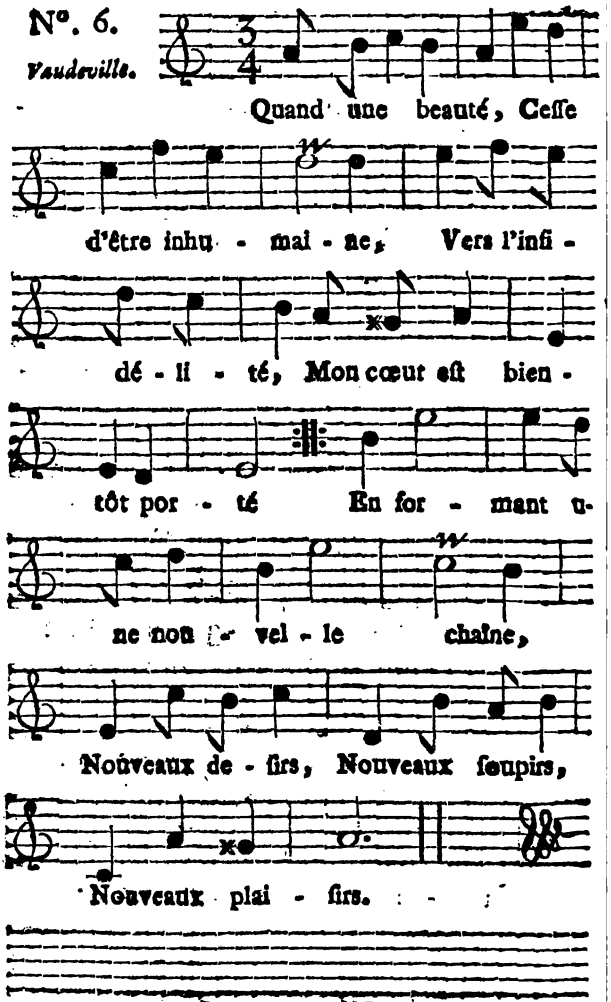

Dans la jeu - neſſe, Dans la vieil-
Dans la jeu - neſſe, Dans la vieil-
leſſe, Nous aimons la di - ver - ſi -
leſſe, Nous aimons la di - ver - ſi -
té. Dans l'alle - greſſe, Dans la triſteſſe,
té. Dans l'alle - greſſe, Dans la triſteſſe,
Nous cherchons ſans ceſſe, La Nouveauté.
Nous cherchons ſans ceſſe, La Nouveauté.

N°. 5.

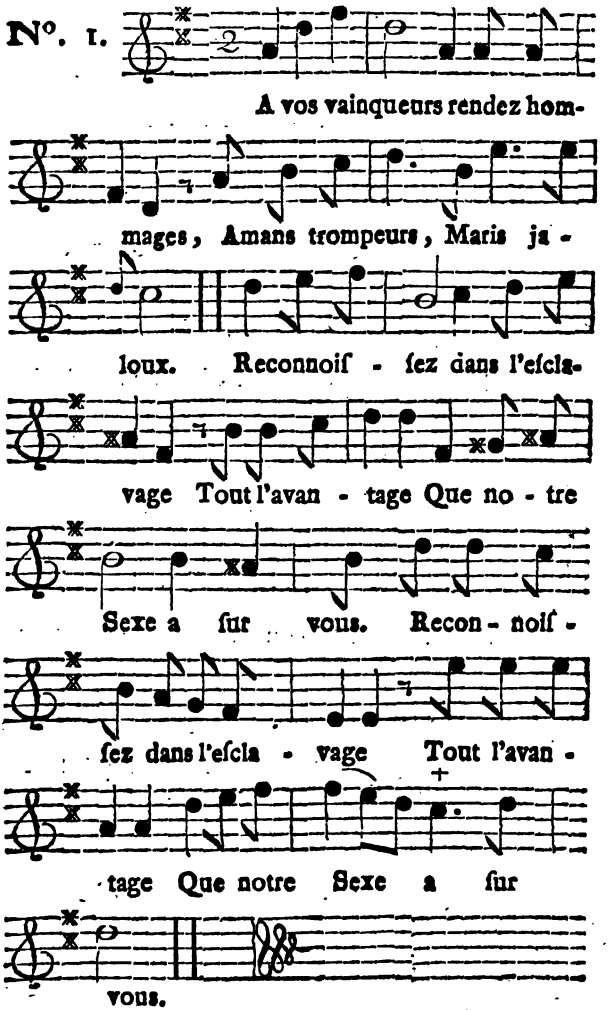

Les plaiſirs les plus char-
mans, Quand ils ſont tou-jours les
mêmes, N'ont plus pour nous d'a-gré-
mens, Et les chan-ge
mens De tout mens Sont
ſouvent dans les maux ex-
trê-mes Des ſou-la-ge-
mens.

N°. 6.

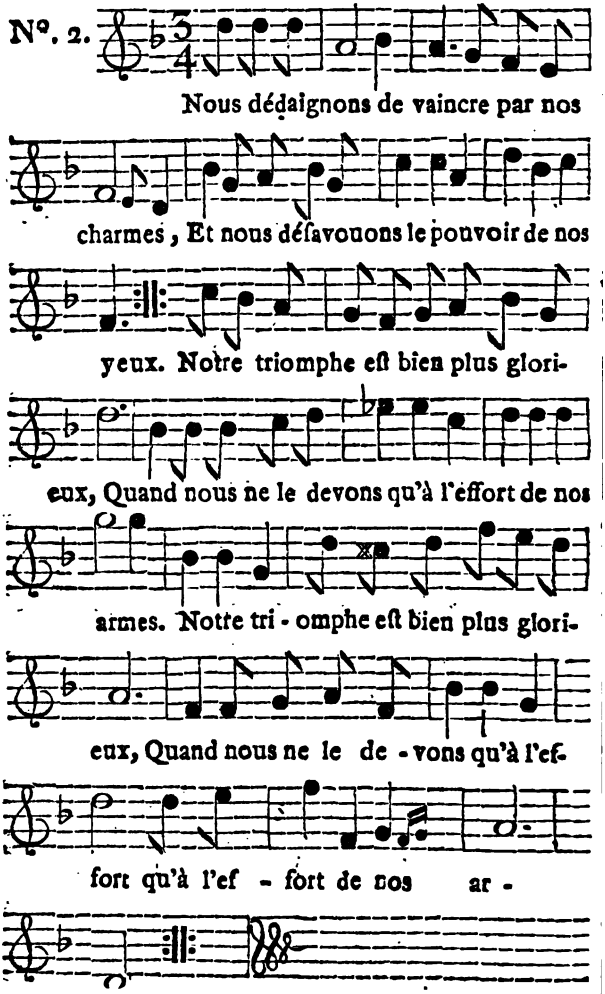
Vaudeville.



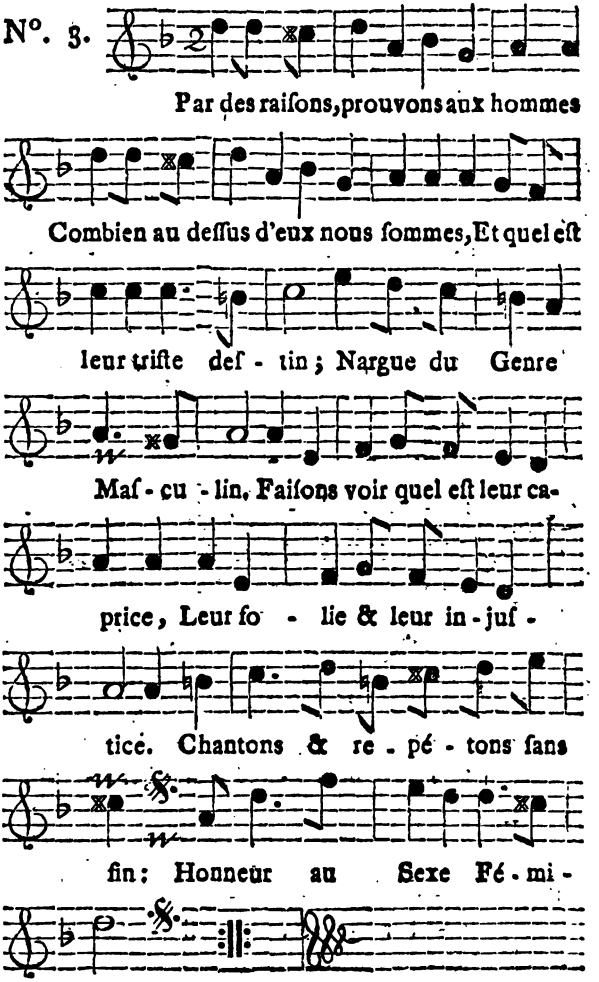
N°. 1.


A vos vainqueurs rendez hom-
mages, Amans trompeurs, Maris ja-
loux. Reconnoiſ-ſez dans l'eſcla-
vage Tout l'avan-tage Que no-tre
Sexe a ſur vous. Recon-noiſ-
ſez dans l'eſcla-vage Tout l'avan-
tage Que notre Sexe a ſur
vous.

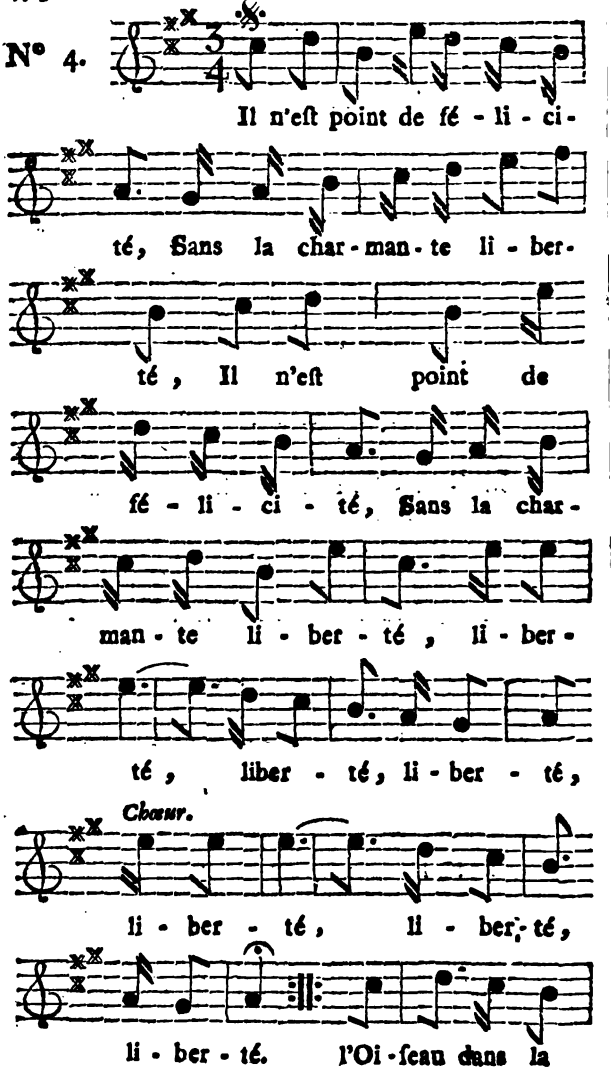
N°. 2.

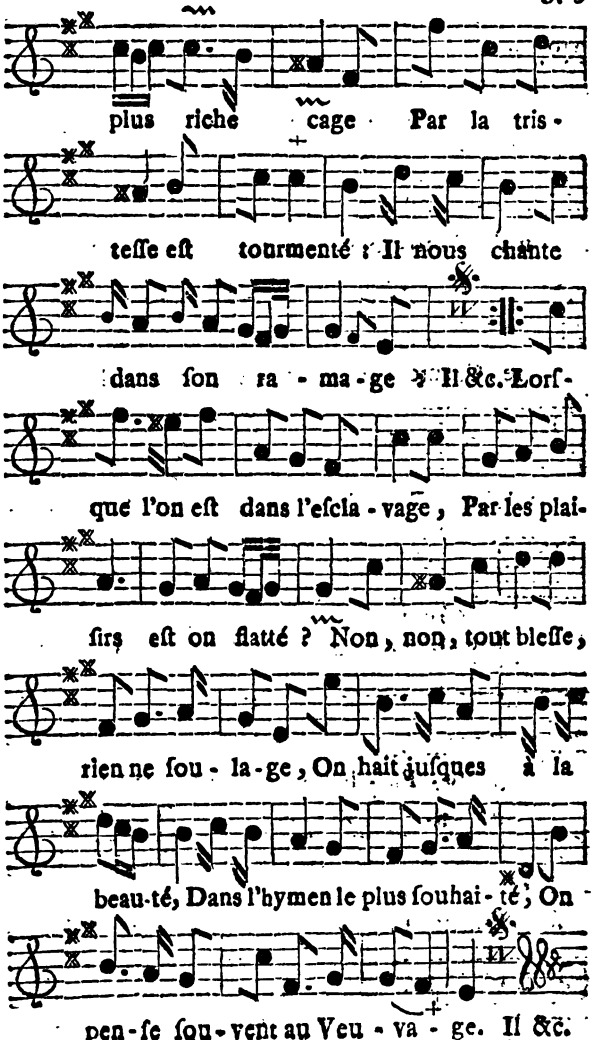

Nous dédaignons de vaincre par nos
charmes, Et nous désavouons le pouvoir de nos
yeux. Notre triomphe est bien plus glori-
eux, Quand nous ne le devons qu'à l'effort de nos
armes. Notre tri - omphe est bien plus glori-
eux, Quand nous ne le de - vons qu'à l'ef-
fort qu'à l'ef - fort de nos ar -
mes.

N°. 3.

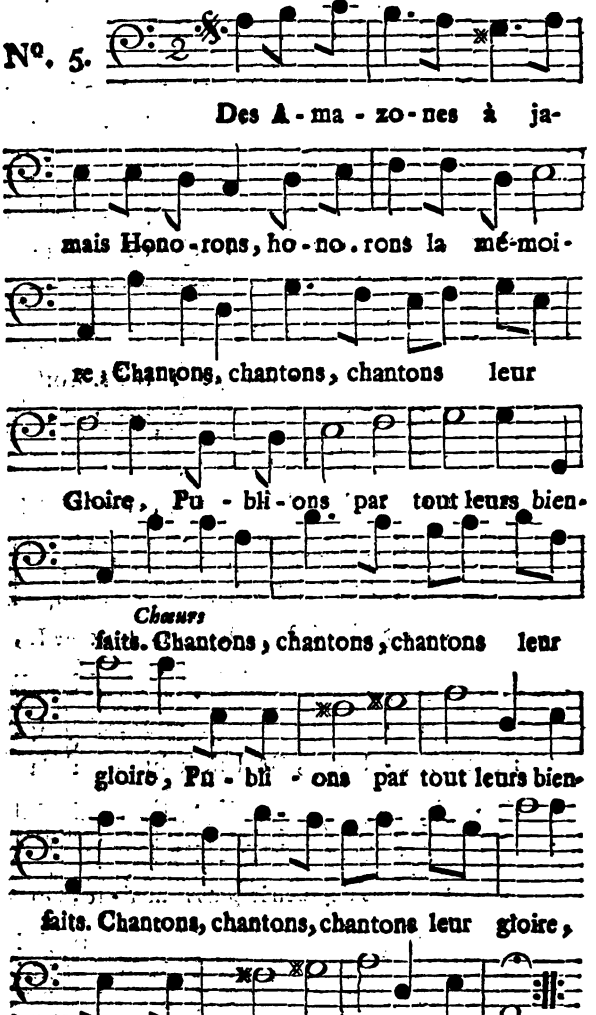

Par des raiſons, prouvons aux hommes
Combien au deſſus d'eux nous ſommes, Et quel eſt
leur triſte deſ - tin ; Nargue du Genre
Maſ - cu - lin. Faiſons voir quel eſt leur ca-
price, Leur fo - lie & leur in - juſ -
tice. Chantons & re - pé - tons ſans
fin : Honneur au Sexe Fé - mi -
nin.

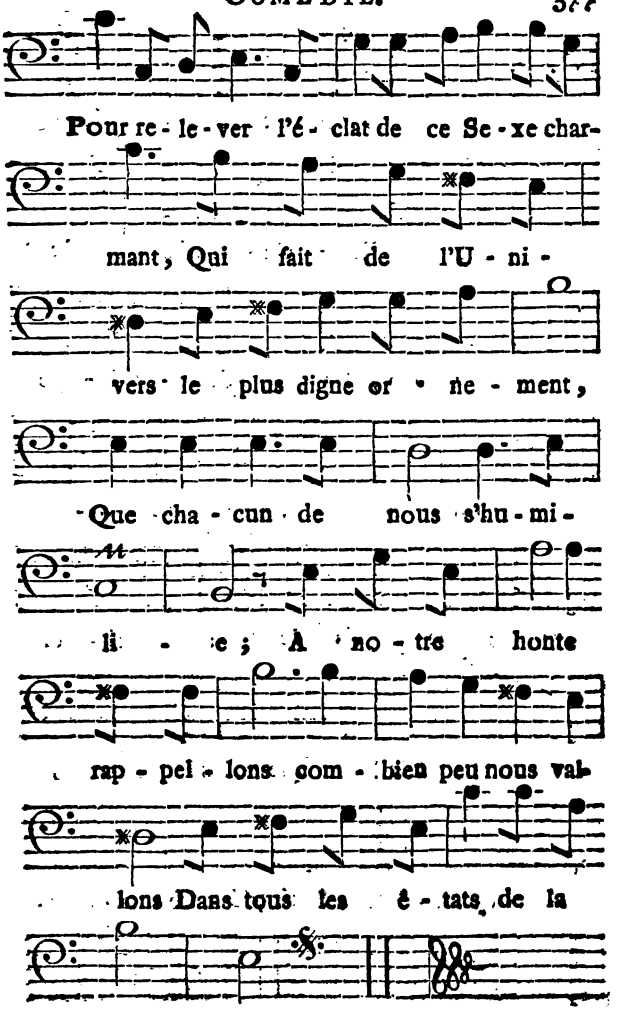
N° 4.


Il n'eſt point de fé - li - ci -
té, Sans la char - man - te li - ber -
té, Il n'eſt point de
fé - li - ci - té, Sans la char -
man - te li - ber - té, li - ber -
té, liber - té, li - ber - té,
Chœur.
li - ber - té, li - ber - té,
li - ber - té. l'Oi - ſeau dans la

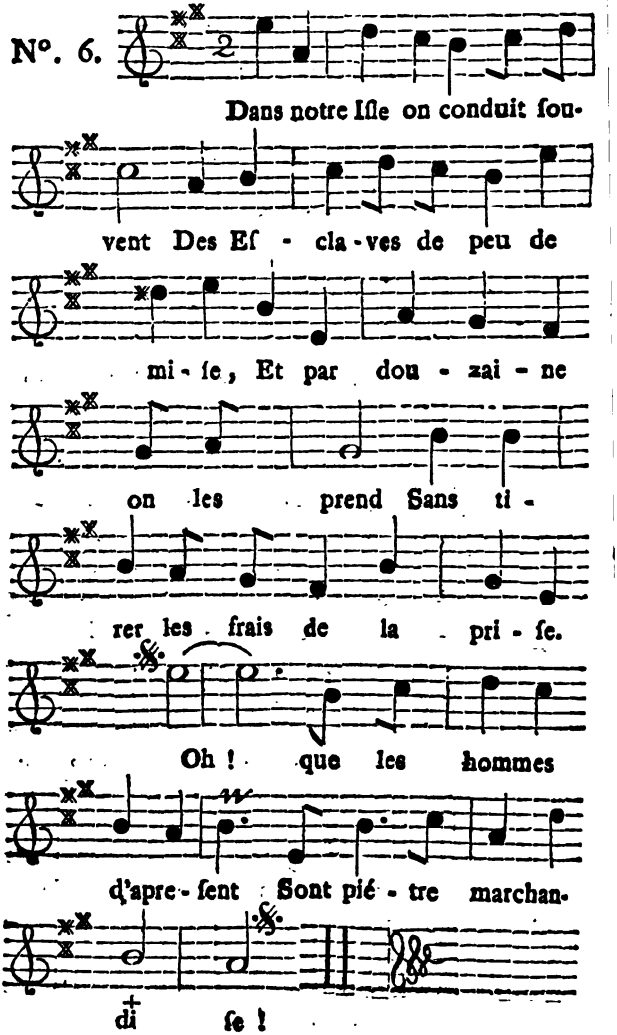

plus riche cage Par la tris-
teſſe eſt tourmenté ? Il nous chante
dans ſon ra-ma-ge ? Il &c. Lorſ-
que l'on eſt dans l'eſcla-vage, Par les plai-
ſirs eſt on flatté ? Non, non, tout bleſſe,
rien ne ſou-la-ge, On hait juſques à la
beau-té, Dans l'hymen le plus ſouhai-té, On
pen-ſe ſou-vent au Veu-va-ge. Il &c.

N°. 5.

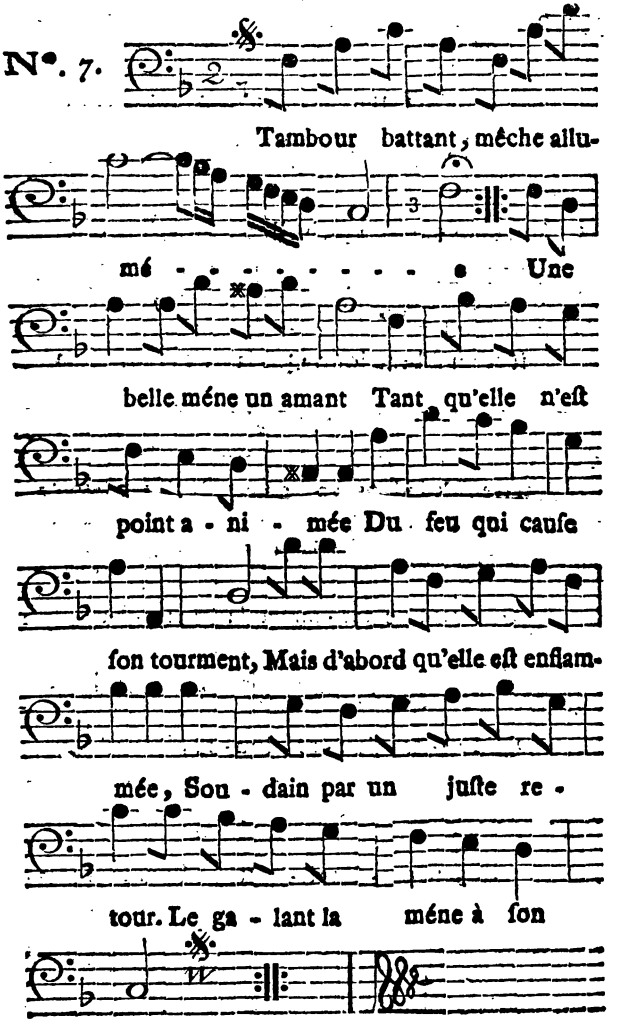

Des A-ma-zo-nes à ja-
mais Hono-rons, ho-no-rons la mé-moi-
re ; Chantons, chantons, chantons leur
Gloire, Pu-bli-ons par tout leurs bien-
Chœurs
faits. Chantons, chantons, chantons leur
gloire, Pu-bli-ons par tout leurs bien-
faits. Chantons, chantons, chantons leur gloire,
Pu-bli-ons par tout leurs bien-faits.


Pour re-le-ver l'é-clat de ce Se-xe char-
mant, Qui fait de l'U-ni-
vers le plus digne or-ne-ment,
Que cha-cun de nous s'hu-mi-
li-e; À no-tre honte
rap-pel-lons com-bien peu nous va-
lons Dans tous les é-tats de la
vi e. Des &c.

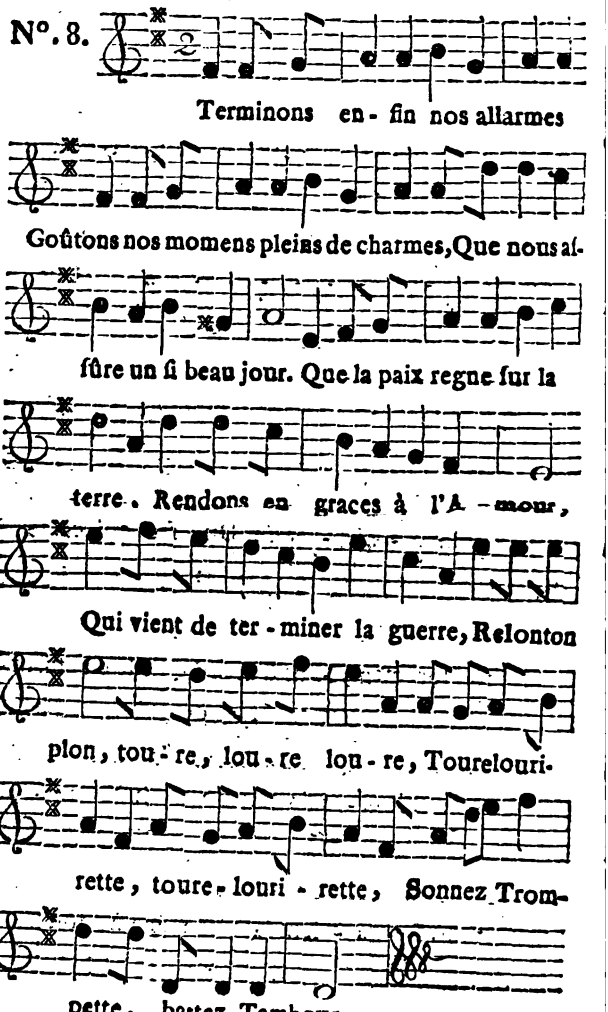
N°. 6.


Dans notre Iſle on conduit ſou-
vent Des Eſ - cla-ves de peu de
mi - ſe, Et par dou - zai - ne
on les prend Sans ti -
rer les frais de la pri - ſe.
Oh ! que les hommes
d'apre - ſent Sont pié - tre marchan-
di ſe !

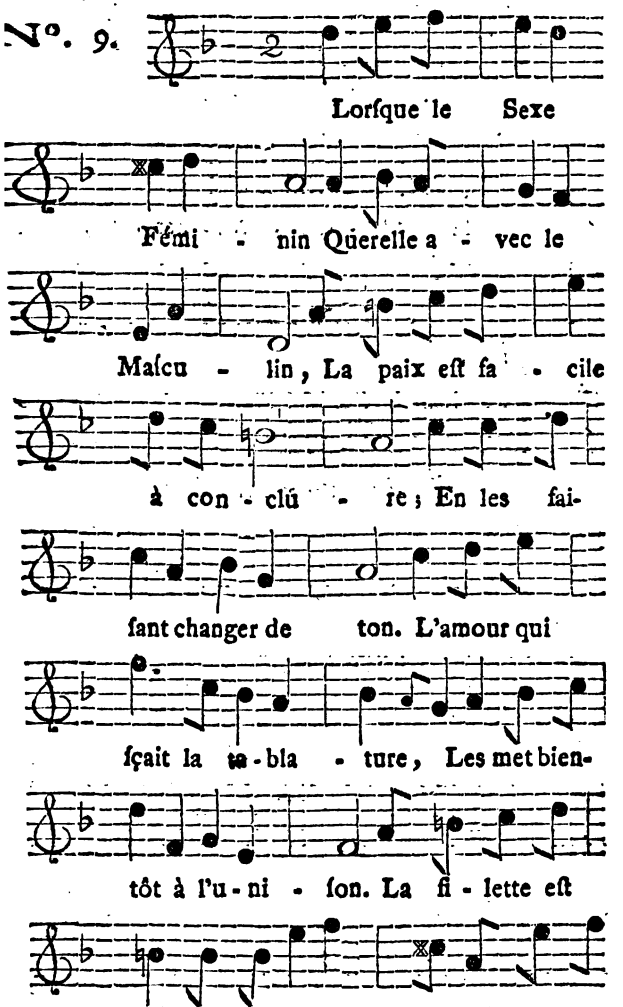
N°. 7.

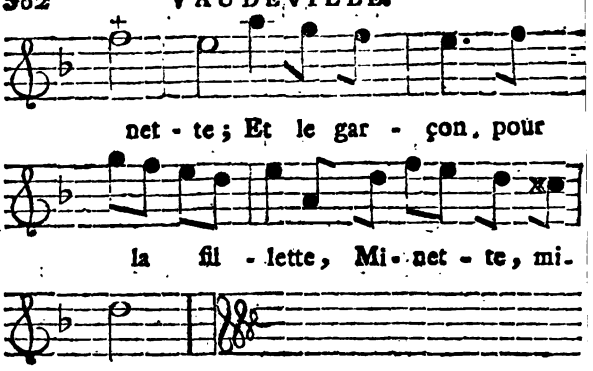

Tambour battant, méche allu-
mé - - - - - - - - - e Une
belle méne un amant Tant qu'elle n'eſt
point a - ni - mée Du feu qui cauſe
ſon tourment, Mais d'abord qu'elle eſt enflam-
mée, Sou - dain par un juſte re -
tour. Le ga - lant la méne à ſon
tour. Tambour, &c.

N°. 8.


Terminons en-fin nos allarmes
Goûtons nos momens pleins de charmes, Que nous aſ-
ſûre un ſi beau jour. Que la paix regne ſur la
terre. Rendons en graces à l'A-mour,
Qui vient de ter-miner la guerre, Relonton
plon, tou-re, lou-re lou-re, Tourelouri-
rette, toure-louri-rette, Sonnez Trom-
pette, battez Tambour.

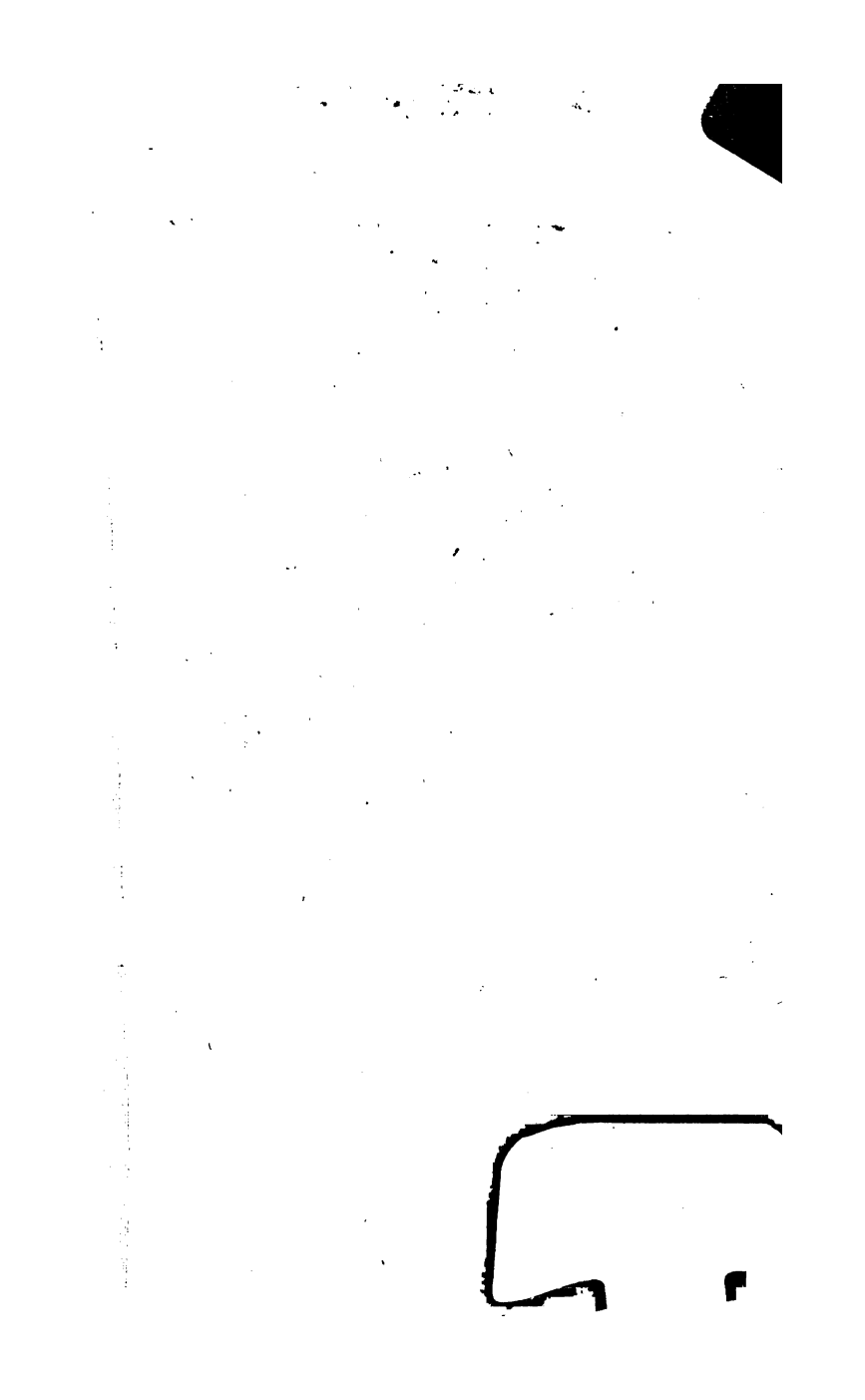
N°. 9.


Lorſque le Sexe
Fémi - nin Querelle a - vec le
Maſcu - lin, La paix eſt fa - cile
à con - clú - re; En les fai-
ſant changer de ton. L'amour qui
ſçait la ta - bla - ture, Les met bien-
tôt à l'u - ni - ſon. La fi - lette eſt
faite, pour le gar - çon, Minon, mi-



Fin du tome quatrième.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 419